

**FIGURE DE LA MASCULINITÉ EN SITUATION DE HANDICAP PHYSIQUE
DANS LE FILM INTOUCHABLES, SUIVI DU ROMAN LE PION À 384 400 KM
DU ROI**

par ANNE-FRANÇOISE MUNGER

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA MAÎTRISE EN LETTRES
OFFERTE CONJOINTEMENT PAR L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI,
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
ET L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES EN VUE DE
L'OBTENTION DU GRADE DE MAÎTRE ÈS ARTS (M.A.)

Québec, Canada

RÉSUMÉ

Le présent mémoire cherche à mettre en lumière les figures masculines en situation de handicap physique. Absentes, peu ou mal représentées, elles sont en porte à faux avec la masculinité hégémonique, celle qui est habituellement promue par les médias, puisqu'elle est créatrice de normes, de valeurs et de croyances qui sont ainsi récidivées. La partie recherche s'attache principalement au handicap physique et à sa représentation visuelle dans le corpus *Intouchables*. Cette analyse est suivie d'une création littéraire où le lecteur pourra suivre le quotidien de Victor, un jeune homme très ordinaire, bien que tétraplégique, amoureux en secret de sa colocataire. En ce sens, je n'ai pas cherché à créer une histoire exceptionnelle, dramatique ou particulièrement touchante, mais plutôt à représenter un personnage à qui plusieurs pourront s'identifier, bien que handicapé. Il s'agit pour moi de déconstruire cette idée d'une masculinité figée, homogène et dominatrice sur les femmes ainsi que sur les hommes, en remettant en question les normes toxiques qui lui sont associées.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	I
TABLE DES MATIÈRES.....	II
DÉDICACE	III
REMERCIEMENTS	IV
PARTIE 1 – RECHERCHE	1
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1	7
<i>1.1 Approches théoriques et corpus</i>	<i>7</i>
<i>1.2 Corpus de recherche.....</i>	<i>13</i>
CHAPITRE 2	17
<i>2.1 Portraits opposés des deux protagonistes</i>	<i>17</i>
<i>2.2 Portrait de Philippe, l'homme riche tétraplégique</i>	<i>18</i>
<i>2.3 Anti-modèle d'angélisation / emblématisation du corps handicapé</i>	<i>23</i>
<i>2.4 Paralogisme sur le rythme de vie des personnes en situation de handicap physique.....</i>	<i>28</i>
<i>2.5 Portrait de Driss.....</i>	<i>30</i>
<i>2.6 La socialisation aux rôles de genre.....</i>	<i>32</i>
<i>2.7 Homophobie généralisée : affrontement et remise en question de la masculinité hégémonique.....</i>	<i>36</i>
<i>2.8 Quête de la validation masculine</i>	<i>42</i>
<i>2.9 Le goût pour le risque, un gage de virilité</i>	<i>43</i>
<i>2.10 Relation épistolaire entre Élénore et Philippe</i>	<i>45</i>
<i>2.12 Le désir de conquête chez Driss</i>	<i>52</i>
CONCLUSION	54
LISTE DE RÉFÉRENCES	56
PARTIE 2 – CRÉATION – LE PION À 384 400 KM DU ROI	59
PRÉSENTATION	60
CONCLUSION	165

DÉDICACE

À mon précieux ami Daniel Carmichael, qui a su par sa vulnérabilité et son authenticité toucher mon cœur. Tu sèmes autour de toi des éclats de bonheur par ton rire contagieux, ta joie de vivre et ton énergie pétillante. Mais par-dessus tout, je veux te remercier pour ta confiance et ta sagesse. Avec toi, tout au long de ce long périple, je me suis sentie guidée, comprise et infiniment chanceuse d'avoir pu trouver non seulement un lecteur sensible, mais aussi un précieux ami. Merci, Daniel, sincèrement, tu es un jeune homme extraordinaire !

REMERCIEMENTS

La rédaction de ce mémoire n'aurait pas pu être possible sans le soutien et l'encouragement d'un grand nombre de personnes.

Tout d'abord, je tiens à remercier mon directeur de recherche François Ouellet, qui a accepté de me prendre sous son aile. Je lui en suis très reconnaissante. Sa disponibilité envers moi, sa rigueur intellectuelle ainsi que ses commentaires constructifs m'ont aidée à avancer avec confiance dans ce mémoire.

Je remercie tout spécialement Luc Vaillancourt pour sa bienveillance, sa sagesse et ses encouragements.

Dans mon processus de réflexion, en amont de mon écriture, j'aimerais aussi remercier Helene Karson, Philippe Di Pozzo, Marcel Nuss, Pierre Ancet et Jean-Philippe Pouliot pour leur soutien dans mes recherches.

Enfin, je tiens à remercier chaleureusement mes parents pour leur constant soutien dans mes études, et ce, depuis le tout début.

PARTIE 1
RECHERCHE

INTRODUCTION

Les contenus médiatiques, littéraires, fictionnels et télévisuels participent non seulement à la construction et à la déconstruction des identités et des réalités sociales, mais aussi à leur diffusion en imposant des scripts culturels teintés de stéréotypes, de rôles sociaux traditionnels et de normes de genres¹. Objet de prédilection notamment dans les *Cultural Studies*, la littérature se fait porte-parole d'une culture et d'un discours social. Grâce aux mouvements féministe, LGBTQ+, antiraciste et bien d'autres qui contribuent à la prise de conscience des stéréotypes de genre et à la remise en question des normes masculines traditionnelles dans la littérature classique, nous observons ce désir d'intégrer une plus grande diversité de personnages marginaux au sein de la littérature. Quoique la société contemporaine soit loin d'être homogène, les fictions semblent encore souvent dominées par des personnages masculins, grands, forts, blancs et hétérosexuels. En effet, la littérature a cette tendance à adopter une vision assez étroite et peu diversifiée dans ses représentations sociales, et présente une version parfois édulcorée, réductrice ou simplifiée des réalités, ce qui a pour effet de limiter l'inclusion et la diversité des modèles ainsi que d'enfermer les personnages handicapés dans des schémas narratifs stéréotypés.

Si la « *doxa patriarcale* » ainsi que la « *manosphère* », deux concepts qui permettent d'aborder des questions de genre, de pouvoir et de discours dominants sur la masculinité, peuvent en rebouter plusieurs, il n'en demeure pas moins qu'ils méritent d'être pris en compte

¹ La littérature est un vaste miroir où sont représentées des réalités sociales. C'est par elle que notre rapport au monde se forge, que l'on en soit conscient ou non. Ayant une fonction de témoignage, elle dit quelque chose sur la guerre, le but de la vie, la violence – qu'elle soit physique ou symbolique –, les rapports de force entre les individus et transmet un portrait subjectif sur plusieurs époques de la société. Que peut la littérature ? Loin de se limiter à la maîtrise d'une langue, d'un code ou au principe classique de l'*imatio naturae*, qui remonte à l'Antiquité, la littérature a aussi le pouvoir de transcender le monde, d'adopter un regard critique sur ce dernier et de l'imaginer autrement.

pour mieux saisir les rouages et les faiblesses apparentes qui tracent des frontières entre les sexes et aussi entre les hommes². En fait, plusieurs auteurs contemporains tels que bell hooks, Simon Boulerice et Mathieu Boutin accordent un intérêt particulier à cette crise de la masculinité, sujet controversé qui fait référence à une prise de conscience des modèles traditionnels de masculinité limitatifs, basés sur des normes restrictives et discutables qui visent à catégoriser l'homme d'une certaine manière. Dans un contexte social où la façon de performer son genre se négocie, il faut porter une attention particulière à la manière dont les hommes handicapés naviguent dans cette culture masculine hégémonique.

C'est à la croisée des *disability studies* et des enjeux d'intersectionnalité entre l'homme et le handicap physique que se situe la réflexion qui informe le présent mémoire de création. Bien qu'il n'y ait pas de définition univoque pour définir les *disability studies*, plusieurs arrivent à la conclusion que « le centre en est l'étude du handicap comme phénomène social et construction sociale relié à la culture³. » En effet, il semble y avoir dans la littérature un schéma quartenaire qui se répète incessamment pour représenter les personnes handicapées (et plus précisément les hommes handicapés) : soit elles sont incarnées par des personnages secondaires ou marginaux qui semblent ne pas avoir une importance significative dans l'intrigue ; soit elles sont présentées sous forme de « gentils monstres » – et donc en décalage avec les autres – qu'on cherche à humaniser en dévoilant leur bon cœur sous leur apparence laide ; soit elles font figure de courage, de détermination et de persévérance dans le cadre de pratiques autobiographiques ou par le recours à une forme hybride telle que l'autofiction ; ou soit elles sont sous le joug d'une punition divine, habitées

² Jean-Yves Le Talec, « Des Men's Studies aux Masculinity Studies : du patriarcat à la pluralité des masculinités », *SociologieS*, 2016, <https://doi.org/10.4000/sociologies.5234>.

³ Gary L. Albrecht, J-F. Ravaud et Henri-Jacques Stiker, « L'émergence des disability studies : état des lieux et perspective », *Sciences sociales et santé*, 2001, p. 58-59.

par une morale douteuse et marginalisés⁴. D'ailleurs, le topos du dénouement heureux, encore très présent dans la majorité des œuvres, implique que le personnage handicapé surmonte son infirmité à la fin de l'histoire, ce qui a pour effet d'occulter une réalité ou un défi permanent. Se situant entre victimisation et déification, ces scripts textuels, dont il est difficile de se défaire et qui sont un véhicule de pratiques et de normes sociales, alimentent notre imaginaire collectif, ou plutôt notre inconscient social, et comportent des distorsions par rapport au réel.

C'est en visionnant le film *Intouchables* (2011), dont la réalisation, le scénario et les dialogues sont d'Olivier Nakache et Éric Toledano, que cette question m'a interpellée pour la première fois, puisque la masculinité y est envisagée d'une manière pluridimensionnelle. En s'appuyant principalement sur le verbatim des dialogues et quelques éléments clés du scénario de ce film, ce mémoire propose d'étudier la figure de la masculinité en situation de handicap et de la mettre en résonance avec une représentation réaliste, sans être minorée cependant, dans un texte de création.

Trouver le verbatim du film *Intouchables*⁵ n'a pas été une tâche facile, puisqu'il n'était en vente nulle part. C'est en lisant la notice biographique de Philippe Di Pozzo dans son autobiographie *Le second souffle*, qui est à l'origine du scénario du film, que j'ai trouvé au bas de la dernière page son adresse courriel et que j'ai décidé de lui écrire. Quelques jours après, il m'a répondu et m'a mise en contact avec Hélène Karson, coordinatrice de la société de production Quad. Cette dernière m'a envoyé le relevé des dialogues ainsi que *Dans les coulisses des intouchables*, où j'ai pu trouver plusieurs anecdotes et détails du tournage, signé par plusieurs membres de l'équipe.

⁴ Delphine Combrouze, « Personnes handicapées et fictions : deux exigences contradictoires ! », dans Alain Blanc et Henri-Jacques Stiker (dir.), *Le handicap en images. Les représentations de la déficience dans les œuvres d'art*, Toulouse, Eres, p. 27-41.

⁵ Olivier Nakache, et Éric Toledano, « *Intouchables*: relevé des dialogues [Scénario] », Gaumont, 2011.

Ce souci manifeste de vraisemblance dans *Intouchables*, en regard de la situation physique et sociale des hommes handicapés, et ce désir d'aller à l'encontre des stéréotypes de genre de la société, en proposant des modèles masculins marginaux qui incarnent différemment, mais d'une façon tout aussi équivalente la masculinité, méritent vraiment d'être soulignés⁶.

Le film est d'autant plus méritoire qu'il est rare pour des œuvres fictionnelles d'explorer les défis émotionnels et sociaux auxquels les hommes handicapés font face, de dépeindre ces derniers comme des individus complexes et multidimensionnels avec des espoirs, des peurs, des amours et des déceptions, sans pour autant les marginaliser, les diminuer ou, à l'inverse, les ériger en modèles de vertu. L'invention peut dire le vrai : dans la littérature comme dans la réalité, les hommes handicapés sont en relation conflictuelle avec la norme masculine.

Loin de la figure de l'homme handicapé souvent symbolique ou stéréotypée, le verbatim du film *Les Intouchables* subvertit avec humour les tabous et les non-dits, d'autant plus aisément qu'il est inspiré de faits vécus par Philippe Di Pozzo et Abdel Yasmin Sellou⁷. L'hypothèse de recherche de mon mémoire postule que l'axiologie de la représentation de la personne handicapée masculine dans ce film invite au renversement des valeurs. Si cette représentation est souvent stigmatisée, marginalisée ou récupérée comme étant *politically*

⁶ Les divergences concernant ce sujet délicat sont nombreuses, mais on peut espérer que cette recherche littéraire pourra aider, non pas à attribuer un caractère équivoque à ce qu'est la masculinité, mais à reconnaître et à célébrer toutes les sortes de masculinités. Il va sans dire que l'autrice de ce mémoire est consciente de sa position de femme non handicapée, mais elle formule le souhait que ses recherches sur le sujet pourront permettre de faire un pas en avant quant à la promotion de la diversité et de l'inclusion, d'une façon authentique et positive, tant dans la littérature que dans le monde réel.

⁷ Ayant inspiré le personnage de François Cluzet dans le film *Intouchables*, Philippe Di Pozzo est un millionnaire et un important homme d'affaires, devenu tétraplégique à la suite d'un accident de parapente. Son auxiliaire de vie, Abdel Yasmin, a inspiré le personnage de Driss, qui a non seulement un rôle d'aide-soignant, mais de meilleur ami.

correct dans la littérature contemporaine, on peut se demander si les scénaristes n'ont pas cherché plutôt, par la mise en œuvre d'une rhétorique *a contrario*, à la magnifier, à la présenter comme un modèle de vertu et donc à renverser la situation, à nier qu'elle soit en crise et perpétuellement remise en cause par des normes de genre traditionnelles.

Plusieurs recherches menées sur l'intersection entre le handicap et le genre permettent de sensibiliser la population à ces sujets parfois tabous et d'élaborer des politiques qui tiennent compte de la manière dont différentes formes de violence symbolique viennent étiqueter et hiérarchiser à tort les individus. C'est donc par l'étude de cette intersectionnalité, de cette dynamique complexe entre l'homme, le handicap et bien d'autres facteurs que l'on peut envisager le développement de cette analyse⁸. Du point de vue méthodologique, il s'agira d'abord d'analyser le scénario *Intouchables*. Dans la première partie, j'établirai une définition de la masculinité hégémonique, en m'intéressant à la manière dont elle est construite et maintenue par et pour les hommes. Pour ce faire, je m'appuierai sur les recherches de Dominic Bizot concernant la théorie des rôles de genre, sur la théoricienne Rawyen Connel qui développe cette idée d'une pluralité de masculinités, ainsi que sur l'étude de Barker, Heilman et Harisson portant sur la théorie du *man box*⁹. Le concept d'hégémonie, tel que défini par Antonio Gramsci, sera au cœur de mon analyse, puisque de lui découlera cette inégalité au sein d'un même genre. Je ferai appel aux essais de bell hooks et de Justin Baldoni qui présentent la relation entre la masculinité et les stéréotypes associés tels que la culture du corps musclé et la pression que les hommes peuvent ressentir pour paraître forts et dominants, laissant donc à plusieurs ce sentiment d'être un « homme échoué », notion développée par le sociologue Erving Goffman. De plus, puisque mon sujet est à l'intersection

⁸ Patricia Hill Collins, et Sirma Bilge, *Intersectionality*, Toronto, John Wiley & Sons, 2016.

⁹ *Ibid.*, p.10.

de deux traits sociaux, soit la masculinité et le handicap, je m'intéresserai au concept du « miroir déformant » développé par Delphine Cambrouze pour traiter de la question du corps diminué physiquement, et recourrai aux divers articles écrits par Amy Tarnoski et Abelardo Coelho da Silvia, qui utilisent une approche intersectionnelle pour aborder la représentation des personnes en situation de handicap physique dans les médias.

Dans la deuxième partie de ce mémoire, je proposerai un roman jeunesse susceptible d'incarner une représentation originale du personnage masculin en situation de handicap physique. La partie création s'intéressera aux figures masculines, aux stéréotypes qui se cachent derrière et aux moyens qui sont à la disposition d'un homme en situation de handicap physique pour interagir et trouver sa place à l'intérieur d'une société patriarcale. Je traiterai en profondeur de mon corpus de recherche *Intouchables*, en analysant individuellement et conjointement les figures masculines, Driss et Philippe.

L'objectif de mon analyse des figures masculines du relevé de dialogues *Intouchables* est de démontrer que les personnages masculins handicapés peuvent tout aussi bien représentés avec nuance et réalisme, sans tomber dans le rôle de la pauvre victime. Pour la partie création, je désire montrer l'amour et l'animosité qui existent entre deux figures masculines. Ces dernières s'effriteront et s'embraseront en se comparant l'une à l'autre dans une relation de pouvoir asymétrique. Ce roman mettra en relief les doutes et les rapports de forces existants entre deux frères, l'un étant tétraplégique et l'autre paraissant incarner le parangon de la masculinité.

CHAPITRE 1

1.1 Approches théoriques et corpus

Les études sur les hommes et les masculinités datent du début des années 1980. Raewyn Connell, sociologue australienne, s'intéresse tout particulièrement dans ses recherches aux relations inégalitaires qui tracent des frontières non seulement entre les genres, mais aussi entre les places hiérarchiques occupées par chacun au sein du genre masculin, creusant ainsi des fossés profonds en matière d'exclusion et de pouvoir. La masculinité, telle que l'entend la société, se doit d'être « visible, exacerbée et corporelle¹⁰ ». Fortement corrélée à la virilité, elle a tendance à créer des structures inégalitaires, perçues comme étant naturelles, en prônant un modèle en particulier au détriment des autres, alors qu'elle devrait être « évolutive et plurielle¹¹ ». Le concept d'hégémonie, tel que défini par Antonio Gramsci, est capital pour bien saisir cette représentation de la masculinité. Celle-ci est un « processus de persuasion, d'influence idéologique des groupes dominants sur le reste de la société (relayé notamment par les médias) et [qui] est donc conditionnée par les évolutions sociales et les revendications des groupes subordonnés¹² ». Raewyn Connell observe que s'il existe une pluralité de masculinités, celles-ci sont toutes pensées en relation avec ladite masculinité hégémonique, glorifiée et légitimée par les médias et la société.

Hegemonic masculinity can be defined as the configuration of gender practice which embodies the currently accepted answer to the problem of the legitimacy of patriarchy,

¹⁰ Haude Rivoal, « Virilité ou masculinité? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins », *Travailler*, 38, 2017, p. 6, <https://doi.org/10.3917/trav.038.0141>.

¹¹ *Ibid*, p. 10.

¹² Marianne Kac-Vergne, « La reconstruction de la masculinité hégémonique dans les genres hollywoodiens contemporains (1980-2005) », *Sciences de l'Homme et Société*, 2010, p. 53, <https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-03533434/document>.

which guarantees (or is taken for guarantee) the dominant position of men and the subordination of women¹³.

Loin de se résumer à un enjeu identitaire, la masculinité joue un rôle politique, puisqu'elle est en relation étroite avec les structures sociales. Même si la masculinité hégémonique blanche hétérosexuelle, construite par la domination des hommes sur les femmes dans un système patriarcal, affecte d'abord les femmes, elle prédomine aussi sur toutes les autres formes de masculinité, soit la masculinité subordonnée, complice et marginalisée.

Robert Levant, psychologue, propose une définition assez rigide de la masculinité, que peuvent résumer les sept normes suivantes : « éviter la féminité, restreindre ses émotions, chercher à réussir et à acquérir un statut social, être autonome, être agressif, être homophobe, et ne pas chercher à nouer de relations en rapport avec son activité sexuelle¹⁴ ». Promundo et la marque de déodorant *Axe* proposent eux aussi, sous forme de schéma, un modèle de masculinité : la *man box* (voir ci-dessous la figure 1). S'appuyant sur sept piliers qui se basent sur des stéréotypes de genre, il oriente et cadre la représentation que se font les hommes d'eux-mêmes. Internalisés dès un jeune âge, les barèmes inatteignables forcent les hommes à demeurer dans une insatisfaction constante et à se mettre une pression énorme pour pouvoir incarner cette fausse image idyllique masculine.

¹³ Nadine Taylor, Roshan Das Nair, Louise Braham, *Perpetrator and victim perceptions of perpetrator's masculinity as a risk factor for violence* : A meta-ethnography synthesis, dans Raewyn Connell, *Masculinities*, Los Angeles, University of California Press, 2005, p. 77.

¹⁴ bell hooks, *La volonté de changer*, Paris, Éditions Divergences, 2021, p. 148.

Figure 1. La *man box* et ses sept piliers



À ce sujet, Y. Joel Wong, chercheur en psychologie à l'Université d'Indiana à Bloomington, réalise une méta-analyse sur l'association que les hommes peuvent avoir avec « onze normes traditionnellement associées à l'idéal masculin ».

1. Desire to win
2. Need for emotion control
3. Risk-taking
4. Violence
5. Dominance
6. Playboy (sexual promiscuity)
7. Self-reliance

8. Primacy of work
9. Power over women
10. Disdain for homosexuality
11. Pursuit of status¹⁵

Dans son essai intitulé *Stigmate*¹⁶, Ervin Goffman, sociologue et linguiste américain, fait une lecture sociale de ces contraintes/obligations genrées qui doivent être maintenues en tout temps et qui deviennent un poids lourd pour ceux qui peinent à les appliquer. Les hommes porteurs d'un stigmate (bien qu'il existe plusieurs handicaps, je me concentrerai sur le handicap physique visible), et souvent réduits à ce dernier par la société, vivent donc une vulnérabilité duale, sociale et individuelle, qui provoque en eux un sentiment d'échec. Le terme stigmate « sert à désigner un attribut qui jette un discrédit profond, mais il faut bien voir qu'en réalité c'est en termes de relation et non d'attributs qu'il convient de parler¹⁷ ».

Mis en marge de la société, les hommes peuvent être conduits à se percevoir comme « échoué[s] et incomplet[s] », comme l'indique Goffman. En d'autres mots, tant qu'ils ne parviennent pas à incarner parfaitement tous les critères de la figure de l'homme soi-disant idéal, ils se voient fragmentés dans leur identité, entraînant ainsi un manque de reconnaissance sociale. C'est donc pour cette raison que certains en viennent à renier plusieurs aspects d'eux-mêmes devant cette nécessité d'obéir à des codes, à des idéaux implicites, mais bien réels, qui leur permettent d'acquérir le titre de *vrai* homme, aussi longtemps qu'ils se conforment à ce modèle qui est d'ailleurs toxique pour eux et pour les autres.

¹⁵ Liz Plank, *For the love of men: A New Vision for Mindful Masculinity*, Broadway, St. Martin's Griffin Edition, 2019, p. 236.

¹⁶ Erving Goffman, *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.

¹⁷ *Ibid.*, p. 13.

Le fossé béant entre des normes irréalistes basées sur des stéréotypes de genre destructeurs et nocifs – pouvant varier d'un continent à l'autre – et le comportement des hommes dans la vie courante montre l'aspect fictif, déraisonnable et illusoire de la chose. S'il y a une tension et une insatisfaction constantes de la part de la majorité d'hommes à incarner ce modèle de la masculinité hégémonique tel que l'entend Connell, c'est que ce dernier n'est pas adapté. Cependant, au lieu de changer le modèle prôné par la société ou même d'en proposer d'autres, les stéréotypes de genre destructeurs et nocifs continuent d'exercer une pression sur les hommes pour qu'ils s'y conforment, tout en maintenant une relation de pouvoir hiérarchique et parfois même misogyne envers les femmes.

C'est ce que l'on appelle la virilité toxique. La *man box* crée une sorte de division entre les *vrais hommes* et les autres, les *ratés*, ceux qui auraient échoué au test de virilité. Ces gages de conformité prédominent sur toutes les autres formes de masculinité. Présents dans la société et relayés par les médias, ils ont pour but de rejeter et d'asservir tous ceux qui ne s'y conforment pas. Selon une étude de Descarries et Mathieu, ces injonctions pour définir le *vrai* homme se basent sur des stéréotypes sexuels et sociaux qui sont « réducteurs », « cristallisés », « autosuffisants », « répétitifs », « uniformes » et « évaluatifs¹⁸ ». Rarement neutres, les stéréotypes formatent nos attentes, influent sur notre jugement et nous prédisposent à agir d'une certaine manière en rejetant ceux et celles qui ne correspondent pas à la norme. Bien entendu, leurs impacts peuvent être destructeurs pour soi et pour les autres, bien qu'ils apparaissent naturels. Plusieurs y voient le devoir de renoncer à soi-même, à s'auto-trahir pour épouser ces stéréotypes de genre soi-disant *idylliques* afin de devenir un homme, un « vrai » homme.

¹⁸ Francine Descarries, et Marie Mathieu, *Entre le rose et le bleu : stéréotypes sexuels et construction sociale du féminin et du masculin*, Conseil du statut de la femme, Gouvernement du Québec, 2010, p. 16.

En s'appuyant sur l'un des articles d'Eric Devaney (« Do Alpha Males and Females Actually Exist ? »), Justin Baldoni se penche lui aussi sur cette question en soulignant une certaine similarité avec les loups dans l'organisation sociale d'un groupe. Dans une meute, il existe des mâles *betas*, faibles et petits qui doivent se soumettre aux mâles *alphas*, puissants et dominants. La loi du plus fort dans le règne animal ressemble de près à la nature humaine qui tend à hiérarchiser les individus selon certains critères spécifiques, à reconnaître certaines vies au détriment d'autres. Virginie Despentes affirme dans *King Kong Théorie* qu'« il n'y a pas de gagnant dans cette affaire que quelques dirigeants¹⁹. »

À la fois victimes et acteurs de la virilité toxique, qui est construite par et pour les hommes, ces derniers peuvent ressentir une sorte de tension entre un idéal et la réalité. Julien Gravelle apporte une nuance intéressante en soulignant que bien que le statut d'homme puisse conférer plusieurs priviléges, il n'est pas juste d'affirmer que ce sont tous les hommes qui en bénéficient : « Certes, être un homme confère des avantages dans notre société, mais tous les hommes ne sont pas des privilégiés, loin de là. Non seulement il n'y a pas que des avantages à être socialisé en tant qu'homme, mais en plus, de nombreux groupes masculins sont subordonnés ou marginalisés²⁰. » Si certains hommes peuvent se sentir exclus de la masculinité hégémonique blanche hétérosexuelle, c'est parce qu'il y a plusieurs facteurs qui peuvent venir contrebalancer ce privilège. L'intersectionnalité – notion d'abord employée par des femmes noires en 1989 pour parler de cette intersection entre le sexism et le racisme – est également pertinente pour traiter de la masculinité et du handicap qui, de prime abord, ne semblent pas reliés, mais aussi d'autres facteurs tels que la race, la classe sociale, l'âge, etc. :

¹⁹ Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006, p. 1.

²⁰ Julien Gravel, *Nos renoncements*, Ottawa, LEMÉAC, 2021, p. 60.

Intersectionality investigated how intersecting power relations influence social relations across diverse societies as well as individual experiences in everyday life. As an analytic tool, intersectionality views categories of race, class, gender, sexuality, nation, ability, ethnicity, and age – among others – as interrelated and mutually shaping one another. Intersectionality is a way of understanding and explaining complexity in the world, in people, and in human experience²¹.

Ces considérations soulèvent plusieurs questions au regard de mon corpus : de quelles marges disposent les hommes handicapés physiquement pour satisfaire aux critères, aux normes et aux attentes sociales d'une société qui se base principalement sur le corps pour construire et maintenir sa virilité ? Comment appréhender ce corps marginal, aux limites apparentes, qui nécessite souvent la coopération d'autrui sans toutefois être considéré comme « diminué » dans sa masculinité ? Faute d'y voir un corps musclé et mobile, comment la personne en situation de handicap physique peut être considérée comme un « vrai homme » sans correspondre au modèle *virilo-valide* ou *valido-viril*²² ?

1.2 Corpus de recherche

D'abord étudié dans une perspective médicale et historique, le handicap se révèle aussi pertinent sous l'angle des représentations sociales. Selon J.-C. Abric, ces représentations, « construites » et « partagées par un collectif », ont quatre fonctions : une fonction de savoir, une fonction identitaire, une fonction d'orientation et une fonction justificatrice²³. Elles guident et orientent le jugement et la perception, agissant comme point d'ancrage ou repères pour appréhender le monde.

Dans les faits, les croyances, les non-dits, les valeurs, les préjugés et les jugements associés aux corps handicapés sont souvent reproduits dans la littérature. Il convient de se

²¹ Patricia Hill Collins, et Sirma Bilge, *Intersectionality*, Toronto, John Wiley & Sons, 2016, p. 2.

²² Les termes *virilo-valide* et *valido-viril* sont empruntés au discours de Pierre Dufour, docteur en sociologie.

²³ Jean-Claude Abric, *Pratiques sociales et représentations*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, p. 12.

pencher sur les dialogues et le relevé du dialogue *Intouchables*²⁴, afin de voir comment on met de l'avant des personnages masculins fort intéressants en termes de représentations de modèles masculins marginaux, et comment ils nous permettent, grâce aux protagonistes, Driss et Philippe, qui ne cessent de se heurter aux normes masculines conflictuelles, auxquelles tantôt ils résistent et tantôt ils se conforment, d'aborder des enjeux qui construisent et/ou déconstruisent les discours dominants relatifs aux hommes dans une situation précaire.

Le scénario *Intouchables* inclut des modèles d'hommes dont la fiction littéraire ne fait pas toujours mention, souvent perçus comme des repoussoirs de la virilité. Si l'on parle de plus en plus d'une pluralité de masculinité dans la littérature, il semble que le handicap physique est souvent traité en marge de ces enjeux. Ce scénario met en lumière la diversité des corps et, plus particulièrement, l'expérience de l'existence « handy²⁵ », qui ne peut être magnifiée par les muscles ou par cette capacité d'occuper l'espace de manière dominante²⁶. Le titre *Intouchables*, assez polysémique, porte en germe cette idée d'une pluralité et plus précisément d'une pluralité de masculinités possibles. Échappant tous deux à un certain déterminisme, les protagonistes, Philippe et Driss, forment un duo plutôt improbable et divergent en tout point.

²⁴ Pour simplifier la lecture, j'écrirai simplement « le scénario », étant donné que le relevé de dialogues est tiré de ce dernier. À ce jour, les études sur ce scénario semblent inexistantes.

²⁵ J'emprunte ce terme à Pierre Ancet en employant l'expression « handy », puisqu'il est difficile de trouver une équivalence en français des mots *disabled* et *disability*, afin de tracer un lien entre les spécificités des personnes et l'idée de désavantage.

²⁶ Bien que l'on puisse retrouver à l'écran la masculinité en situation de handicap physique, il s'agit souvent de masculinité magnifiée par l'handisport. On peut retrouver une certaine valorisation de l'homme dans sa virilité rapportée à sa puissance musculaire, puisqu'ils sont des athlètes. Ce danger de représenter uniquement des jeunes hommes handicapés, musclés du haut du corps, peut poser plusieurs problèmes par rapport à la réalité du handicap sévère et peut mener à une survalorisation de la partie corporelle qui est valide.

Inclusive, cette œuvre centre son intérêt sur des personnes qui ont une situation précaire, c'est-à-dire qui n'ont pas accès à certains priviléges. Souvent tenus pour acquis, ces priviléges déterminent les relations de pouvoir entre les individus²⁷. Ce sont en effet leurs lacunes qui se voient comblées par l'autre : si Philippe est entouré de marques de prestige, il est aussi un homme tétraplégique, tandis que Driss, socialement à l'opposé de son ami, puisqu'il ne détient aucun capital économique²⁸, a un physique assez dominant : musclé, grand et fort. La théorie de Connell sur la pluralité des masculinités semble trop limitée pour déterminer leur appartenance à l'une des quatre catégories mentionnées antérieurement, puisque les deux personnages occupent simultanément deux positions sociales opposées.

L'amitié singulière entre les deux hommes sert de pivot principal à l'intrigue, au sein de laquelle ceux-ci s'acceptent et se tolèrent, s'enrichissent réciproquement par leurs forces et leurs faiblesses. Ils entretiennent l'un envers l'autre une sorte de paternalisme teintée de bienveillance. D'une part, Philippe sort Driss de la misère, lui donne un toit, des vêtements convenables, l'initie à l'art et à la musique, comme dans un conte féerique où le prince aide la princesse à se sortir de la pauvreté. D'autre part, Driss, aide-soignant de Philippe, lui apporte des soins qui ne se limitent pas à l'aider à réaliser ses tâches quotidiennes. En effet, son goût pour l'aventure, son énergie, sa bonne humeur et son humour ensoleillent les jours de Philippe et l'encouragent à sortir de sa zone de confort, à expérimenter de nouvelles choses. Leur relation professionnelle transcende les limites habituelles entre un proche aidant

²⁷ Il est important de souligner que le terme « privilège » est employé ici non pas au sens d'atout, ou encore comme un signe garant de facilité et de réussite pour monter les échelons de la société, mais plutôt comme un obstacle de moins à franchir pour parvenir au même but.

²⁸ Il est intéressant d'ajouter que les capitaux économique, social, symbolique ou culturel sont un élément différentiateur en matière du devenir de la personne handicapée.

et son patient, puisqu'ensemble, ils dépassent les préjugés sociaux et deviennent intouchables, des hommes à part entière.

Brosser le portrait de chacun des personnages masculins dans le relevé des dialogues *Intouchables* semble un incontournable, afin de pouvoir analyser pleinement et individuellement les différentes représentations de l'homme. Cette dichotomie entre Driss et Philippe se manifeste à travers leurs échanges qui deviennent un lieu où chacun remet en question des normes qu'il a internalisées, naviguant entre ce désir de se conformer ou de transgresser certaines de celles-ci. Le chapitre suivant cherche donc à se concentrer sur cet affrontement et cette remise en question de la masculinité hégémonique entre les deux protagonistes.

CHAPITRE 2

2.1 Portraits opposés des deux protagonistes

Si le souci d'inclusivité est de plus en plus valorisé dans le monde littéraire et médiatique, le désir de donner une reconnaissance (qu'elle soit sociale, affective, physique, médicale, économique, etc.) à ceux qui sont souvent oubliés comporte cependant un risque inhérent. En effet, l'inclusion peut être vue comme forcée et superficielle, auquel cas elle n'a qu'une valeur symbolique. En d'autres mots, s'il s'agit de cocher une case afin de répondre à des exigences de diversité, les personnages marginaux ne participent pas réellement à l'avancement de l'intrigue, mais sont relégués à des rôles très secondaires, sans être considérés en tant qu'individu et en fonction d'enjeux reliés à leur identité propre. Il en va autrement dans le scénario des *Intouchables*, où il y a une inversion de la norme narrative. Si on peut y observer une propension certaine à l'exclusion des personnages marginaux, car les deux protagonistes sont placés dans une situation précaire, Philippe et Driss sont cependant dépeints avec leurs forces et leurs faiblesses sans être toutefois hiérarchisés entre eux.

Dans ce chapitre, je propose donc de brosser le portrait des deux protagonistes masculins, Philippe et Driss. D'une part, je montrerai l'ambivalence qui se dégage de ces personnages opposés de par leur condition physique, leur couleur de peau, leurs moyens financiers et leur éducation. D'autre part, j'illustrerai la façon dont ils négocient et/ou reproduisent des stéréotypes masculins, révélant ainsi ces normes intégrées et contestées à travers le processus de socialisation.

2.2 Portrait de Philippe, l'homme riche tétraplégique

Invisibilisés et stigmatisés, les hommes handicapés n'ont pas – ou n'ont que très peu – de représentations justes. Il convient de noter que, comme pour la plupart d'entre eux, cette question de visibilité n'est pas simple, puisqu'elle est souvent envisagée de manière condescendante ou sensationnaliste. Justement, Philippe semble se distinguer de ce qui est d'ordinaire présenté à l'écran. Sans être renvoyé à son handicap, il est dépeint en toute humanité.

Dès le début, on souligne un fossé entre lui et les autres, en montrant qu'il développe une vision condescendante sur le monde : « Moi, j'ai été élevé dans l'idée qu'on pissait sur le monde... » (LI, 43) Incarnant cette posture de domination sociale – sur les femmes et sur ses semblables – du riche aristocrate à la peau blanche, il grandit dans un monde d'opulence grâce à sa position privilégiée.

Malgré ce portrait assez élogieux et enviable d'un homme hautain appartenant à la masculinité hégémonique, une faille peut cependant être décelée si l'on tient compte du fait qu'il est tétraplégique. À la suite d'un accident de parapente, il s'est fracturé les cervicales 3 et 4 et s'est retrouvé, du jour au lendemain, dans une situation précaire qui le force à repenser non seulement ses capacités physiques, mais aussi sa posture dominante inégalitaire : « [J]e n'ai plus que ma tête pour m'élever. » (LI, 43) Freiné dans toute sa puissance et confronté à une nouvelle réalité où son corps ne répond plus aux normes traditionnelles basées sur ses aptitudes physiques, Philippe se voit ainsi basculer dans la masculinité marginale.

Celle-ci, peu explorée dans les analyses intersectionnelles masculines, peut se résumer par ces trois caractéristiques : la « passivité », la « fragilité » et la « dépendance²⁹ ». Cela a

²⁹ Alexandre Baril, « Hommes trans et handicapés : une analyse croisée du cisgenrisme et du capacitisme », *Genre, Sexualité & préjugé*, 2018, <https://doi.org/10.4000/gss.4218>.

pour effet de lui renvoyer cette fausse conception d'un « homme échoué », notion développée par le sociologue Erving Goffman dans son essai *Stigmate*³⁰. En forte opposition avec des caractéristiques qui reposent sur une esthétique corporelle et physique de l'homme appartenant à la masculinité hégémonique, le corps de Philippe est caractérisé par une dissonance significative. En effet, si la masculinité se voit réduite à une liste de critères rigides et dérisoires qui valorise l'esthétique physique et qui n'est atteignable que par une poignée d'hommes valides, les hommes handicapés sont relégués hors champ. Justin Baldoni propose quelques critères qui contribuent à cette vision étroite d'un corps considéré comme *viril* :

- The coveted inverted triangle, where the shoulders are broad and muscular, and then the torso tapers down to a slim waist.
- Big and toned arms. But don't skip leg day.
- Men should be tall, or at the VERY least, taller than the woman they are with. If they aren't tall, they better be able to pull a semi, or deadlift a small Japanese car. Or be rich. Having money wins over everything.
- Chiseled chest. Men shouldn't have man boobs.
- Bigger is better when it comes to hands and feet because apparently that's an indication of a bigger penis. And a bigger penis is the ultimate measure of a bigger man³¹.

Bien que dérisoires, ces critères physiques formatent les attentes à ce à quoi un *vrai* homme devrait ressembler. Dans les contes, il y a un *pattern* incontournable selon lequel c'est souvent l'homme, déguisé en preux chevalier, fort, grand et puissant, qui sauve la princesse³². Cet archétype culturel, cet idéal de masculinité fortement ancré d'abord dans la

³⁰ Michael Gargiulo, « Handicap, figure de stigmatisation », *Cliniques méditerranéennes*, 2016, p. 125-138, <https://doi.org/10.3917/cm.094.0125>.

³¹ Justin Baldoni, *Man Enough*, Broadway, Harper One, 2021, p. 55.

³² Justin Baldoni, *Boys will be human*, Broadway, HarperCollinsPublishers, 2022, p. 249.

chevalerie médiévale puis dans nos préconceptions montre que l'une des façons de se montrer à la hauteur en tant qu'homme, c'est d'être capable de se faire menaçant, de protéger par la force. D'ailleurs, ce n'est pas que la beauté inscrite dans les muscles et dans la chair qui peut être un indice d'une robustesse physique. Les blessures et les cicatrices peuvent aussi contribuer à construire cette image de l'homme fort, puisqu'elles sont une marque corporelle d'endurance et de bravoure³³.

Cependant, pour les hommes atteints d'un handicap physique lourd, ces standards sont inatteignables. Ainsi, le corps d'une personne handicapée est sans cesse évalué par rapport à certains critères qui déterminent « la normativité », le corps « parfait³⁴ ». Robert Murphy affirme d'ailleurs que, pris dans une situation liminale, « les handicapés à long terme ne sont ni malades, ni en bonne santé, ni morts ni pleinement vivants, ni en dehors de la société ni tout à fait à l'intérieur³⁵ ». En « état de suspension sociale », ils sont souvent perçus à tort comme manquants, voire échoués, comme si leur corps était un défaut qu'il fallait corriger³⁶. Bien que le corps et l'esprit soient séparés, il y a souvent une liaison étroite, un préjudice, qui se fait entre un corps déformé, invalide et l'inactivité, la perte de pouvoir, ainsi que la perte d'ambitions sociales et économiques³⁷, de sorte que le corps handicapé peut être hypothéqué non seulement sur le plan physique, mais dans tous les secteurs de la vie courante. Philippe vient ici contrebalancer cette représentation puisque, tout en étant limité physiquement, il demeure actif et très occupé, comme tout homme d'affaires rigoureux et

³³ Julien Gravel, *Nos renoncements*, Ottawa, LEMÉAC, 2021, op. cit, p. 79.

³⁴ Aberlardo Coelho Da Silvia, « Représentations du handicap dans les séries télévisées : exemples dans le Brésil post-dictature », Artois, 2018, <https://theses.hal.science/tel-01853301>.

³⁵ Robert Murphy, <https://shs.cairn.info/la-parole-des-eleves-en-situation-de-handicap--9782706143793-page-25?lang=fr#re1no1>.

³⁶ Aberlardo Coelho Da Silvia, « Représentations du handicap dans les séries télévisées : exemples dans le Brésil post-dictature », Artois, 2018, *op. cit.* p. 97, <https://theses.hal.science/tel-01853301>.

³⁷ *Ibid*, p.123.

compétent. On le voit notamment lorsqu'il ouvre chaque matin les nombreux courriers qui sollicitent son attention.

Si les personnes atteintes d'un handicap physique ne sont pas d'emblée discriminées, elles sont souvent perçues comme inférieures, et elles sont invisibilisées de façon implicite ou explicite. Cela peut se voir lorsque Philippe entreprend de tenir des entrevues avec Magalie, sa secrétaire, pour embaucher un nouvel aide-soignant afin de l'aider dans ses tâches quotidiennes :

MAGALIE
Vous avez des références ?

CANDIDAT 1

Euh oui donc heu, ben moi je suis titulaire du CAFAD, le certificat d'aptitude aux fonctions d'aide à domicile...

CANDIDAT 2

Que j'ai fait valider pendant une formation en alternance à l'institut Bayer dans les Landes en 2001.

CANDIDAT 3

D'abord, j'ai un bac pro, service de proximité et vie sociale que j'ai poursuivi avec un BTS économie sociale et familiale...

[...]

MAGALIE
Quelle est votre principale motivation ?

[...]

CANDIDAT 2

J'aime beaucoup les gens diminués. Depuis tout petit hein, tout petit je les...
[...]

CANDIDAT 1

Le sport également, hein faut bouger faut... Pour l'insertion dans la vie quoi, c'est des personnes qui ne peuvent rien faire. (LI, 8-9)

La première chose que l'on peut observer ici, c'est que Philippe ne paraît pas dans l'échange. Bien qu'il soit l'employeur, nul ne s'adresse à lui. Magalie fait figure

d'intermédiaire entre les candidats et Philippe. Chacun semble avoir une forte vision préétablie des limites et des attentes en ce qui concerne une personne handicapée. Qu'il s'agisse d'un discours empreint d'une compassion infantilisante, d'un certain cynisme, ou encore d'hommes qui font valoir des stéréotypes appris, les échanges témoignent d'une perspective réductrice et paternaliste envers Philippe.

Le fait qu'il soit tétraplégique le rend vulnérable. Avec sa nouvelle situation précaire qui lui donne notamment des « douleurs fantômes » et qui rend ses mouvements difficiles, voire impossibles, Philippe doit désormais accepter d'être physiquement dépendant d'un personnel qui lui est « vital » pour accomplir ses tâches quotidiennes. (LI, 40, 59)

Son statut est ambivalent puisqu'il combine plusieurs aspects qui peuvent le placer à l'intersection de diverses formes de discriminations et de priviléges. Malgré le fait qu'il ne puisse pas être autonome physiquement ni développer un corps musclé, son statut économique prestigieux demeure le même et lui permet de mieux vivre son handicap que d'autres. Lors d'une conversation avec Driss, il dit qu'« avec les progrès de la science, ils [les médecins] vont bien réussir à [le] faire tenir jusqu'à 70 ans, à coup de massages et de remontants... [Bien que] [t]out ça coûte cher, [...] [il est] un tétraplégique riche. » (LI, 44) C'est à croire par ses dires que finalement, pour bien vivre le handicap, il faut avoir beaucoup d'argent. L'une des manières de compenser sa masculinité serait de disposer de moyens financiers énormes. En effet, comme l'affirme bell hooks, « [d]ans notre culture, les hommes sont nombreux à penser que leur capacité à subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille est une mesure de leur virilité³⁸ ». Si Philippe, par son handicap physique, est relégué à la masculinité marginale et ne correspond pas à la *man box*, sa position socio-économique aisée

³⁸ hooks bell, *La volonté de changer*, Paris, Éditions Divergences, 2021, p. 121.

peut venir nuancer, voire atténuer, les disparités et les défis auxquels il fait face. Incarnant pleinement la figure du pourvoyeur de famille, Philippe affirme ou même surcompense généreusement sa masculinité par son capital économique.

Overcompensating is when you overdo trying to prove something because you're actually lacking in other parts of your life. The easiest example of this material possessions: someone who feels like they aren't big or smart or cool or handsome enough buys a super expensive car, or a flashy watch, or the most expensive pair of shoes they can find³⁹.

Doté d'un esprit vif et d'une grande culture, Philippe fréquente les musées. Lors d'une visite, il achète une toile au prix faramineux de 41 500 euros. Cet achat semble avoir une double fonction. D'une part, il peut être interprété comme un moyen pour Philippe d'affirmer sa masculinité par sa puissance financière. D'autre part, il introduit une satire des hommes riches. En effet, Driss, totalement outré par ce montant attribué à cette toile, décide lui aussi de peindre une toile, alors qu'il n'a jamais peint de sa vie, laquelle Philippe réussira à vendre pour 11 00 euros (LI, 66).

2.3 Anti-modèle d'angélisation / emblématisation du corps handicapé

Malgré son état fragile et instable, Philippe refuse que son corps handicapé devienne un emblème d'une quelconque façon. En d'autres mots, cela reviendrait à le réduire à un symbole de souffrance, de dépendance, de pitié ou a contrario d'héroïsme. Dès le début, il s'en assure en engageant Driss, le pire candidat qui s'est présenté à l'embauche. Alors que l'un de ses amis, Antoine Legendre, s'inquiète de la qualité des traitements qu'il reçoit de Driss, un homme non seulement incompétent dans le domaine des soins, mais aussi sans compassion particulière pour son cas, Philippe le rassure par ses paroles :

³⁹ *Ibid.*, p. 70.

C'est exactement ça. C'est ce que je veux, aucune pitié... Souvent il me tend le téléphone, tu sais pourquoi ? Parce qu'il oublie. Alors c'est vrai, il n'a pas spécialement de compassion pour moi. Seulement, il est grand, il est costaud, il a deux bras, deux jambes, un cerveau qui fonctionne, il est en bonne santé. Alors tout le reste hein maintenant aujourd'hui dans mon état comme tu dis, d'où il vient, ce qu'il a fait avant, je m'en contrefous... (LI, 34)

Loin de vouloir attirer sur soi la pitié, souvent teintée de condescendance, Philippe préfère une relation d'égal à égal au lieu d'une personne qualifiée et compétente. Oubliant parfois son handicap, Driss le traite comme une personne normale et ne le ravale pas à sa condition médicale. Malheureusement, après le départ précoce de Driss, Philippe a de la difficulté à retrouver cette relation d'amitié avec Hervé, son nouvel aide-soignant, qui ne le considère pas comme un homme à part entière. Le scénario donne lieu au mécanisme d'angélisation qui est décrit par le chercheur A. Dupras⁴⁰. Ce mécanisme est à double tranchant, puisqu'en plaçant Philippe sur un piédestal, en prenant des précautions extrêmes pour l'aborder, il en résulte un enfermement pour lui dans son handicap. Philippe est diminué par Hervé, infantilisé, car il est strictement considéré comme une personne qui a besoin d'assistance pour effectuer ses tâches quotidiennes. Hervé se résout à exercer machinalement son travail, ce qui a pour effet d'enfermer Philippe dans un rôle subalterne.

HERVÉ

Alors heu, si vous êtes d'accord, je vais vous servir le repas hein.

PHILIPPE

Enlevez cette blouse, j'ai l'impression d'être dans un asile.

HERVÉ

D'accord.

⁴⁰André Dupras, « Sexualité et handicap : de l'angélisation à la sexualisation de la personne handicapée physique », *Nouvelles pratiques sociales*, 2000, <https://doi.org/10.7202/000012ar>.

André Dupras est un étudiant fondateur et professeur retraité du Département de sexologie à l'UQAM. Le mécanisme d'angélisation déshumanise les personnes en situation de handicap, afin de les ériger en figures inspirantes et héroïques. Cette représentation les coupe de leur humanité, de leurs désirs, tout en ignorant leurs défis.

PHILIPPE

Vous n'auriez pas de cigarettes ?

HERVÉ

Non, je ne fume pas non, enfin je fume plus, pour tout dire j'ai arrêté y'a pas longtemps et je pense que vous, c'est pas très conseillé d'ailleurs... même en général. Même si vous faites pas de sport, question poumons, respiration, souffle.

Vous mangez pas ? (LI, 94)

Dans cet extrait, sa relation avec son Philippe est double. D'une part, les hésitations dans les interjections traduisent son inconfort. Incapable de se concevoir autrement qu'en service à ses côtés, Hervé se vêt d'une blouse, comme dans les hôpitaux, ce qui renvoie Philippe automatiquement à son handicap. Il semble le vénérer, le respecter à l'extrême et le voir comme une sorte de créature fragile, simplement parce qu'il est handicapé. Philippe s'oppose fermement à cette image idéalisée que projette Hervé sur lui, car il ne souhaite pas être traité différemment. D'autre part, la tentative de Philippe de créer une conversation informelle en demandant des cigarettes est réfutée par son aide-soignant qui préfère « médicaliser [son] corps » à tout prix, quitte à strictement le « transformer en un corps à soigner⁴¹ ». En effet, il est difficile de voir une certaine bienveillance dans les propos d'Hervé qui se bute à rappeler à Philippe sa condition précaire en rattachant son discours au domaine médical et en coupant, par le fait même, toute possibilité d'établir une complicité. Philippe résiste à l'idée, voire est révulsé, que son corps soit emblématisé, puisqu'il ne souhaite pas qu'on le réduise à une sorte de symbole de compassion, de héros courageux ou encore de victime tragique.

Avec Driss comme aide-soignant, c'est tout le contraire. Driss n'est aucunement compétent pour ce poste et ne cherche pas particulièrement à le devenir. Le fait qu'il

⁴¹ André Dupras, *op. cit.*, p. 178.

n'éprouve pas de pitié influe sur sa manière de traiter Philippe. En effet, il le voit d'égal à égal, ce qui lui fait oublier le handicap derrière l'homme, contrairement à Hervé qui voyait le handicap en premier plan :

PHILIPPE lit dans le grand salon, il tourne les pages d'un livre à l'aide d'un bâtonnet qu'il serre entre ses dents. En face de lui, DRISS somnole sur un fauteuil. La sonnerie d'un portable, DRISS émerge le prend et le tend machinalement vers PHILIPPE qui évidemment ne peut l'attraper.

DRISS
(Il se lève)

Ah merde c'est vrai, putain, excusez-moi, j'oublie tout le temps. (LI, 26-27)

L'humour inclusif est souvent utilisé comme levier de sensibilisation pour les questions de handicap physique. En dramatisant et en brisant certains de ces tabous au lieu de les réduire au silence, non seulement le scénario s'éloigne de la figure de l'homme diminué et fragile, mais il déconstruit aussi certaines narrations stigmatisantes en émancipant le champ des possibles. Driss taquine Philippe avec amour sur sa condition, lui redonnant ainsi un pouvoir et une dignité.

DRISS

Non, mais regardez, gilet en cuir là sans manches, bracelet à clous, petite casquette de flic Village People un peu. J'ai trouvé, José Bové ! Oh la même tête. Là c'est très chelou, on dirait un prêtre orthodoxe.

PHILIPPE
Un pop (rire)

DRISS
(rire)

[...]

PHILIPPE

Non je vais devenir votre jouet. Vous êtes fou à lier. Vous allez finir dans un asile.

DRISS
Ça vous donne pas envie d'envahir des pays comme ça là ?

[...]
PHILIPPE

Ça vous faire rire vous ?

DRISS

Bah ouais quand même ! Parce que je pense aux tétras nazis. Ça devait être bizarre pour faire le salut nazi là comme ça. Yaaaaaaaa ! (rire)

[...]

PHILIPPE

(rire) (LI, 96, 97)

Cette scène témoigne de la relation de connivence qui existe entre les deux protagonistes. Leurs échanges légers et comiques mettent en lumière le fait qu'il est possible de rire de soi et de son handicap avec bienveillance. Loin de voir ses tâches comme une corvée ou comme un service sérieux et professionnel, Driss s'éclate avec Philippe en lui coupant la barbe. En faisant de lui son complice sur ces questions du handicap, Driss partage son rire avec Philippe, montrant ainsi que ce sujet peut être abordé de façon ouverte et sans tabou.

Le duo se complète à merveille puisque, ensemble, même leurs faiblesses peuvent se transformer en force. Un soir, ils prennent le large en auto. Driss excède la limite de vitesse et ils se font bientôt rattraper par un policier. Alors que ce dernier leur demande de sortir du véhicule, Driss lui répond que Philippe ne peut pas sortir, qu'il ne « peut même pas ouvrir la porte ». (LI, 3) Le policier semble peu patient lors de cet échange, mais Driss, l'esprit assez habile pour profiter du fait qu'il a un passager tétraplégique et que le respect du handicap est une sorte de norme sociale, invente un mensonge et lui dit : « Mais j'étais en route pour l'hôpital, il y a pas de oh, je travaille pour lui, il est en plein crise là, plus on attend, plus il est dans la merde, il peut rien bouger, il peut rien faire, je suis là pour ça ! » (LI, 4) Philippe, feignant de s'étouffer et râlant de douleur, permet à Driss de s'en tirer avec sa petite comédie (LI, 5). Ensemble, ce duo intrépide et puissant devient « intouchables » en utilisant ses forces

et ses faiblesses devant les policiers. Les rôles traditionnels sont ici renversés, puisque Philippe est ici perçu comme celui qui a un rôle actif, en sauvant Driss d'une contravention certaine.

2.4 Paralogisme sur le rythme de vie des personnes en situation de handicap physique

Le terme paralogisme peut être décrit comme un raisonnement erroné, qui a pourtant cette apparence de validité logique. Si dans le cas ci-présent on peut avoir cette impression que les personnes en situation de handicap physique ont un rythme de vie parfois plus lent que la normale, c'est parce qu'il est imposé par des limites physiques. Justement, la façon de représenter Philippe en homme tétraplégique est assez intéressante puisque, bien qu'il soit handicapé, il n'est pas pour autant inactif. Il y a un décalage apparent entre le vécu du corps de la personne ayant un handicap physique, c'est-à-dire tel qu'il est vécu de l'intérieur, et le corps perçu par les autres. Pour emprunter une idée à Pierre Ancet, on peut affirmer que l'homme valide a tendance à projeter sur le corps invalide d'autrui une quantité de limitations qui ne sont pas forcément les siennes. Par un simple regard, la personne valide découvre le corps handicapé et lui impose d'emblée de fausses conceptions basées souvent sur des stéréotypes et des préjugés sociaux. Le contraste frappant entre Driss et Philippe se voit aussi par leurs mouvements. En effet, le premier bouge sans cesse tandis que le deuxième, paralysé, est quasi immobile et fait tout passer par son regard, sa voix et son visage. Lors d'une virée en voiture, Philippe manifeste son désir d'aller plus vite. Cette trépidation intérieure brise ainsi cette idée préconçue que les personnes qui sont dans des conditions précaires physiquement n'ont pas elles aussi ce besoin de vitesse :

1-INT-EXT/NUIT/MUSIQUE CLASSIQUE

[...]

DRISS

Ça y est les voilà. Bon Philippe, on se réveille un peu là, 100 euros que je les mets dans le vent ?

DRISS

Philippe ?

PHILIPPE

Tenu...

DRISS

C'est parti.

Philippe

Vous êtes en forme hein ?

[...]

DRISS

Je double, 200 sur l'escorte.

PHILIPPE

Vous allez encore perdre...

[...]

PHILIPPE

Tenu. (LI, 3)

La mobilité et la vitesse apportées par Driss, qui roule à 180 km/h, comblent Philippe de bonheur (LI, 4). Philippe brise le préjugé qui veut qu'on associe la personne en situation de handicap physique au non-mouvement ou aux mouvements très lents, ce qui ne correspond pas forcément à son rythme intérieur, à ses désirs. Ses séances de physiothérapie et ses déplacements d'un endroit à l'autre effectués par des intervenants professionnels sont faits avec délicatesse et lenteur. Mais avec Driss, qui semble ne pas prêter attention à sa condition précaire, il retrouve enfin cette pulsion intérieure et extérieure lui permettant de s'émanciper de sa condition qui le ralentit dans ses actions. Cette quête de vitesse peut aussi être interprétée comme un désir de liberté, de transcender les limites de son handicap physique qui restreint son rythme de vie interne, plus rapide. Le fait d'ajuster la vitesse de sa chaise

roulante et d'insister pour une performance maximale montre également son désir de ne pas se laisser définir par son immobilité :

LE GARAGISTE
12 kilomètres heure ça lui va ou...

DRISS
Ouais c'est bien.

LE GARAGISTE
C'est le max hein.

DRISS
12 kilomètres/heure c'est bien ?

PHILIPPE
C'est le max ? On peut pas plus ? (LI, 62)

2.5 Portrait de Driss

La première description de Driss dans le scénario se manifeste comme ceci : « Jeune black, la trentaine, sweat à capuche, sous une veste en cuir, diam's planté dans l'oreille gauche » (LI, 1). Tout juste sorti d'un six mois de prison pour le « craquage d'une bijouterie », il est envoyé par l'Assédic chez Philippe qui cherche à embaucher un aide-soignant. (LI, 34), Mais Driss a un tout autre but en se présentant :

Il me faut une signature pour dire que je me suis présenté à l'embauche, mais que malheureusement, malgré les qualités évidentes... Enfin bref vous mettez votre baratin habituel comme quoi vous n'êtes pas intéressé... Il me faut trois refus pour que je puisse toucher mes Assédic. (LI, 11)

D'entrée de jeu, son honnêteté désarmante, qui se traduit notamment par son manque flagrant de motivation, montre son refus de passer l'entrevue. Loin de se plier aux conventions d'embauche, Driss a une approche très directe. L'expression « baratin habituel » peut suggérer que ce dernier est habitué au rejet dû à son lourd passé. Sa pauvreté, sa misère, son casier judiciaire semblent des facteurs qui repoussent les employeurs. Issu de quartiers

défavorisés de Paris et orphelin, Driss vit dans un petit appartement avec sa tante Fatou Bassari qui a des enfants. Plusieurs scènes du scénario le montrent d'ailleurs dans son milieu d'origine très pauvre. Dès que l'on sort de ce petit appartement familial, on retrouve plusieurs rassemblements de jeunes qui sont en quelque sorte un terreau de développement de valeurs fondées sur un masculinisme puissant. Plongé dans un milieu assez masculin, c'est par ses interactions avec d'autres garçons noirs de son quartier qu'il apprend à être un *vrai* homme et qu'il intègre les codes sociaux liés à son genre, c'est-à-dire ceux qui se rapportent au fait d'en imposer aux autres et de se défendre :

Il fait nuit noire, DRISS est au milieu du groupe de jeunes de sa cité qui errent toujours autour de la même voiture. Ça boit, ça fume...

JEUNE 2

T'es obligé d'aimer... t'étais obligé de te la taper, ouais mon pote... Laisse-moi tranquille... je te parle et tu te barres... je t'ai vexé ou quoi ?

JEUNE 4

Laisse tomber, laisse-moi tranquille. J'te dis tu vas voir une meuf...

JEUNE 2

Elle était bien celle-là... (rire) Putain ! (LI, 16)

Ici, les échanges entre ces jeunes hommes témoignent d'une remise en question de la masculinité de l'autre. Comme si leurs valeurs reposaient sur la *man box* de l'hypersexualité comme unité de mesure de la virilité, ils se comparent et se jugent l'un et l'autre selon leurs performances sexuelles. Réduites à un rôle secondaire, les femmes deviennent dans leur discours des objets de désir qui permettent aux hommes de réaliser leur quête de masculinité. L'expression assez violente « se taper quelqu'un » récidive la figure du conquérant et aussi malheureusement celle qui se voit vaincue par son adversaire.

Le concept alpha/beta évoqué précédemment est ici pertinent puisque si l'on ne se conforme pas aux codes sociaux virils du groupe, on devient une cible de moqueries. Les

répliques offensives (marquées par l'utilisation du verbe « obliger ») et celles défensives (qui commencent souvent par le verbe « laisser ») dominant. Cette pression sociale qui force l'homme à correspondre à l'idéal masculin tel qu'il est étroitement prescrit par les stéréotypes de genre semble étouffer Driss dans cette dynamique sociale, et il finit par s'éloigner du groupe.

2.6 La socialisation aux rôles de genre

Sans modèle paternel et entouré de jeunes garçons noirs comme lui, Driss apprend à surjouer sa masculinité. C'est d'abord par le pilier de la *man box* lié à l'attraction physique qu'il est amené à s'affirmer en tant qu'homme puissant. En fait, il cherche à mettre de l'avant sa force musculaire. Véritable parangon de la représentation de la virilité, son corps dominant, « grand » et « costaud » lui permet d'en imposer aux autres par sa démarche, son regard et sa force (LI, 34). Dans cette description, on insiste sur sa beauté qui réside dans sa chair, qui est inscrite dans sa force et dans ses muscles⁴². Dans son essai, bell hooks semble faire une corrélation non seulement entre la masculinité et la violence, mais aussi entre la masculinité et la classe sociale :

Les hommes pauvres ou issus de la classe ouvrière, enfants et adultes, incarnent souvent les aspects de la masculinité patriarcale : ils se comportent de manière violente parce que c'est le moyen le plus facile, le moins couteux de prouver sa « virilité ». [...] [L]a violence devient un ticket d'entrée dans le concours de la virilité patriarcale, et c'est la capacité à faire violence qui hiérarchise les compétiteurs⁴³.

Méfiant envers le nouvel employé de Philippe, Antoine Legendre décide de mener une petite enquête sur Driss et lui fait part de son caractère agressif :

⁴² « Il n'y a rien de mal à muscler son corps, mais lorsqu'il s'agit de la faire dans l'optique de le tourner en arme pour dominer l'autre physiquement, cela peut conduire à des récidives de comportements agressifs non justifiés envers d'autres comme gage d'une réaffirmation de sa masculinité. » hooks bell, *op. cit.*, p. 136.

⁴³ *Ibid.* p.97.

ANTOINE LEGENDRE

[...] Autour de toi, tout le monde s'inquiète... Yvonne me dit qu'il est inconscient, violent, il a frappé un voisin ?...

ANTOINE LEGENDRE

Enfin, Philippe ce n'est pas à toi que je vais expliquer qu'il faut être vigilant, tu ne dois pas laisser entrer n'importe qui chez toi. [...] Et pour le coup, je ne suis pas certain que tu saches vraiment à qui tu as à faire... (LI, 34)

Cette mise en garde très sérieuse porte à croire que Driss ne se gêne pas pour utiliser ses poings en toute occasion. Caractérisé d'homme brutal, voire dangereux, il semble chercher une certaine validité de sa virilité parmi ses pairs en s'élevant de la masse par son physique, ce qui le fait correspondre au pilier de la *man box* : agir avec force et fermeté en toutes circonstances et faire preuve d'agressivité et de contrôle. Les points de suspension laissent planer le mystère sur d'autres infractions que Driss aurait commises.

Driss se retrouve à l'intersection de multiples formes de précarité, car bien qu'il soit un homme fort, il est aussi un homme noir⁴⁴. Cette caractéristique, profondément ancrée en lui, est non seulement identitaire, mais aussi sociale et politique. Les imaginaires et les stéréotypes sur la masculinité noire montrent que la couleur de la peau est l'une des façons de hiérarchiser et de « signifier les rapports de pouvoir⁴⁵ ». Il en découle certains stéréotypes que le scénario reproduit pour les dénoncer ou les déconstruire. Alors qu'Élisa vient demander une cigarette à Driss, elle éclate de rire en le voyant peindre : « Non, mais c'est une blague ? Toi, tu peins... ? Et t'as appris à lire aussi du coup ou heu... ? » (LI, 56) Driss cherche à la mettre à la porte, mais celle-ci réplique : « Qu'est-ce que tu vas me faire, tu vas me frapper c'est ça ? C'est comme ça qu'on traite les femmes dans ton pays ? » (LI, 56) Dans ses paroles, Élisa évoque deux choses en « essentialisant » Driss et par sophisme, tous les

⁴⁴ « L'analyse intersectionnelle comme forme de lecture des inégalités sociales se réfère à la distribution du pouvoir et des ressources de la société entre toutes les positions, y compris dominantes, pensées dans toutes leurs dimensions. » Éric Fassin, « L'empire du genre », *L'Homme*, n° 187-188, 2008, p. 375-392.

⁴⁵ Joan Scott, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, 1988, p. 125-153.

hommes noirs dans une société pigmentocratique⁴⁶ : d'une part, elle sous-entend qu'ils sont moins éduqués, illettrés et, d'autre part, qu'ils sont tous violents, particulièrement avec les femmes. En effet, le rôle de la représentation des hommes noirs, notamment dans la littérature, peut avoir comme danger, en les « essentialisant », de les infirmer, de les discriminer, de perpétuer des pratiques et des croyances teintées de racisme et de stigmatisation ainsi que de confirmer des préjugés et des stéréotypes. Dans *White Hero, Black Beast*, Paul Hoch se penche justement sur la question :

Il existe en effet une interaction étroite entre la conception de l'être-homme qui prédomine en Occident et celle de la domination selon la race (et l'espèce). C'est l'idée, issue des mythes et des fables, que le sommet de la masculinité- le « héros blanc »- atteint son être-homme d'abord et avant tout en remportant la victoire sur la « bête noire » ou sur les bêtes barbares- en quelque sorte, plus « sombres »- appartenant à d'autres races, nations ou castes sociales⁴⁷.

D'ailleurs, le scénario d'*Intouchables* aborde la problématique du profilage racial dès la première scène au cours de laquelle Driss se fait arrêter par la police en raison d'une conduite dangereuse. Les répliques assez agressives des policiers semblent traduire une peur et une méfiance par rapport à l'homme noir qui se tient devant eux :

1-INT-EXT/NUIT/MUSIQUE CLASSIQUE

(Bientôt, apparaissent dans le rétroviseur, deux voitures de police banalisées surplombées d'un gyrophare bleu. Plusieurs flics en civil sortent des véhicules, nerveux.)

FLIC 1
Allez, fais voir tes mains, tes mains bordel !

DRISS
Attendez, je vais vous expliquer...

FLIC 1
Non, tu fermes ta gueule et tu poses tes mains sur le capot de la voiture !

⁴⁶ Dans quelques sociétés, les classes sociales sont déterminées par les couleurs de peau, ce qui constitue une forme de racisme. En d'autres mots, ce sont les peaux claires qui bénéficient en capitaux économique, symbolique, social, scolaire, alors que les peaux plus « sombres » restent à l'écart.

⁴⁷ bell hooks, *op. cit.*, p. 161.

[...]

DRISS

Oh doucement là... Lâche-moi !

FLIC 2

Oh vous êtes sourd ou quoi ? Sortez de la voiture j'ai dit, allez !

[...]

DRISS

Mais doucement, lâche-là, lâche moi... Lâche-moi !

FLIC 1

Quoi lâche-moi ?

DRISS

Lâche-moi... Lâche moi... Lâche ! (LI, 3)

Dans cette scène, le racisme implicite ou inconscient de la part des deux policiers, que l'on peut supposer blancs, est apparent. D'un côté, l'abondance des points d'exclamation, et ce, dès le début de l'échange, témoigne d'un ton imposant et dominant à l'égard de Driss, tout à fait vulnérable dans cette relation de pouvoir inégale. Leur registre vulgaire avec les termes « bordel » et « tu fermes ta gueule » tend à l'intimider et à le réduire au silence. D'un autre côté, la force physique pour maîtriser les gestes de Driss semble démesurée et abusive par rapport à son comportement calme. Les rôles sont alors inversés : si au départ Driss était perçu par les flics comme une « menace », ceux-ci compensent leur sentiment de peur par une violence injustifiée envers lui. Ils deviennent alors, par leur comportement oppressant, les auteurs d'actes agressifs. Supposant à tort qu'il est d'emblée dangereux et cherchant à restreindre ses moindres mouvements par précaution d'une conduite brutale, on peut déduire que leurs actions et leur attitude reflètent le profilage racial. Ce préjudice à l'égard de Driss qui l'associe à tort à un être menaçant en raison de sa couleur de peau foncée repose sur des

discours erronés de la société qui teintent l'inconscient social ou culturel, le système de justice et les institutions.

2.7 Homophobie généralisée : affrontement et remise en question de la masculinité hégémonique

Comme Robert Stroller l'affirme, « le premier devoir pour un homme est de ne pas être femme⁴⁸ ». En effet, très tôt, les jeunes garçons apprennent des codes genrés masculins assez stricts pour non seulement devenir un homme, mais pour le rester, puisque tout ce qui est féminin « menace [leur] intégrité physique et mentale⁴⁹ ». La toxicité des stéréotypes sexuels masculins a autant des répercussions néfastes sur le genre opposé que sur ceux du même genre : « Ce modèle est devenu la référence à laquelle les hommes se comparent et sont comparés. Mais il est aussi source de tensions et de conflits pour les hommes qui veulent s'en différencier⁵⁰ ». Dans un contexte social où les normes de genres se perpétuent et se modifient à la fois, celles-ci sont de plus en plus discutées, retravaillées et remises en jeu. La peur du féminin, instillée dès un bas âge chez les jeunes garçons, pousse ces derniers à adopter des jugements sévères envers ceux qui ont des comportements et des goûts hétéroclites, à développer un sentiment de honte et de culpabilité face à tout ce qui est efféminé et ainsi à perpétuer les inégalités entre les genres, en voyant le sexe féminin comme le sexe faible, celui que l'on doit assimiler, obnubiler⁵¹. Cette dynamique inégalitaire se

⁴⁸ Robert Stroller, « Faits et hypothèses : Un examen du concept freudien de bisexualité », *Nouvelles revues de psychanalyse*, 1973, p. 311.

⁴⁹ Marianne Kac-Vergne, *op. cit.*, p. 192, <https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-03533434/document>.

⁵⁰ J. H. Pleck, *The Myth of Masculinity*, Cambridge, MIT Press, 1981, 1985, 1987, p. 42.

⁵¹ Tant et aussi longtemps que les normes de genre sont appliquées, reproduites et respectées par la société, elles ne font pas l'objet de questionnements et continuent d'exercer un certain pouvoir sur nos comportements et nos attentes.

perçoit alors que Driss aide Philippe à s'habiller. Immédiatement, Driss éprouve un blocage face à cette tenue vestimentaire :

DRISS
Et la jupe elle est où là?

PHILIPPE
Non ça c'est des bas de contention, ça si je ne les mets pas le sang circule mal, du coup je risque de m'évanouir.

DRISS
(à bout, il souffle)

Moi je ne vais pas vous mettre des bas hein, là il y a un petit problème là, petit problème parce que comme je ne vais pas le faire à un moment donné c'est euh... Faut que... Faut voir si euh... Marcelle ! Si Marcelle elle peut venir pour euh... Pour les mettre elle, parce que elle en plus elle sait comment faire, comme c'est une fille et tout.... Je sais même pas pourquoi on discute, franchement, je, je vais pas le faire, même pour vous ! Vaut mieux vous évanouir ! Franchement un moment donné faut... On dit non, on les met pas, on reste là... Marcelle on ne va pas les mettre...

DRISS termine comme il peut de lui enfiler la jambe droite.

DRISS
Putain si on me voit là, maintenant, en train de faire ça, je suis grillé dans mon quartier pour le prochain millénaire, c'est mort. (LI, 23)

L'homme n'est pas qu'un être, il est aussi un *faire*⁵². En d'autres mots, être un homme ne se résume pas à une identité figée et immuable, mais plutôt à un travail perpétuel, à un titre honorifique, telle une récompense que l'on peut recevoir après avoir prouvé sa valeur auprès de ses pairs et qui, de ce fait, n'est jamais totalement acquise⁵³. Profondément attaché aux rôles de genre rigides, Driss associe directement les « bas de contention », indispensables d'un point de vue thérapeutique, à des vêtements féminins. Il se donne alors l'impression d'habiller une poupée et il ressent automatiquement un inconfort et un malaise. Son refus catégorique d'enfiler les bas à Philippe traduit une vision étroite du concept de masculinité hégémonique qu'il a intégré durant son éducation. Il ne peut concevoir le fait qu'un homme

⁵² Judith Butler, *Trouble dans le genre: le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2006.

⁵³ Liz Plank, *op. cit.*, p. 36.

puisse s’habiller de façon « efféminée », sans pour autant être diminué dans sa masculinité.

Selon Germain Dulac, sociologue spécialiste de la condition masculine et paternelle et de la sociologie des genres, « [l]’homme doit continuer de prouver sa masculinité, de performer des normes masculines, et que pour y parvenir, il doit rejeter sa féminité, en se montrant viril et en la comparant avec d’autres hommes⁵⁴ ». Assez attaché aux stéréotypes reliés à son sexe et au regard que ses pairs ont à son égard, Driss refuse catégoriquement de faire certaines tâches qui viendraient menacer son genre et sa virilité. Si la masculinité ne semble tenir qu’à un fil et est sans cesse menacée par les autres ou par des actions extérieures, les hommes ne devraient pas être tenus de performer en tout temps des normes de sexuelles rigides pour prouver et affirmer leur genre.

La masculinité féministe postule qu’il suffit aux hommes d’exister pour avoir de la valeur, qu’ils ne sont pas obligés d’« agir », de « performer » pour s’affirmer et être aimés. Plutôt que de définir la force comme un « pouvoir sur », la masculinité féministe la définit comme la capacité d’une personne à être responsable d’elle-même et des autres⁵⁵.

En effet, ces gages de conformité à la *man box* sont dangereux et nocifs pour les femmes, mais aussi pour les hommes puisqu’ils prédominent sur toutes les autres formes de masculinité. Régie par des rapports de pouvoir, la domination masculine fait de l’autre, qui performe des normes féminines (qu’il soit homme ou femme), des êtres moins valorisés dans la société, le sexe faible passif. Par peur de mettre en danger sa masculinité et de s’associer avec ceux qui appartiennent à la masculinité subordonnée, Driss fait appel à Marcelle pour effectuer cette tâche, qu’il considère féminine. Cette attitude imprégnée de sexisme implicite intervient alors que Driss encourage fortement Philippe à résister à cette pression d’enfiler

⁵⁴ Jocelyn Lindsay, et Sacha Dufault, « Les réalités masculines : comprendre et intervenir », *Masculinités & Société*, 2007, p. 31, <https://www.raiv.ulaval.ca/sites/raiv.ulaval.ca/files/publications/fichiers/pub148.pdf>.

⁵⁵ bell hooks, *op. cit.*, p. 148.

ces vêtements qu'ils considèrent comme féminins, ce qui reviendrait à se travestir. Sa vision préjudiciable de la masculinité suggère qu'il vaut mieux « [s]'évanouir » que de se voir perdre sa virilité. Philippe ne cède pas à cette pression de se conformer aux normes vestimentaires masculines et le relance avec un paradoxe :

PHILIPPE

Ben quoi vous m'enfilez mes bas, vous avez une très jolie petite boucle d'oreille.
Moi je trouve ça très cohérent...

Driss lève les yeux, il termine d'enfiler les bas, se relève et saisit la paire de gants en latex.

DRISS

On peut arrêter les vannes là ?

PHILIPPE

(rire)

J'ai l'impression que vous avez fait ça toute votre vie. Non vous n'avez jamais pensé à faire un CAP de... d'esthéticienne ? (rire) (LI, 23)

Lorsque Philippe remarque la résistance de Driss à effectuer cette tâche médicale qu'il perçoit comme féminine, il lui pointe l'ironie de la situation avec bienveillance : sa boucle d'oreille le trahit. Cette norme de genre que Driss transgresse selon les situations montre l'ambiguïté et la souplesse des variantes de la masculinité. Les deux sexes se voient ainsi séparés par des critères tranchés appris par la socialisation, « par des caractéristiques propres à un sexe et ignorées de l'autre⁵⁶ », ce qui ramène à un certain essentialisme.

D'ailleurs, durant sa formation, Driss est appelé à faire une irrigation rectale à Philippe. Cet acte, au summum de la masculinité subordonnée, n'est pas seulement une tâche au cours de laquelle l'homme peut se sentir vulnérable, ce qui entre en conflit avec ladite

⁵⁶ Guy Bouchard, « L'homme en quête de lui-même. À propos du livre d'Elisabeth Badinther : XY. De l'identité masculine », Laval Théologique et Philosophique, p. 231, <https://www.erudit.org/en/journals/ltp/1995-v51-n1-ltp2151/400899ar.pdf>.

masculinité hégémonique, mais peut aussi être perçu comme une pratique homosexuelle, une pénétration. Par peur de se voir rabaisser à la masculinité subordonnée, Driss cherche à y échapper une fois de plus. Brené Brown propose une réflexion pertinente concernant cette intersection entre la honte et le masculin : « [S]hame convinces us that we need to hide certain parts of ourselves to preserve connection and avoid rejection. But just like fire needs oxygen, shame needs silence to grow⁵⁷ ». Si Driss sent qu'il a déjà trahi sa masculinité en enfilant des bas de contention à Philippe, il pose ses frontières à partir de réflexes conditionnés par l'éducation patriarcale :

DRISS

Il n'y a pas de prêt ou pas prêt, je ne fais pas ça moi. Je vide pas le cul d'un mec que je connais pas, même un mec que je connais d'ailleurs, je vide pas son cul, je vide le cul de personne en général, c'est une question de principe...

MARCELLE

(entre deux bouchées)

On peut en parler plus tard ? Après mon déjeuner par exemple ?

DRISS

[...] Déjà les bas j'ai rien dit, mais ça m'a couté, je l'ai fait, je fais un pas vers vous, faites un pas vers moi, arrêtez là avec cette histoire de vider le cul là. (LI, 24)

Réticent à prodiguer des soins à Philippe, Driss change néanmoins d'attitude quand il le voit en pleine crise de suffocation, et il oublie le temps d'un instant de préserver sa masculinité et sa virilité. Les didascalies ci-dessous mettent en lumière cette douceur naturelle qui l'anime. À la limite d'ailleurs de la sensualité, le « jeu des mains sur le visage » se rapproche d'une attitude que l'on pourrait associer à la féminité. Cette scène témoigne d'une sorte d'évacuation de la masculinité genrée au profit de la représentation d'une masculinité naturelle, « humaine », animée par un comportement humain rassurant et bienveillant.

⁵⁷ Liz Plank, *op. cit.*, p. 78.

39-INT-NUIT/HOTE PARTICULIER/CHAMBRE PHILIPPE

DRISS entre dans la chambre de PHILIPPE qui souffre. Allongé sur son lit, il transpire à grosses gouttes, son corps est comme traversé par des décharges électriques. Des rictus de tiraillement animent son visage.

DRISS

Oh, oh ça va ?

PHILIPPE ne répond pas. On voit qu'il se retient de hurler tellement il semble avoir mal.

DRISS

(inquiet)

Je vous mets la musique ?

PHILIPPE

(dans un effort)

Laissez-moi, vous ne pouvez rien faire, ça va passer...

Le visage de PHILIPPE se crispe à nouveau.

PHILIPPE

Sortez !

PHILIPPE a du mal à garder les yeux ouverts, il cherche son souffle. DRISS ne panique pas et fonce dans la salle de bains attenante, il revient avec un gant humide qu'il place doucement sur son cou. Il épingle ensuite le visage de PHILIPPE. L'initiative semble l'apaiser, le calmer. DRISS répète l'opération toujours avec une grande délicatesse.

PHILIPPE se détend et ferme peu à peu les yeux. (LI, 39)

Cette scène présente un moment de souffrance et de faiblesse extrêmes. Le premier réflexe de Philippe est de refuser l'aide de Driss. Habitué à vivre sa souffrance seul, il est réticent à la partager. La réaction de Driss donne cette impression d'un père tendre envers son enfant malade. Les didascalies en sont le reflet avec les termes « doucement », « apaiser », « calmer » et « grande délicatesse ». Il finit par l'« emmitoufle[r] », comme s'il cherche, par ce geste affectueux, à créer une chrysalide pour protéger Philippe (LI, 39).

2.8 Quête de la validation masculine

Dans *Le deuxième sexe*, Simone de Beauvoir affirme ceci : « On ne naît pas femme, on le devient⁵⁸ ». Il en va de même pour l'homme. Dans *The Courage to Raise Good Men*, Olga Silvestein montre que « les définitions sexistes du rôle des hommes se fondent sur l'idée que la masculinité est en rapport avec le fait de gagner, l'esprit de compétition et la domination⁵⁹ ». Les règles de cette dynamique sont assez simples : tant qu'il n'y a pas un vainqueur et un vaincu, l'éternel combat de coqs se poursuit entre les deux parties. On peut y voir ce besoin de valider son identité comme un mécanisme de construction et de renforcement. L'un des piliers de la *man box* qui est remis en question par les personnages est l'autonomie. Dans l'extrait qui suit, Philippe et Driss illustrent une tension, mais aussi une certaine interdépendance, puisque chacun soutient et protège l'autre par ses capacités :

PHILIPPE

[...] Autrement, comment vous vivez l'idée d'être un assisté ?

DRISS

Quoi ?

PHILIPPE

Non je veux dire que ça ne vous gêne pas de vivre sur le dos des autres ? Ça ne vous pose pas un petit problème de conscience non ?

DRISS

Ça va merci, et vous ?

PHILIPPE

Sinon, vous pensez que vous seriez quand même capable de travailler ? Je veux dire avec des contraintes, des horaires, des responsabilités...

DRISS

Je me suis trompé en fait vous avez de l'humour.

PHILIPPE

J'en ai tellement que je suis prêt à vous prendre à l'essai pendant un mois. Je vous laisse la journée pour y réfléchir ? Je parie que vous ne tiendrez pas deux semaines. (LI, 20)

⁵⁸ Sylvie Le Bon de Beauvoir, *Le deuxième sexe: l'esprit et la lettre*, Cahiers Sens Public, 2020, p. 1, <https://doi.org/10.3917/csp.028.0046>.

⁵⁹ bells hooks, *op. cit.*, p. 148.

Philippe met la table devant son adversaire en lui rappelant sa condition sociale et économique. Dès la première réplique, il place Driss dans une position où sa masculinité est attaquée. La question de Philippe est paradoxale, car si elle met en relief sa vulnérabilité physique, elle montre aussi son pouvoir sur l'autre qu'il oblige à se défendre. La capacité de Driss à riposter et sa nonchalance impressionnent Philippe, ce qui amène celui-ci à lui lancer ce pari audacieux. Si Driss ne cherche pas à être embauché, ce défi le convainc d'accepter, éveillant son esprit compétitif et son besoin de paraître fort et brave en toutes circonstances.

2.9 Le goût pour le risque, un gage de virilité

Le caractère aventureux de l'homme peut être un gage de virilité et de bravoure⁶⁰. Encouragés à montrer qu'ils sont intrépides, sûrs d'eux et qu'ils ne reculent devant rien, les hommes cherchent à être courageux. Leur courage face aux risques devient un barème pour mesurer leur masculinité. Cette représentation associée au danger et aux blessures engendrées promeut un modèle de référence qui s'inscrit dans un cycle de destruction.

C'est en quelque sorte le rituel initiatique de plusieurs pour pouvoir entrer dans le monde de la masculinité hégémonique. Philippe évoque lui aussi son aspiration à repousser ses limites : « J'ai toujours aimé la compétition, les sports extrêmes, la vitesse, aller plus vite, plus haut. Avec le parapente, j'avais tout, je prenais de la hauteur, je voyais les choses d'en haut, puis je soufflais. » (LI, 43) Son attrait pour la dangerosité va plus loin qu'une recherche d'adrénaline, car ce discours hautain suggère qu'il cherche aussi à se hisser tout en haut de la masculinité hégémonique, à vouloir être le meilleur, à transcender sa condition d'homme. Le fait de vouloir voir « les choses d'en haut » peut être une métaphore de son désir de

⁶⁰ Justin Baldoni, (2022). *Man enough: Undefining My Masculinity*, Harper Collins, p. 249.

dominer, d'exercer un certain pouvoir. La répétition de l'adverbe « plus » témoigne en effet de cette quête incessante et vaine d'accéder au plus haut rang de la masculinité, de dépasser la norme, qui peut être une pression écrasante pour plusieurs.

Bien que Driss soit grand et fort, il se montre assez peureux lorsque Philippe l'amène faire un tour de parapente. À l'inverse, Philippe, plongé dans une situation précaire physiquement, est courageux et fonceur. Son amour pour les sports extrêmes prend ici une dimension tout autre. Si avant c'était un moyen pour lui de prouver en quelque sorte sa virilité et d'acquérir le respect de plusieurs de ses pairs, ici, vu sa nouvelle condition, le parapente lui permet plutôt de se redéfinir et de retrouver une partie de sa masculinité chamboulée. Transcendant les limites du physique, Philippe est à nouveau indépendant et libre. C'est donc dans les airs qu'il peut à nouveau se sentir « homme ». Pour Driss, c'est tout le contraire, car il a peur des hauteurs, de sorte que son émotion prend le dessus:

DRISS

Faut vraiment être complètement timbré pour faire ça là.

PHILIPPE

Un peu, oui.

DRISS

Je vais quand même vous dire un truc Philippe. Vous êtes vraiment un grand, grand malade.

PHILIPPE

Ah bon ? Bah je savais pas. Voilà et puis maintenant vous équipez Driss.

[...]

DRISS

C'est ça, aucun rapport, je fais pas ces trucs-là moi. Je vous attends là-bas, je vais prendre des photos. Équipez Driss...

[...]

DRISS

Ouais marrez-vous, marrez-vous. Je fais pas ça moi. Putain. Je veux plus. (LI, 80)

Driss a peur et cherche à éviter à tout prix la situation. Philippe, très calme, profite de cette occasion pour le taquiner gentiment sur sa masculinité. Une fois redescendu sur terre, il lui dit en riant qu'il avait l'air « d'une vieille grand-mère » (LI, 81). La peur, émotion associée au genre féminin, envahit Driss et le rend vulnérable. Censé se montrer confiant en toutes circonstances, Driss « faiblit » en se montrant craintif, et rompt momentanément avec les normes attendues par rapport à son sexe.

2.10 Relation épistolaire entre Élénore et Philippe

Dans l'imaginaire collectif, le personnage mythique de Don Juan, apparu au XVII^e siècle dans le théâtre espagnol, imprègne la façon de concevoir et de se représenter l'homme. En effet, il est à croire que le héros, tel qu'on le connaît, ne se fait pas le représentant de toute l'humanité, mais bien de l'« homme type » :

Certains contemporains le transfigurent et voient en lui une réussite de la nature. C'est l'homme type en qui sont réunies les plus hautes qualités physiques et intellectuelles de l'espèce : beau, vigoureux, distingué, psychologique sans pareil, artiste raffiné, il excelle à deviner le caractère de chaque femme, à pénétrer les replis de son âme et les mystères de la beauté⁶¹.

Modèle idyllique de séduction et de la masculinité, Don Juan se présente comme un être exceptionnel au pouvoir magnétique, capable d'envoûter les demoiselles. Il est un conquérant. Par son pouvoir et sa capacité de conquérir le cœur des femmes, il affirme sa masculinité. Ses performances réduisent les femmes à de simples trophées à collectionner, telles des terres prêtes à être conquises. Cette entreprise est toxique pour les femmes, mais aussi pour tous les hommes qui prennent pour modèle ce rôle actif et voient la séduction d'une manière monolithique, donc « à la manière de Don Juan ». Cependant, cette

⁶¹ G. G. Bévotte, (1906), *La légende de Don Juan*. Paris: Librairies Hachette et Cie, p. 5.

représentation idyllique et emblématique de la figure masculine soulève la question de sa véracité, puisqu'elle n'est en fait qu'un héros lyrique imaginaire⁶².

Souvent inspirée du *fin' amor*⁶³, la séduction, telle qu'elle est entendue ici, a pour résultat de lancer l'homme dans cette quête de perfection et, par le fait même, de faire en sorte que ce dernier se démarque des autres et soit le meilleur. Performant des épreuves et des prouesses pour prouver sa valeur, l'homme est tel un chevalier, qui se bat pour la dame convoitée et qui espère conquérir un baiser.

Philippe, personnage masculin, humain et imparfait, se situe assez loin de cette figure aux traits héroïques et surdimensionnés. Cherchant lui aussi à séduire, il se voit exclu de la séduction traditionnelle et décide d'opérer son charme différemment. Avec un corps paralysé, Philippe mesure les probabilités de séduire une femme. Il entreprend donc une « relation épistolaire » avec une femme prénommée Élénore, et se complait dans des rêveries sentimentales, retardant donc ce moment ultime où il devra lui faire face (LI, 37). Se pensant condamné en raison de son handicap physique, il se résout à aimer la femme à distance, écrivant des vers d'un romantisme éthétré, comme les troubadours de l'époque, et de faire d'elle sa muse. Habile avec les mots, il entretient l'idylle en se cachant derrière des lettres, ce qui peut d'ailleurs se rattacher au personnage de Cyrano de Bergerac qui utilise le poids des mots pour séduire Roxane. Alors que Philippe entretient sa correspondance, Driss lui fait remettre en question sa technique de séduction :

PHILIPPE

« Ses yeux polis sont faits de minéraux charmants, et dans cette nature étrange et symbolique... »

MAGALIE

« ...Et dans cette nature étrange et symbolique... »

⁶² *Ibid.*, p. 5-6.

⁶³ La *fin' amor* est un code qui régit les situations amoureuses et les actions chevaleresques.

DRISS
Qu'est-ce que c'est chiant !

PHILIPPE
« Où l'ange inviolé se mêle au sphinx antique... »
[...]

DRISS
Ça sert à quoi de passer par tout ce merdier, là, « les sphinx, les pâquerettes, les anges ».
(à MAGALIE) Ça t'intéresse toi un mec qui te raconte ça ?

MAGALIE
C'est sûr qu'il y a plus basique comme approche... [...] (LI, 47)

Cette description poétique, lyrique et assez symboliste, fait écho à la poésie de Charles Baudelaire, dans laquelle la tension entre le physique et le monde des idées fait de la femme un être charnel et spirituel. Il est possible de voir à travers cette dualité un rappel d'évasion, de bovarysme que le personnage entretient en se complaisant dans des idéaux imaginaires et abstraits pour transcender sa réalité ennuyeuse. De plus, la fusion suggérée par deux créatures a priori contradictoires témoigne de son désir impossible de se rapprocher de la femme rêvée : si Philippe peut incarner cet être immaculé et pur que personne ne daigne toucher et que l'on doit garder à distance, la femme s'apparente plutôt à cette figure énigmatique et complexe, qui est difficile à atteindre. À la fin, la réplique vulgaire de Driss interrompt brutalement ses rêveries et le ramène à la réalité, manifestant ainsi cette urgence que Philippe agisse :

DRISS
Six mois ! Six mois et vous ne l'avez jamais vue ? Mais si ça se trouve elle est peut-être moche, grosse, elle est peut-être même handicapée... Vous devriez lui mettre à la fin du poème là « sinon, au niveau poids, t'es comment ? (LI, 48)

DRISS
C'est quoi le bon ?

PHILIPPE
53 kg.

DRISS
53 kilos, c'est bien hein, sauf si elle fait 1 mètre...

PHILIPPE
Et le moins bon heu, elle veut une photo. (LI, 52)

L'énoncé va dans les deux sens : si l'homme souffre face au modèle de la virilité toxique, la femme ne se confond-elle pas elle aussi à son propre « *woman box* » ? Ici, le regard masculin de Driss vient teinter la représentation d'Élénore, qui devient un objet de fantasme, décrit par le corps, qui doit correspondre à des critères physiques rigoureux pour être désirable. De manière bienveillante et humoristique, Driss donne quelques conseils à Philippe pour choisir la photo à envoyer : « [V]ous pouvez envoyer une photo de vous avec le fauteuil, mais qu'on voit pas trop. Vous êtes pas obligé de lui envoyer une photo genre Téléthon, avec le filet de bave, rrr... avec une sale tête. » (LI, 54) Le commentaire de Driss peut sembler dépourvu de délicatesse. Cependant, cela montre aussi qu'il ne le perçoit pas sous le prisme de la pitié. À ses yeux, Philippe n'est pas quelqu'un qui correspond au style sensationnaliste d'un téléthon : il est un être humain digne qui ne recherche ni la charité ni le dégoût. C'est à croire qu'il le place dans une catégorie à part, puisque la force de caractère de Philippe lui en fait oublier sa vulnérabilité.

Le fait que Driss lui suggère de cacher le fauteuil est assez intéressant, puisque cela évoque que le handicap physique est vu comme un élément rédhibitoire, un tabou dans les questions de séduction, comme si son fauteuil rendait impossible le croisement entre le handicap physique et la beauté. À cela, Philippe répond : « Mm. Je suis peut-être naïf, mais j'espère que je peux séduire encore avec autre chose que mon compte en banque. » (LI, 53) Si Driss l'admiré pour son « oisiveté » et sa « sécurité financière » qui plaît aux femmes, Philippe s'entête et lui rétorque que ce que les femmes veulent, c'est la « beauté » et le « charme ». (LI, 53) Pourtant, aucun des deux n'a pleinement raison.

2.11 La difformité corporelle et la sexualité

Le corps est un miroir dans lequel se reflète une dimension sociale, relationnelle et symbolique. La fabrication du corps de l'homme par l'homme montre que « l'identité n'existe pas “*en soi*” comme donnée naturelle ou objective, mais qu'elle est le fruit d'un travail de construction de la ressemblance et de la différence⁶⁴. » Le corps et par le fait même la valeur qui y est associée, se heurtant à des normes, à des attentes et à des croyances sociétales, sont sans cesse en approbation. Pour la personne en situation de handicap, l'importance que les autres accordent à son corps l'exclut. Elle peut sentir que son corps anatomisé la tient à l'écart. Menace à la normalité, le handicap est quelque chose qui compromet à tort cette idée du corps parfait⁶⁵, ce qui du même coup isole du reste de l'ordre social des hommes valides physiquement⁶⁶.

D'ailleurs, la figure angélique est pertinente par l'association que l'on peut faire dans la littérature entre cette créature mystique, bizarre, qu'on vénère de loin, et le corps invalide de l'individu infirme, qui fait l'objet de curiosité, mais qui, cependant, suscite rarement l'intérêt sexuel. « Désexuées », « déconnectées de [leurs] besoins charnels », les personnes en situation de handicap sont souvent vues comme des « monstres sacrés », ce qui amplifie leur différence et crée une barrière supplémentaire pour entrer en rapports intimes⁶⁷. En plus de ne pas être vu comme désirable et attrayant, le corps est ici souvent médicalisé et fragilisé, renvoyé à un symbole de pureté, de chasteté et d'innocence. Le handicap physique devient donc pour certains un « synonyme d'absence de désir » et par le fait même de sexe,

⁶⁴ François Desplechin, « On ne naît pas homme, on le devient. L'identité à l'épreuve de l'exil », *Outre-Terre*, 2017, p. 4, <https://www.cairn.info/revue-outre-terre2-2017-3-page-234.htm?contenu=article>.

⁶⁵ Amy Tarnowski, « “Yet i'm still a man”: disability and masculinity in George R.R. Martin's *A Song of Ice and Fire* series », *Canadian Review of American Studies*, 2019, <https://doi.org/10.3138/cras.49.1.007>.

⁶⁶ Marcel Nuss, et Véronique Cohier-Rahban, « L'identité de la personne handicapée », Paris, Dunod, 2011, p. 6.

⁶⁷ André Dupras, *op. cit.*, p. 175.

« entraînant automatiquement la castration, la perte de la fonction sexuelle⁶⁸. » La reconnaissance, la revendication et la justification qu'ils doivent donner pour avoir droit au plaisir sexuel témoignent en effet du fait qu'ils ne sont pas considérés comme des êtres humains, mais plutôt comme des êtres émasculés, des « anti-modèles de virilité⁶⁹ ». Cela les maintient donc dans un « état enfantin les empêchant de grandir et d'accéder au statut d'adulte⁷⁰ ». La pratique sexuelle, domaine ultime au sein duquel les hommes doivent se montrer performants afin de prouver leur virilité, peut être un gage de la sortie de l'enfance, une réussite, mais peut aussi peser lourdement sur eux et plus particulièrement sur ceux en situation de handicap physique.

Dans les représentations fictionnelles des relations sexuelles traditionnelles, il est courant de retrouver l'homme dans le rôle actif de l'acte et de voir la femme plutôt passive⁷¹. L'homme atteint d'un handicap physique se retrouve alors devant une impasse, puisqu'il ne peut correspondre au modèle prescrit par la société. C'est justement ce que le scénario d'*Intouchables* cherche à déconstruire et à normaliser en montrant Philippe en train de jouir : dans l'extrait ci-bas, les zones érogènes sont transposées vers les oreilles qui deviennent le point central de sa stimulation orgasmique. Loin d'être réduit à une figure angélique qui s'abstient de tout rapport sexuel, ou de cacher son corps difforme, perçu comme non désirable, Philippe est montré dans une scène de plaisir sexuel où son corps est touché, caressé et mis en valeur. Philippe, reconnu par l'autre en tant qu'homme capable d'éprouver du plaisir, est ainsi validé dans sa quête identitaire. Cependant, il est important de mentionner

⁶⁸ *Ibid.*, p. 178.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 10.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 3.

⁷¹ Sylvain Mimoun, et Elisabeth Chaussin, *L'univers masculin*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 6, <https://www.cairn.info/l-univers-masculin--9782020361408-page-73.htm>.

que la femme est payée pour le caresser, ce qui soulève plusieurs enjeux, dont celui d'infirmer que l'homme au corps déformé est incapable de susciter naturellement du désir et du plaisir chez l'autre. La sexualité, souvent omise dans la représentation des hommes en situation de handicap physique, est ici montrée au grand jour :

[...] PHILIPPE se fait masser les oreilles par la masseuse asiatique du prospectus en tenue légère et sexy. Ses mains descendent langoureusement sur son cou, puis vers ses épaules, deux mains black re-dirigent les mains de la masseuse vers les oreilles de PHILIPPE qui semble aux anges.

PHILIPPE
Ouais. Oh !

DRISS
Non, non non non non. Reste bien sur l'oreille, voilà. (LI, 62)

Dans la fiction, ces apparitions où l'on voit un personnage en situation de handicap physique dans des moments intimes et jouissance sont rares. Il semble plutôt que les scènes d'amour soient réservées aux protagonistes valides au corps esthétiquement conventionnel. Même si l'inclusion d'une représentation plus diversifiée de ces scènes s'observe de plus en plus avec l'affichage de personnes aux corpulences et aux teintes de peau différentes, les individus qui présentent des déformations corporelles et des membres immobiles sont souvent oubliés. Cette omission peut se manifester par des ellipses ou tout simplement par le fait qu'elles brillent par leur absence. Cette sous-représentation participe donc à leur marginalisation, puisqu'en les écartant de la sexualité, elles se voient confrontées à deux mensonges : soit leur corps est trop monstrueux et peu attirant pour être désiré, soit elles sont condamnées à l'innocence, à ce vœu de chasteté qui leur est infligé.

2.12 Le désir de conquête chez Driss

Dès le début, ce sont les piliers de l'hypersexualité et de l'hétérosexualité qui sont les plus notables chez Driss. Cette idée de *gagner* la femme, peut renvoyer aussi à cette image du chasseur qui traque sa proie, et c'est ce que bell hooks développe dans son essai :

What does it mean to “win” when it comes to love? Well, first it means thinking of the person we have feelings for as an object or thing that we have to “get” and “keep.” [...] People aren’t the “objects of our affection” or the prey we need to hunt⁷².

Correspondant parfaitement à l'archétype de Don Juan décrit plus haut, Driss, très charmeur, n'hésite pas à faire des avances à Magalie dès le début de son entrevue en lui demandant de lui « griffer un petit 06 » (LI, 12). Malgré les nombreux refus auxquels il se heurte, cela ne l'empêche pas de tenter à nouveau son coup en l'invitant à venir voir sa baignoire :

DRISS

Et alors... Ben on peut prendre un bain, elle est grande, il y a de la place, je peux mettre le sel, la mousse...

[...]

MAGALIE

Ben vas-y, commence à te déshabiller...

DRISS

T'es comme ça toi, un peu coquine et tout, moi j'aime bien, j'aime bien... Je me déshabille, pas de problème.

MAGALIE

Rire

DRISS

Quoi ? ... Hé tu vas où là ? Hé t'avais dit oui. Même sans savon, juste on se rince ! (LI, 35-36)

Ci-haut, il y a une certaine inversion des rôles traditionnels entre l'homme et la femme : si Driss se situe dans l'action par ses avances assez directes, ce qui lui donne l'apparence de

⁷² bell hooks, *op. cit.*, p. 55.

jouer le rôle de l'homme dominant et provocateur, Magalie l'invite à se montrer vulnérable en dictant les termes de son jeu de séduction. C'est ainsi qu'elle crée cet espace de négociation, en refusant d'être la femme passive, c'est-à-dire en le poussant à se dévoiler en premier. Elle devient alors l'initiatrice. Plus tard, alors que Driss assiste Philippe en lui lisant son courrier, il tombe sur la photo d'une femme et dit : « Elle a quelque chose quand même... On peut pas créer un dossier pute ? » (LI, 27) Si l'homme est enfermé dans des stéréotypes de genre, la femme l'est aussi ici par le discours de Driss en la réduisant au prisme de la sexualité et de l'objectification.

Bien que les protagonistes incarnent chacun à leur manière une masculinité différente, celle-ci ne leur est pas refusée. Se situant entre la force et la vulnérabilité, ces deux personnages pointent non seulement ce qui manque chez l'autre, mais apprennent aussi à célébrer leur propre masculinité, devenant ainsi des êtres intouchables.

CONCLUSION

La rédaction de cette partie recherche m'aura permis de démontrer les lacunes non seulement dans la représentation de la masculinité marginale, mais aussi dans la construction de la masculinité hégémonique. Les normes conflictuelles et rigides qui sont reconduites, détournées, discutées, retravaillées et remises en jeu dans la représentation des figures masculines font état d'un problème auquel la majorité des hommes sont confrontés. S'imposant au cœur de la socialisation, cette représentation se rapproche de celle de la *man box* et de la « virilité toxique » qui y est associée. L'analyse du scénario *Intouchables*, à travers les prismes de l'intersectionnalité, de la figure angélique et monstrueuse à la fois, de la *man box*, et de la notion de *l'homme échoué*, entre autres, aura permis d'enrichir mes recherches sur la masculinité. Dans mon corpus de recherche, on se rend compte que là où Philippe échoue par rapport à la norme, Driss triomphe et vice-versa. Cela va sans dire que c'est par le personnage de Driss que cette rivalité est permise. Le fait qu'il considère Philippe comme un homme à part entière et non comme un observateur passif marginalisé de ces tensions permet à ce dernier de déloger les préjugés qui pourraient sous-tendre que les personnes en situation de handicap physique sont incapables de rivaliser sur le plan de la masculinité. Cette position ambivalente vis-à-vis de la norme que tous deux occupent propose ici des modèles masculins alternatifs, complémentaires, mais tout aussi équivalents dans leur masculinité. Repoussé vers une masculinité marginale, Philippe, tétraplégique, n'est pas représenté comme une figure exceptionnelle, inatteignable et non représentative. Il n'est pas vu non plus comme une figure angélique, fragile et passive. Au contraire, on le présente fort et précaire à la fois, sans toutefois le diminuer dans sa masculinité, puisque son handicap physique ne tend pas à l'effacer, mais bien à le rendre attachant. Quant à Driss, si

on peut avoir cette impression au début que c'est son corps, ses muscles et sa brutalité qui sont mis de l'avant, il apparaît lui aussi nuancé dans sa masculinité, ce que Philippe ne manque pas de lui faire remarquer.

En effet, j'ai voulu illustrer cette confrontation entre Driss et Philippe qui remettent sans cesse en jeu la masculinité de l'autre, suggérant une construction susceptible d'être altérée ou du moins diminuée. Cette série d'actes répétitifs et contingents qui doit constamment être réaffirmée, pour emprunter une idée à Judith Butler, prend pour guide les stéréotypes de genre masculin, qui ont cet effet de repousser tout ce qui est « efféminé ». Incarnant tous deux cette masculinité en perpétuelle négociation, ils apprennent à s'écartier des normes rigides qui prônent la figure masculine glorifiée par les médias et à devenir leur propre modèle de masculinité.

J'ai trouvé pertinent de m'attarder sur la question des relations, de la sexualité et du corps, car ce sont des sujets qui sont souvent écartés lorsqu'il s'agit de personnes en situation de handicap. En présentant Philippe comme un homme normal, on peut voir que ses désirs ne se sont pas occultés par son handicap; au contraire, ils sont reconnus, mis de l'avant et valorisés. Le scénario *Intouchables* n'offre qu'un exemple parmi un corpus encore limité de représentations justes de la masculinité en situation de handicap physique.

LISTE DE RÉFÉRENCES

ABRIC, J., *Pratiques sociales et représentations*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994.

ALBRECHT, G. L., RAVAUD, J., & STIKER, H., « L'émergence des disability studies : état des lieux et perspectives », *Sciences Sociales et Santé*, 19(4), p. 43-73, 2001. <https://doi.org/10.3406/sosan.2001.1535>,

BALDONI, J., *Man enough : Undefining My Masculinity*, Harper Collins, 2021.

BALDONI, J., *Boys will be human : A get-real gut-check guide to becoming the strongest, kindest, bravest person you can be*. Harper Collins, 2022.

BARIL, A., « Trans and disabled men : An intersectional analysis of cisgenderism and ableism », *Genre Sexualité & Société*, (19), 2018. <https://doi.org/10.4000/gss.4218>.

BÉVOTTE, G. G., *La légende de Don Juan*, Librairies Hachette et Cie, 1906.

BOUCHARD, G., « L'homme en quête de lui-même. À propos du livre d'Elisabeth Badinter » : *XY. De l'identité masculine*, *Laval Théologique et Philosophique*, 51(1), p. 159-181. <https://doi.org/10.7202/400899ar>, 1995.

BUTLER, J., *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte, 2019.

COLLINS, P. H., & BILGE, S., *Intersectionality*, John Wiley & Sons, 2016.

COMBROUZE, D., « Personnes handicapées et fictions : deux exigences contradictoires ! » dans A. Blanc & H.-J. Stiker (dir.), *Le handicap en images : Les représentations de la déficience dans les œuvres d'art* (p. 27-41), Éres, 2003.

COMMISSION ONTARIENNE DES DROITS DE LA PERSONNE. Un Cadre pour un changement destiné à lutter contre le racisme systémique dans les services policiers. Récupéré sur Commission ontarienne des droits de la personne : <https://www.ohrc.on.ca/fr/un-cadre-pour-un-changement-destiné-à-lutter-contre-le-racisme-systémique-dans-les-services>, 2021.

CONNELL, R., *Masculinities*, University of California Press, 2005.

DA SILVA, A. C., *Représentations du handicap dans les séries télévisées : exemples dans le Brésil post-didacture* [Thèse de doctorat, Université d'Artois]. <https://theses.hal.science/tel-01853301>, 2017.

DESCAMPS, T., & PREDKO, G., « Métiers genrés : quand les stéréotypes de genre biaissent notre orientation pro », <https://www.welcometothejungle.com/fr/articles/metiers-genres-stereotypes-orientation>, 2020.

DESCARRIES, F. & MATHIEU, M., *Entre le rose et le bleu : stéréotypes sexuels et construction sociale du féminin et du masculin*, Conseil du statut de la femme, Gouvernement du Québec, 2010.

DESPENTES, V., *King Kong théorie : texte intégral*, Grasset & Fasquelle, 2006.

DESPLECHIN, F., « On ne naît pas homme, on le devient. L'identité à l'épreuve de l'exil », *Outre-Terre*, 52(3), p. 234-244. <https://doi.org/10.3917/oute1.052.0234>, 2017.

DUPRAS, A., « Sexualité et handicap : de l'angélisation à la sexualisation de la personne handicapée physique », *Nouvelles Pratiques Sociales*, 13(1), p. 173-189. <https://doi.org/10.7202/000012ar>, 2002.

FASSIN, É., « L'empire du genre », *L'Homme*, (187-188), p. 375-392. <https://doi.org/10.4000/lhomme.29322>, 2008.

GARGIULO, M., Handicap, figure de stigmatisation. *Cliniques Méditerranéennes*, 94(2), p. 125-138. <https://doi.org/10.3917/cm.094.0125>, 2016.

GOFFMANN, E., *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Éditions de Minuit, 1995.

GRAVELLE, J., *Nos renoncements : réflexion sur la masculinité et la violence*, Léméac, 2021.

HOOKS, B., *La volonté de changer*, Éditions Divergences, 2021.

KAC-VERGNE, M., *La reconstruction de la masculinité hégémonique dans les genres hollywoodiens contemporains (1980-2005)* [Thèse de doctorat, Université de Poitiers]. <https://hal.science/tel-03533434/document>, 2010.

LE BON DE BEAUVOIR, S., « *Le deuxième sexe : L'esprit et la lettre* ». *Cahiers Sens Public*, 28(2), p. 46-59. <https://doi.org/10.3917/csp.028.0046>, 2019.

LINDSAY, J., & DUFault, S., *Les réalités masculines : comprendre et intervenir* [Acte de colloque], 75^e congrès de l'ACFAS, Trois-Rivières, https://www.raiv.ulaval.ca/sites/raiv.ulaval.ca/files/publications/fichiers/pub_148.pdf, 2007.

MIMOUN, S. & CHAUSSIN, E., *L'univers masculin : Santé, sexualité, paternité, le viagra en question*, (p. 73-106). Le Seuil. <https://shs.cairn.info/l-univers-masculin--9782020361408-page-73?lang=fr>, 1999.

NAKACHE, O. & TOLEDANO, É. (Réalisation), *Intouchables* [film], Gaumont, 2011.

NUSS, M. & COHIER-RAHBAN, V., *L'identité de la personne handicapée*, Dunod, 2011.

PLANK, L., *For the love of men: A new vision for mindful masculinity*, St. Martin's Press, 2019.

PLECK, J. H., « The Myth of Masculinity », MIT Press, 1981, p. 142.

RIVOAL, H., « Virilité ou masculinité ? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins », *Travailler*, 38(2), p. 141-159. <https://doi.org/10.3917/trav.038.0141>, 2017.

SCOTT, J., « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, 37(1), p. 125-153. <https://doi.org/10.3406/grif.1988.1759>, 1988.

STROLLER, R., « Faits et hypothèses : Un examen du concept freudien de bisexualité », *Nouvelles revues de psychanalyse*, 38 (193), p. 135-158, 1973.

TALEC, J. L., « Men's studies to masculinity studies : From patriarchy to plural masculinities », *SociologieS*. <https://doi.org/10.4000/sociologies.5234>, 2016.

TARNOWSKI, A., « “Yet I'm still a man”: Disability and masculinity in George R. Martin's. A Song of Ice and Fire Series”, *Canadian Review Of American Studies*, 49 (1), p. 77-98. <https://doi.org/10.3138/cras.49.1.007>, 2019.

TREMBLAY, V.-L., *Être ou ne pas être un homme*, Éditions David, 2011.

PARTIE 2

LE PION À 384 400 KM DU ROI

PRÉSENTATION

Comme évoqué dans mon introduction, ma création littéraire s'inscrit dans le genre de la littérature jeunesse⁷³. Depuis ses débuts, avec les *Contes* de Charles Perrault (1697) ou *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon (1699), la littérature jeunesse a longtemps été considérée comme une sous-littérature, puisqu'elle était réduite à une dimension morale et didactique, en harmonie avec les visées de la poétique d'Horace : plaire et instruire. *Les Fables* de Lafontaine sont un autre exemple de littérature jeunesse qui traite de cet idéal classique de modération. On peut aussi percevoir dès cette époque la mission de soulager certaines craintes de l'enfant, comme dans les *Contes* de Perrault, lesquels traitent de la peur de l'abandon, de la pauvreté et des étrangers.

Ce qui distingue la littérature jeunesse des autres genres est que son champ littéraire est défini par l'âge des lecteurs, soit un destinataire non adulte. D'après *Le Robert*, la jeunesse est définie comme le « temps de la vie entre l'enfance et la maturité ». Cette littérature jeunesse s'inscrit habituellement dans une époque contemporaine et tend à privilégier la narration autodiégétique afin que le lecteur puisse s'identifier au personnage.

Dans ma création, j'ai cherché à produire une œuvre en résonance avec les jeunes, ce qui peut expliquer le vocabulaire parfois oral et naturel, le choix des lieux fréquentés et de personnages stéréotypés. Afin de bien refléter leur appartenance socioculturelle, j'ai voulu donner une certaine forme de réalisme, d'authenticité et de familiarité à mon récit. Cela peut

⁷³ Les notions suivantes sont issues de notes personnelles prises dans le cadre du cours *Littérature jeunesse* donné en hiver 2022 par Cynthia Harvey.

surtout se voir par mes dialogues, qui reprennent dans un langage familier plusieurs expressions typiques des jeunes d'aujourd'hui, par la cohérence et la simplicité de mes personnages ainsi que par les thèmes développés, tels que la quête identitaire, l'acceptation, la reconnaissance, la normalité et l'amour.

Définie par un cadre politique, social et culturel, la littérature jeunesse est porteuse de normes. Par moment, mes personnages se font le relai de la voix d'une idéologie, d'une norme qu'ils dénoncent, reproduisent ou résistent. J'ai donc voulu non seulement représenter un comportement, mais aussi le questionner en montrant une certaine tension entre le désir et le « devoir-faire » dans un monde régi par des règles sociales strictes intériorisées.

Le pion à 384 400 km du roi

Prologue

Dans le royaume des étoiles, j'aperçois à quelque 384 400 km de la lune un grand échiquier sur lequel je figure. Je ne suis pas la tour qui danse aux frontières de l'infini, je ne suis pas le cavalier, cet acrobate, qui saute par-dessus les haies, je ne suis pas le fou qui se promène avec les mouvements de l'éclair et je ne suis surtout pas le roi, qui siège aux côtés de la reine. Dans l'échiquier, je suis un humble et simple pion, qui avance une case à la fois au combat. Certes, mon avancée n'est pas spectaculaire, ma chorégraphie est assez limitée, mais je suis fier d'être l'un de ceux qui défient l'ordinaire, fier d'être un extraordinaire pion.

C'était l'été de mes onze ans. J'étais entouré de grandes baies vitrées, de petites boutiques de souvenirs et de restaurants qui tentaient les passants avec l'odeur alléchante de leurs pâtisseries. Il était presque midi et j'avais très faim, mais je résistai à l'idée de manger la *kiktat* que ma mère m'avait achetée pour la déguster tranquillement dans l'avion. Nous étions à l'aéroport international de Jean-Lesage de Québec en direction de l'Académie Ness Martial. À côté de moi se trouvait une fille de mon âge, assise toute seule, qui me scrutait avec un mélange de fascination et de curiosité. Une mèche rebelle de ses cheveux d'or encadrait son visage. Ses yeux, d'un vert émeraude orné de reflets dorés, me captivaient. Cependant, au-delà de leur éclat, ils trahissaient une lueur de tristesse. Dès que nos regards se croisèrent, j'aperçus sur son visage une fossette timide se formant au coin de ses lèvres. Tout d'un coup, le cellulaire de ma mère sonna. C'était mon père et mes deux frères, Leo et Mike, qui voulaient savoir où nous étions rendus. Ma mère se leva et m'amena avec elle pour aller leur parler un peu plus loin. Je pris soin de déposer ma *KitKat* sur ma valise. En revenant à notre place, je me rendis compte que mon chocolat avait disparu. Je me tournai vers la belle

inconnue et je lui demandai de but en blanc, légèrement agacé : « Est-ce que t’as mangé ma *KitKat* ? »

— Non. Oui... Oui c’est moi, mais j’ai une bonne raison, avoua-t-elle.

— Ah oui, laquelle ?

— Je n’ai rien à faire et je m’ennuie toute seule. Voudrais-tu être mon ami ?

— Eh bien, si tu voulais qu’on soit ami, tu aurais dû y penser avant de manger ma *KitKat* ! dis-je en croisant mes bras.

Elle continua à me fixer du regard et je baissai les yeux.

— Je pense qu’on est partis du mauvais pied. Moi c’est Ali, dit-elle en me tendant la main.

— Alyssa ?

— Non. Juste Ali.

— Enchanté Juste Ali, moi c’est Victor, dis-je en lui serrant la main.

Le fait qu’elle ne soit pas accompagnée d’un adulte me chicotait. Elle n’avait pas l’air pauvre pourtant. Sur son jean légèrement délavé figuraient de petits motifs brodés : un arc-en-ciel, une ampoule et des lunettes de soleil. Elle portait un cardigan col rond tout coloré et n’avait aucun bagage. Je trouvai ça bizarre qu’elle traîne seule, jusqu’à ce qu’elle se lève de son siège pour aller rejoindre un monsieur dans une boutique proche qu’elle embrassa sur la joue avant de revenir vers moi.

— Je ne veux pas t’embêter, poursuivit-elle, je veux juste savoir, hum... qu’est-ce que t’as eu pour être comme ça ?

Ce qui est génial avec les enfants, c'est qu'ils osent. Ils posent des questions et ne font pas comme si je n'existaient pas, comme les grandes personnes qui détournent le visage. Ils sont curieux. Je le serais sûrement aussi d'ailleurs si je croisais un autre enfant comme moi...

- Ce n'est pas la première fois qu'on me le demande, riai-je. Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?
Est-ce qu'il a eu un accident d'auto ? Est-ce qu'il s'est battu contre quelqu'un ? La vérité est... Approche un peu, c'est un secret : je suis un champion de boxe. Merci, merci ! Je me porte bien. Tu aurais dû voir mon adversaire... Ouf ! Ce n'était pas joli à voir...
- Non, mais pour vrai, dit-elle en riant de façon candide.
- Je suis né avec une malformation congénitale, ce qui explique que mes os sont croches. À ma naissance, j'ai souffert d'hypoxie périnatale et par la suite, il y a eu des complications avec ma moelle épinière qui a été sévèrement comprimée. J'ai eu une lésion médullaire incomplète à hauteur de C4 et C5, et c'est ça qui fait que maintenant je suis tétraplégique.
- Tétraplégique ? m'interrompt-elle.
- Ça veut dire que je ne peux pas bouger mes bras ni mes jambes comme tout le monde, mais je suis un tétraplégique chanceux ! Je peux bouger un peu mes mains et lever mes bras jusque-là. En plus, si d'habitude les gens comme moi ne sentent rien au toucher, moi je peux sentir à partir d'ici, dis-je en lui pointant mes pectoraux.
- Et si je te touche ici, tu sens quelque chose ? en pesant sur mon genou.
- Rien.
- Rien ?

- Absolument rien ! Si le plus fort de l'école me donnait un coup de poing dans le ventre, je n'aurais même pas mal.
- Wow ! T'es vraiment *tough* !

C'était la première fois que quelqu'un me faisait ce compliment. D'habitude on me dit que je suis courageux, résilient, mais je n'avais jamais entendu celui-ci. J'étais content ! Je la remerciai et je finis par lui dire : « Bref, tétraplégique ça veut dire que je ne bouge pas grand-chose et que je ne sens pas grand-chose non plus... »

Je m'attendais à une réaction du genre « oh », « pauvre-toi » ou encore « lâche pas », mais elle m'a plutôt répondu en me faisant un clin d'œil : « En tout cas, ça doit être le *fun* de ne pas avoir à monter les escaliers à l'école et de ne pas avoir d'éduc. Moi je déteste l'éduc. »

Il y avait dans son ton une sorte d'indifférence, celle qu'on ne retrouve pas chez les adultes. Avec Ali, je n'étais pas l'enfant en chaise roulante ni le petit combattant, j'étais Victor, juste Victor.

CHAPITRE 1

Je pense qu'habiter avec Ali fut la pire et la meilleure décision de ma vie. Après que son père ait suivi la traînée d'étoiles, Ali décida de faire des études en médecine et me pria de la laisser déménager chez moi. Je ne sus résister quand elle me fit ce fameux sourire qui prenait la moitié de son visage, même si j'étais terrifié par la peur que ces moments d'éternité ne soient qu'en réalité des poussières d'étoiles pour elle. Je craignais de l'aimer trop fort, de lui offrir mon cœur en entier et de devoir vivre avec le poids du manque. Je savais que j'allais m'habituer à son parfum à la vanille, à son regard réconfortant posé sur moi, à son irrésistible envie de danser partout dans le salon quand je préparerais le repas, à sa manie de prendre une

tasse de café pour manger ses céréales et surtout à ses bras pleins d'amour qui m'accueilleraient chaque soir lorsque j'arriverais de ma journée. Je voulais qu'elle vienne habiter avec moi, mais je redoutais la possibilité de la voir tomber en amour avec quelqu'un d'autre avant que j'aie rassemblé mon courage pour lui révéler les sentiments de mon cœur.

J'adorais notre quotidien. Ali se levait alors que le soleil était déjà très haut dans le ciel, autour de 11h00, toute bougonneuse avec les cheveux en bataille et les yeux plissés qu'elle se frottait avec insistance comme si elle ne parvenait pas à s'habituer à la lumière du jour. Les jours de semaine, elle se ruait à la salle de bain vers 6h30 pour se maquiller les yeux et la bouche, et je ne pouvais m'empêcher d'admirer de loin ce spectacle. La chose est que sa beauté défiait l'artifice. Si elle le savait... Cette douleur douce-amère de pouvoir la contempler à distance me talonnait, car j'aurais tant voulu lui dire de jolies choses, mais j'attendais je-ne-sais-quoi, une quelconque révélation dans ses yeux qui me laisserait savoir qu'elle aussi était tombée amoureuse de mon cœur.

*

Un jour, vers 15h30, la cloche de l'école retentit. Je sortis pour accompagner les enfants qui allaient prendre l'autobus. Alors que je retournais en classe pour ramasser mes livres, j'entendis la sonnerie de mon cellulaire.

- Allô Ali ! répondis-je en voyant son nom sur mon afficheur.
- Salut ! Je ne viendrai pas à ta soirée ce soir. J'ai quelque chose...

C'est à ce moment précis où, parfois, j'aimerais revenir dans le passé pour lui dire que dans précisément 175 jours, j'allais lui faire l'aveu de mes sentiments. J'aurais voulu lui dire d'attendre avec moi ce jour où, enfin, je m'autoriserais à faire le grand saut.

- Quelqu'un tu veux dire... Tu vas vraiment aller au restaurant avec Simon ? lui demandai-je en me pinçant les lèvres.
- Oui, pourquoi ?
- Je veux dire... Il me semble un peu...
- Un peu quoi, Victor ?
- Particulier. Ali, il vit avec un serpent, son deuxième nom c'est Gérard et je parie qu'il n'a même pas de poils sur ses jambes. Donne-moi une bonne raison de sortir ce soir.
- Il m'a invitée à manger des sushis, voilà tout ! En plus, ce n'est pas comme ça que c'est censé fonctionner? Un gars invite une fille à sortir parce qu'il l'aime ?
- Qu'en est-il des gars qui n'invitent pas la fille de leur rêve à sortir avec eux justement parce qu'ils l'aiment ? Ça ne t'est jamais venu à l'esprit que ça se pouvait, hein ?
- Hein ? Tu dis n'importe quoi... Cartes sur table, pourquoi ne veux-tu pas que je sorte avec Simon ?
- Shhh...
- Sérieux ? Maintenant son nom te fait grincer des dents ?
- Un peu, dis-je en blaguant.
- Je vais te ramener un tas de sushis pour me faire pardonner le fait de ne pas venir à ta soirée. Tu ne croiras pas à ça. Une montagne plus haute que toi. Bon, je te laisse, merci, t'es le meilleur !

Lorsque je raccrochai, je pris conscience qu'il était presque 16h. Mon ami Antoine allait bientôt venir me chercher. Si en été je me plaisais à conduire, en hiver, j'évitais de le faire. Il ne faut pas s'y méprendre. Je suis un peu comme un pilote de bobsleigh, mais en chaise roulante. Pour vrai, sur la glace, je suis un pro, sauf peut-être la partie où je n'arrive pas à freiner... Encore là, c'est comme ça que j'ai rencontré ma première blonde, Katherine. Littéralement, je lui ai rentré dedans en secondaire 3. Je dirais que l'hiver, la seule chose qui me dérange vraiment, c'est que mes roues restent coincées partout.

Ce qui est génial, en revanche, c'est qu'en étant en chaise roulante, tout le monde veut me pousser. On me pousse par-ci, on me pousse par-là, parfois même sans me le demander, bon ça je l'avoue, c'est un peu moins génial. À la récréation, lorsque je surveille la cour d'école, plusieurs élèves font de moi leur trottinette personnelle. C'est l'attraction faut croire. Je me sens vraiment comme une vedette : ma chaise roulante fait fureur auprès des enfants, contrairement aux adultes. Si à mon entretien d'embauche le comité de sélection a grandement hésité à retenir ma candidature pour enseigner les arts plastiques, je leur en suis plus que reconnaissant de me permettre chaque jour de pouvoir aimer et prendre soin des enfants. Je trouve ça vraiment merveilleux de pouvoir être à mon tour dans une posture où je peux aider autrui. On m'ouvre la porte, on me tend ceci, ou cela, et je trouve ça vraiment très gentil – que personne ne s'y méprenne –, mais ce sentiment de se sentir utile pour l'autre, de sentir qu'on a besoin de nous et qu'on peut faire une différence dans la vie de quelqu'un, ce sentiment, je ne l'échangerais pour rien au monde.

CHAPITRE 2

Je ne considère pas que j'ai eu la même enfance que mes frères. Puisqu'ils étaient toujours partis avec mon père pour des tournois de boxe partout dans la province, je n'ai pas vraiment eu ce sentiment d'avoir grandi avec eux. Quand ils revenaient, ils étaient épuisés donc ils n'avaient ni le goût ni la force de jouer avec moi. Ils partageaient ce lien incroyable que je ne pourrais jamais avoir avec mon père. Je leur en voulais d'être les préférés de papa. Je leur en voulais d'être tout ce que je ne serais jamais. Je leur en voulais d'être des vrais hommes, du moins, c'est comme ça que mon père les appelait.

Mon père m'a toujours observé avec ce mélange de compassion et de douleur dissimulée, tétanisé à l'idée que je ne puisse pas faire du sport. Pourtant, cela n'a jamais été un enjeu pour moi, jusqu'à ce que cela le soit pour lui. La vie semblait pour lui un ring de boxe ; si on n'était pas le meilleur, on était dans l'autre clan : celui des perdants. Chaque personne qui croisait son passage était un adversaire, une mesure, un poids, une force qu'il fallait détruire pour monter les échelons. Le dernier debout était le vainqueur. Aucun survivant. C'était son jeu, c'était notre jeu et je n'ai jamais eu la chance de perdre ni de gagner d'ailleurs, parce que je n'y ai jamais joué réellement. Bien qu'il était impossible pour moi d'aspirer à ressembler au célèbre et puissant boxeur américain Mohamed Ali, premier triple champion du monde poids lourd, qui mesurait presque 2 mètres, et qu'il était clair que je n'avais pas son allure avec mes membres spaghetti et quasi immobiles, je me suis renseigné sur la boxe. J'aurais aimé que mon père me regarde, juste une fois, avec des yeux brillants, l'air de dire qu'il était fier de son fils, de ses trois fils, mais malgré mon intérêt sur le sujet, il n'a jamais daigné que l'on en parle ensemble. À quoi bon, disait-il... Son silence obstiné était un crochet droit au cœur.

Je n'ai pas renoncé. J'ai lu sur Mohamed Ali, puis je me suis penché sur Manny Pacquiao, Flord Mayweather Jnr., Mike Tyson, George Foreman, Thomas Herans, Danny Williams, Vitali Klitschko, Roberto Duran, Julio César Chávez et j'en passe... Aux pratiques de boxe de mes frères, je ne voulais pas être qu'un simple spectateur sur la tribune, je voulais contribuer au succès de mes frères. J'essayais de leur donner des conseils. Malheureusement, toutes mes initiatives étaient réfutées. J'entends encore la voix de mon père et de mes frères qui me répetaient ces paroles : « Tu ne peux pas comprendre. Tu n'es pas dans le ring ! » Ils avaient raison. Je n'y étais pas. Je n'étais qu'à la frontière. À la frontière des rêves brisés de mon père, à la frontière du combat, à la frontière de cet idéal évanoui. Je devenais cette corde autour du ring, si proche et si loin de l'action à la fois.

Heureusement, je pouvais compter sur ma mère. Elle était le pilier de notre famille. Elle avait cette force tranquille, mais tellement puissante, qui permettait d'attendrir le cœur de pierre de mon père. Quand j'étais petit – je le suis encore d'ailleurs, d'autant plus que je suis toujours assis –, je regardais les couleurs danser sur la toile que ma mère peignait. Son artiste préféré était Jackson Pollock. Renommé pour sa méthode de peinture appelée le *dripping*, il éclaboussait ses grandes toiles de peinture, et parfois même derrière et sur les bords. La toile n'était pas la fin, elle était seulement le support de son art qui débordait, qui n'avait aucune limite. Ma mère me comparait souvent à ses toiles. Elle me répétait sans cesse : « Victor, la seule limite qui te définisse, c'est celle qui est prise dans ta tête. Tu peux tout faire. Il faut juste que tu trouves le comment. » Je me souviens aussi qu'avant de me coucher, ou lorsque j'avais passé une très mauvaise journée, je regardais dans mon lit des vidéos du célèbre prédicateur et conférencier motivateur Nick Vujicic, et ça me faisait du bien, non pas parce que je voulais me dire qu'il y en avait des pires que moi, mais parce qu'il

me faisait croire aux mots de ma mère : tout était possible. Tout est possible, même pour des gens comme lui et moi.

Lorsque ma mère a rendu l'âme, j'avais à peine 17 ans. La maison s'est assombrie et toute la famille s'est effondrée, en particulier mon père. Ses tentatives pour dompter son chagrin et pour l'enfermer à double tour dans son cœur le conduisirent à refuser de lui faire un éloge funéraire. « Ça sert à rien de pleurer », disait-il le visage dur. Je pense que ce n'était pas tant pour nous qu'il cherchait à rester fort, mais plutôt pour lui, comme s'il cherchait à se prouver quelque chose. Si je le pouvais, j'oublierais les mois qui suivirent. Chaque parole que mon père échangeait avec moi était chargée d'une froideur coupante. Il disait que je lui rappelais trop sa femme défunte et que je n'avais pas ma place dans une maison d'hommes. Papa voulait trois fils et il n'en a eu que deux. Je ne sais pas ce que j'étais pour lui, mais je ne comptais pas. C'en était trop. Je suis parti, sans retour en arrière. Mes plaies n'ont jamais cicatrisé. Elles ne saignent plus, certes, mais elles sont prêtes à se raviver au moindre murmure du passé. Je sais que mon père aimerait parfois renouer avec moi, mais, pour être honnête, je m'en fous complètement !

CHAPITRE 3

Mon artiste préféré est Pablo Ruiz Picasso et j'admire tout particulièrement *Femme à la montre*, l'un de ses chefs-d'œuvre, peint en 1932. Ce tableau me fait penser à la célèbre citation du peintre : « Faut-il peindre ce qu'il y a sur un visage ? Ce qu'il y a dans un visage ? Ou ce qui se cache derrière un visage ? » Elle est inscrite en grosses lettres dans ma classe. Entre l'ombre et la lumière, entre la panoplie de teintes des couleurs de l'arc-en-ciel, il y a le visible et l'infini, qui lui est invisible. À chaque rentrée, lorsque je rencontre mes groupes pour la première fois, je leur demande de me peindre en m'imaginant debout. Une fois le

portrait réalisé, je leur explique que l'art a ce pouvoir de transcender le réel et d'aller au-delà. Je les incite à voir le monde avec leurs yeux d'artiste, c'est-à-dire à embrasser la liberté de l'âme, à briser certaines chaînes qui les empêchent de voir la beauté du tableau et à regarder les êtres non pas à l'œil nu, mais avec les yeux de leur cœur. Ce qui est merveilleux avec les enfants, c'est qu'ils ont ce don de rêver, et de rêver grand.

*

Ma semaine était presque finie. Enfin, nous étions vendredi ! Après la journée, Antoine, mon voisin, vint me chercher avec une bonne dizaine de minutes de retard, comme à l'habitude. Je pris mon sac et nous filâmes à l'appartement pour notre soirée meurtre et mystère. Dans notre immeuble, il n'y avait qu'un corridor entre nos deux portes l'une en face de l'autre qui nous séparent. Antoine n'était presque jamais chez lui. Souvent, il préférait coucher sur notre divan, trop paresseux pour parcourir les quelque vingt pas qui le séparaient de son lit. Toujours affamé, la première chose qu'il fit en arrivant chez nous fut de prendre l'un des *cupcakes* sur le comptoir.

- C'est Ali qui a cuisiné ça ?
- Oui, c'est une recette qu'elle a inventée.
- Ça, c'est certain ! dit-il sur un ton moqueur en crachant son morceau dans la poubelle.
- Arrête, ce n'est pas si terrible que ça ! répondis-je en souriant.
- Ça paraît que tu n'as pas goûté. Goûte ! Allez, goûte ! me supplia-t-il en essayant de me le fourrer dans la bouche.

C'est vrai, Ali n'était pas la meilleure des cuisinières. En fait, elle était terrible ! La pire ! D'ordre général, je cuisinais, pour son bien et pour le mien aussi, je l'avoue. Cependant, elle se plaisait à faire de moi son goûteur, et je ne pouvais m'empêcher de dire oui à chaque fois pour voir ses grands yeux pétillants remplis d'espoir. Vers 23h00, alors qu'il ne restait plus qu'Antoine et moi à l'appartement, Ali arriva de son rendez-vous avec le *super* Simon.

- Alors ce Simon... beau bonhomme ? demanda Antoine.
- Quand même... Je veux dire il a un torse sculpté où des abdominaux se dessinent en relief, un peu comme des sillons profonds. Ses épaules... Elles sont larges comme des piliers ! Et que dire de ses biceps et de ses triceps !
- C'est beau, j'ai l'image en tête, commentai-je en roulant des yeux.
- T'en fais pas, rigola Antoine en me regardant, t'es plus musclé que lui, hein Ali ?
- En tout cas, t'es plus gentil que lui ! Tout le long, il parlait de son défi d'atteindre le million avant ses trente ans. En plus, lorsque la facture est arrivée, il s'est enfui ! Chose certaine, je ne le reverrai pas !
- Tu ne le reverras pas ! m'exclamai-je tout excité. Ah dommage, tu ne le reverras pas... repris-je en essayant d'être plus calme.

Antoine pouffa de rire. Il prit une gorgée de café et se laissa tomber avec un soupir satisfait dans l'un des fauteuils du salon. Littéralement, il se droguait à la caféine. Avant de s'enfermer dans sa chambre, Ali se tourna vers moi et me dit : « Ah, avant que j'oublie... J'ai tout mangé les sushis, mais le serveur m'a fait goûter à un thé tellement délicieux. J'en ai bu la moitié, mais je t'en ai gardé. Bonne nuit les gars ! »

Sans y penser à deux fois, je pris la tasse qu'elle me tendait et je plaçai mes lèvres à la même place où elle avait déposé les siennes. Ses lèvres colorées avaient laissé leur empreinte. Antoine me fit un clin d'œil. Un léger frisson m'envahit : j'étais pris sur le fait.

- Bon je sais que tu penses que j'aime Ali, mais je ne l'aime pas, dis-je en chuchotant.
- Pardon ? demanda-t-il avec un sourire en coin.
- J'aime Ali. Qui n'aimerait pas Ali ? Elle est gentille, intelligente, drôle, belle... Bref, ce que je veux dire, c'est que je n'ai pas d'intérêt amoureux envers elle.
- Si tu le dis.
- Vois-tu, tu me dis oui, mais je sens encore une pointe de scepticisme dans le ton de voix. Oui c'est vrai, j'ai mis mes lèvres à la même place que les siennes sur la tasse, mais c'est un pur hasard. Savais-tu que la circonférence d'une tasse est seulement d'environ 25 centimètres et que notre bouche mesure en moyenne... Quoi ?
- Rien.
- Encore là, tu me dis qu'il n'y a rien, mais ta face me dit autre chose. Je sais que tu me taquines juste comme ça, mais promets-moi de ne rien dire à Ali, parce qu'on vit ensemble et que ça pourrait être bizarre. Elle saurait que je l'observe, je ne l'observe pas vraiment...
- J'ai compris, me coupa Antoine. Fais juste arrêter de parler. Chut ! me dit-il en mettant son index sur ma bouche.
- Je ne suis pas intéressé à Ali, marmonnai-je.
- Tu veux vraiment mourir menteur ?
- Non.
- Dis-lui.

- Je ne peux pas. C'est compliqué.
- Tu veux vraiment mourir peureux ?
- Pourquoi j'ai besoin de mourir dans tous tes scénarios ?
- Penses-y avant qu'il ne soit trop tard, me dit-il avant d'aller lui aussi se coucher.

CHAPITRE 4

Tous les étés, c'était pareil. Mes frères Mike, Leo et mon père partaient à l'aube pour aller s'entraîner et revenaient nous trouver en fin d'après-midi au chalet. Mike était le préféré de papa. Il avait le ciel ouvert devant lui. Mon père le comparait souvent à Oleksandr Usyk, le champion incontesté de la catégorie poids lourd. Il ne manquait pas une pratique, contrairement à Leo qui, avec le temps, prenait de moins en moins au sérieux son entraînement.

Un jour de juillet, alors qu'on avait environ 10 ans, Leo et moi trouvâmes sur le rivage une chaloupe abandonnée, toute cabossée. Une fois nos flottes de sauvetage enfilées, Leo alla chercher deux pelles en guise de rames pour aller nous promener non loin de la rivière, tout près de notre chalet. Je pouvais à peine ramer, mais j'essayais, maladroitement, alors que mon frère ramait frénétiquement, se croyant dans une compétition. Il avait même fait de moi le barreur. À l'été de ses 16 ans, Leo avait arrêté soudainement de s'entraîner à la boxe, pour cause d'une grave blessure à l'épaule. Malgré le fait qu'il avait récupéré complètement, il n'a jamais voulu retourner sur le ring. Ayant supplié ma mère de l'inscrire à des cours de guitare et de chant, tout en sachant pertinemment qu'il allait mécontenter mon père, il décida de réorienter complètement sa carrière et de devenir artiste. Je n'ai jamais compris pourquoi

il avait renoncé à la boxe, mais ça faisait en sorte que je pouvais le voir plus souvent, donc j'étais ravi.

Même si j'ai toujours eu l'impression que nous étions les personnes les plus opposées du monde entier, il ne me l'a jamais fait ressentir, en fait c'est plutôt le contraire, et c'est ce que j'aimais le plus de lui. Il ne m'a jamais traité comme quelqu'un de fragile. Quand on était petits, on adorait se bagarrer ensemble. Ma mère était toujours inquiète que Leo me pousse trop fort, mais lui, il ne faisait pas attention. Il se mettait à genoux pour être de la même hauteur que moi assis et me tirait de tous les côtés. J'adorais ça, parce qu'il était l'un des seuls à ne pas se soucier de mon handicap. J'aimais mieux finir par avoir mal qu'il ne s'autorise pas à jouer avec moi.

*

Un samedi, je reçus un appel assez alarmé de Leo. Cela faisait plus de six mois que je ne l'avais pas vu.

- Salut Leo ! répondis-je avec empressement en acceptant l'appel.
- Salut ! Comment ça va ?
- Je vais...
- Super, tant mieux ! m'interrompit-il sans même prendre le temps d'écouter ma réponse. Je n'ai pas beaucoup de temps avant d'arriver.
- D'arriver où ?
- Es-tu chez toi ?
- Oui, pourquoi ?

— Je suis là dans deux minutes. Écoute, mon *manager* m'a dit que l'un de mes choristes était malade ce soir. Peux-tu le remplacer ? Je suis dans ton coin. En plus, j'ai l'air de mettre l'emphase sur l'inclusion et tout le tralala, avoir une cause, tu vois ? C'est bon pour mon image.

— Non, il me semble que la définition de l'inclusion va au-delà... Et savais-tu que « mettre l'emphase » est un anglicisme ? Tu peux le remplacer par mettre l'accent ou encore...

— Merci Victor. C'est tellement important d'avoir une leçon de grammaire quand ton frère unique a besoin d'aide !!!

— Il me semble que j'ai deux frères. Qu'as-tu fait de Mike ?

— Là n'est pas le point. Je veux que tu m'accompagnes pour mon spectacle. Il faut que tu dises oui. Je suis allé à ton truc plate l'année passée, c'est à ton tour.

— Tu veux dire aux funérailles de notre tante Gabriella ?

— Gabriella ? Ah oui, tante Gabriella ! Tu sais, les trucs tristes, c'est pas trop mon genre. Bref, reprit-il tout excité, s'il-vous-plaaiit.... Tu ne peux pas dire non, mon petit frère d'amour !

— D'accord.

— Super ! En passant, le spectacle est ce soir.

— Quoi ?

— Ne me remercie pas !

— Te remercier ? Je devrais te remercier d'avoir fait de moi une cause ?

— Non, non, c'est moi qui te remercie de me sauver la vie ! Bon, je suis arrivé à ta porte, ouvre-moi.

Leo m'expliqua le fonctionnement du spectacle et me pria d'être à la générale dans une heure. J'acceptai, mais je lui demandai d'avoir deux billets supplémentaires. Lorsque je les tendis à Ali, son corps se raidit en voyant que c'était pour le spectacle de Leo. Même si elle n'avait croisé que rarement mon frère, elle se souvenait bien de son incorrigible manie de l'agacer. J'ai toujours soupçonné qu'à travers ses reproches envers lui, elle le portait dans son cœur.

*

En chemin vers le spectacle, les doigts d'Ali se crispèrent sur le volant. On fit la route en silence. Elle m'aida à débarquer de l'auto et marcha tout près de moi dans le stationnement en tenant fermement l'une des poignées de ma chaise roulante. Dès que son amie nous vit arriver, sa face resta figée.

- Salut ! Tu dois être le cousin à Ali ?
- Non, dis-je, étonné. Quel est ton nom ?
- Gay ? demanda-t-elle sans répondre à ma question.
- Non.
- Ali, tu ne m'avais pas dit que tu avais un frère...
- Ce n'est pas mon frère Nahomie, répliqua Ali, énervée. C'est mon meilleur ami et mon coloc. Je t'en ai parlé...
- Ahh ! fit-elle rassurée. Je me disais aussi que vous n'étiez pas ensemble. Bon, on y va ?

Classique. À chaque fois qu'Ali et moi nous promenions dans la rue, on faisait tourner les têtes et des gens s'arrêtaient même pour nous demander si nous étions vraiment ensemble, comme si c'était un miracle... Ils complimentaient Ali et me souriaient tout bonnement, sans

rien dire. La réplique qui les faisait taire était toujours celle du meilleur ami, comme si ça expliquait tout.

Après le spectacle, Ali et son amie vinrent me trouver en coulisse. Soudain, Ali s'arrêta en chemin, voyant qu'une fille, qui sortait de la salle de bain, avait un morceau de papier de toilette coincé sous son soulier. Elle s'approcha précipitamment pour le lui ôter discrètement, et tomba lourdement aux pieds de mon frère. Elle sentit son doux regard se poser sur elle. Une main tendue lui fut offerte. C'était comme dans les films. Leo avait ce don de captiver n'importe quelle audience et ce pouvoir quasi magique de faire sentir chacune des filles uniques et importantes, aussi nombreuses soient-elles à ses côtés. Comparé à lui, j'ai toujours été un peu maladroit. J'étais excellent pour me faire des amies, mais lorsqu'une fille m'intéressait, je me montais toujours plein de stratagèmes pour découvrir si elle aussi ressentait quelque chose à mon égard. Leo, lui, n'avait pas à s'en faire; il savait. Étant le point de mire de toutes les femmes, il saisissait n'importe quelle opportunité pour soutirer un rire ou un sourire avec son discours à l'air préenregistré. Sa philosophie dictait son comportement puisque dès que la chose devenait trop sérieuse, il se retirait, sans scrupule.

- Wow frérot ! Tu ne m'avais pas dit que tu allais être accompagné par deux belles filles comme ça ! Quel est ton nom ? dit-il en se tournant vers Ali.
- Sérieux ? répliqua Ali sur un ton offusqué.
- Excuse-moi, ton nom c'est vraiment « Sérieux » ? Ça c'est un nom qui attire l'attention ! Je dirais même que c'est un nom exotique. Ça vient d'où ? La Jordanie, les Maldives, le Népal ?

Ali leva son sourcil droit, légèrement intriguée par sa persévérance et se mit à rire.

- Tu es bon ! Tu es très bon, je te l'accorde, charmeur.
- Charmeur ? Je le prends comme un compliment, tu permets ?
- Comme tu veux. Bon, il est temps pour nous de tirer notre révérence. Je suis tannée. Et mon nom c'est Ali, en passant! Et tu es censé le savoir, dit-elle, un peu énervée.

Je fus surpris d'entendre la réponse d'Ali, car dans mon souvenir, elle était tout sauf indifférente à son charme.

- Ali ? Oh oui, Ali ! Je me souviens quand tu venais chez nous ! C'est bien toi ? Ça doit faire, quoi, dix ans au moins la dernière fois qu'on s'est vus ? Leo ne m'a jamais dit que tu avais perdu du poids, beaucoup de poids... et que tu étais devenue aussi sublime. Quel crime ! Wow !! Et toi, en se tournant vers Nahomie, on s'est déjà vus toi et moi, n'est-ce pas ? Ne me dis pas ton nom. Éve... Éveri... Éverika ? demanda Leo avec un petit sourire en coin, en regardant son amie.
- C'est Nahomie. Tu te mêles peut-être avec ma sœur, Érika ?
- Ah c'est ça ! Je vois maintenant le petit air de ressemblance. Vous avez les mêmes yeux. En fait, ils n'ont rien à voir avec ta sœur. Les tiens sont beaucoup plus scintillants et laissent entrevoir des reflets d'émeraude...
- Leo, dis-je en soupirant.
- Excuse-moi, on peut vraiment se perdre dans ces beaux yeux-là. Je connais tellement de filles, mais je n'oublierai jamais ta sœur, Érika. Tu sais, c'est aussi difficile de laisser quelqu'un que de se faire laisser... Salut-la pour moi, veux-tu ? Bon, je dois y aller, mais

mon petit doigt me dit que nous allons très bientôt nous recroiser, affirma Leo en faisant un clin d'œil complice à Ali.

— Comment ça ? demanda Ali, nonchalante.

— Tu habites chez mon frère, non ?

— Oui, c'est vrai, acquiesça-t-elle en sentant la chaleur lui monter aux joues.

— Nahomie, Ali, ce fut un plaisir de faire votre connaissance.

À ces mots, il disparut. Aussitôt, Ali éclata de rire en me regardant et se couvrit le visage dans ses mains.

— Quel fendant ! affirma-t-elle en faisant une petite moue. Voulez-vous aller au McDo ? Il n'est que 22h00.

— Je ne peux pas, mais allez-y quand même, répondit Nahomie. Bonne soirée !

Je fus rassuré par sa réponse. Pour tout dire, je ne tenais pas vraiment à ce qu'elle vienne. Elle s'était montrée assez glaciale envers moi dès son arrivée, et lorsqu'elle apprit que j'étais le frère de Leo, son attitude changea complètement. J'avais cette impression qu'elle m'utilisait pour se rapprocher de mon frère, et je n'aimais pas ça. En arrivant au McDo, on s'aperçut que le restaurant était vide. Après qu'Ali ait commandé pour elle un sandwich McDouble, des frites, un chausson aux pommes cuit au four, un thé glacé Neastea ainsi qu'un lait ultra-frappé à la vanille, elle vint s'asseoir sur la banquette, de l'autre côté de la table. Elle avait pris soin de commander une large frite, car elle savait que je lui volais toujours quelques trucs dans son assiette et, surtout, elle avait apporté une pile de sachets de ketchup. Je ne sais pas pourquoi, mais je mettais du ketchup partout !

- Je commence à comprendre pourquoi tu voulais qu'on aille chez McDo... dis-je d'un air moqueur. Avoue que tu n'as pas mangé le reste de ta lasagne ce soir...
- Pourquoi tu dis ça ? Bon c'est vrai, je n'ai pas soupé. Elle n'était pas bonne, mais ce n'est pas ma faute ! J'ai fait exactement comme toi en plus.
- Tu n'as pas ajouté d'ingrédient secret ?
- Non. Peut-être, mais là n'est pas le point. Elle aurait dû être délicieuse ! Bon, laisse mes triomphes de côté et goûte à ça. C'est le meilleur chausson aux pommes de la vie ! De la vie entière !
- Peut-être qu'avec du ketchup ça serait meilleur ! Allez, goûte, dis-je en riant. Imagine qu'on est les précurseurs des chaussons aux pommes au ketchup !

Ali recula légèrement, mais finit par poser une toute petite goutte de ketchup sur sa bouchée. « Mmmhh, c'est délicieux, goûte ! » dit-elle avec un sourire mesquin. Je pris une généreuse bouchée avec beaucoup de ketchup que je savourai, puis je tendis ma fourchette à Ali pour qu'elle goûte à nouveau. Elle fronça les sourcils, recula sa chaise dans un éclat de rire et prit une frite en guise d'épée. Je m'armai à mon tour et un combat s'en suivit.

J'adorais ces petits moments à l'improviste où Ali et moi prenions du temps l'un pour l'autre. Après qu'Ali ait engouffré son burger, alors que je n'avais même pas pris trois gorgées de mon breuvage, je me risquai à lui poser cette question :

- Est-ce que t'as un type ? Je veux dire un type de gars que tu préfères ?

— Eh bien, tu sais que j'adore les gars aux cheveux d'or et aux yeux noisette, idéalement plus grands que moi...

— T'es 5'11.

— C'est pour ça que j'ai dit idéalement... Ah oui, et des muscles obliques, je veux dire des abdos. Je trouve ça tellement *sexy*. Je voudrais aussi un homme, *un vrai*, avec des bras bien musclés qui trahissent le fait qu'il fait du sport : biceps, triceps et vascularisation prononcée. Veux-tu savoir mon point faible ? Sûrement pas, mais je te le dis quand même. C'est le V au bas de la région abdominale, juste au-dessus de l'aine...

— Wow ! Que de beaux termes médicaux ! T'es sûr que tu ne préfères pas un homme, un vrai, aux beaux bras spaghetti et aux jambes immobiles ?

— Je sais, je fabule. Pourquoi est-ce que je ne pourrais pas avoir les deux ? Tu sais quelqu'un qui est ton meilleur ami, mais qui peut aussi faire monter la température et t'amener au septième ciel ? En tout cas, pour toi, ça doit être dur à comprendre, parce que euh...

Cette tendresse condescendante révélait le fond de sa pensée : handicap et sexe ne rimaient pas ensemble. Étais-je une personne figée, un être asexué, un ange peut-être ? Chose certaine, je n'étais pas un homme, j'étais resté au statut d'enfant. On ne pouvait pas parler de sexe avec moi. Je ne pouvais supposément pas comprendre. Je suis tanné ! Pourquoi tout le monde croit qu'un corps brisé et immobile est un cœur éteint ? J'aurais aimé qu'Ali s'autorise à me poser cette fameuse question : « As-tu des désirs sexuels ? » À ce moment, j'aurais ouvert la bouche pour hurler ceci : « Oui, j'ai des désirs ! » Ils sont bien là, bouillants, immenses, brûlants. J'ai ce désir d'être regardé avec cette faim dans les yeux, celle qui te fait mordre les lèvres et qui t'empêche de cligner des yeux pour ne rien manquer. Je veux du sexe. Voilà, je l'ai dit. Je veux. Je désire. Je ressens. Je suis beau. Je suis entier. Je l'avoue

avec fierté, j'ai un cœur qui bat un peu trop vite quand on effleure ma bouche du bout des doigts, quand on me souffle un souffle chaud dans le creux de mon cou, quand on détache ma ceinture avec lenteur, quand on m'embrasse entre les cuisses. Je suis humain. Je suis rempli de désir. Je suis un homme.

Elle prit une pause avant d'enchainer.

- J'ai une confession : l'autre jour, avec Simon, ce n'était pas sérieux. Je pense que je suis dû pour prendre une pause des gars.
- Ça tombe mal, tu vis avec un gars...
- Toi tu ne comptes pas.
- Comment ça je ne compte pas ? Je suis un gars, non ? Preuve à l'appui. Il suffit de demander, dis-je en lui faisant un clin d'œil.
- Victor, ce n'est pas ce que je veux dire, dit-elle d'un ton amusé. T'es mon meilleur ami, tu comprends ?
- Me voilà rassuré, répondis-je avec un sourire un peu forcé.
- Bref, assez parlé de moi. Bientôt, tu vas voir, je vais te présenter une fille. Je ne sais pas encore qui, mais je vais le faire! C'est ton année, je le sens !

À cet instant précis, j'aurais voulu lui dire : « Ça ne t'est pas passé par la tête que t'es une fille et que moi je suis un gars et que peut-être, juste peut-être, si tu me donnes une toute petite chance, je pourrais te prouver que je peux être l'homme pour toi ? Tu cherches à me présenter à toutes sortes de filles, mais est-ce que c'est parce que tu ne considères pas que je pourrais être ton petit ami ? »

Je ne suis pas quelqu'un qui se rabat sur son sort, mais une chose que je trouve difficile, surtout lorsque ces mots sortent de la bouche de la fille que j'aime, c'est quand on me liste des critères physiques impossibles à atteindre chez l'homme supposément idéal. C'est un peu comme si on ne me laissait même pas la chance de compétitionner avec les autres ; je suis disqualifié d'avance. Et si la masculinité était plus qu'un corps ? Et si la masculinité n'avait rien à voir avec le corps, mais résidait plutôt dans la personne ? Et si je pouvais moi aussi faire partie de la masculinité ?

D'un coup, comme ça, sans prévenir, j'ai éclaté en sanglots et je me suis excusé, la voix brisée par l'émotion. Ali s'est approchée de moi et m'a serré dans ses bras très fort. Je pouvais sentir la chaleur de son corps sur le mien. Enfoui dans son épaule, je sentais mon cœur paisible et lourd à la fois, car je savais pertinemment qu'elle ne pourrait jamais me regarder droit dans les yeux et me dire qu'elle m'aimait plus qu'en ami. J'étais classé comme le meilleur ami. Rien de plus, rien de moins.

J'ai toujours rêvé d'être le personnage principal qui n'a rien à faire, qui n'a rien à devoir prouver, pour avoir l'attention d'une fille. Dans les comédies romantiques, il y a ce petit moment que j'affectionne particulièrement où le regard d'une parfaite inconnue croise celui d'un parfait inconnu. Si seulement j'étais lui... Traversant la mer de gens, comme guidé par une force invisible, mais tellement puissante, on s'approcherait doucement l'un de l'autre. Le temps ralentirait, les sons ambiants s'estomperaient et je serais pour elle cette personne entourée d'une aura céleste, comme si le ciel s'ouvrait pour mettre en valeur les courbes et les lignes de mon être tout entier. Fascinés, ses yeux me diraient de jolies choses qui ne

pourraient franchir le seuil de ses lèvres, et sans même se connaître, on serait tombés follement amoureux l'un de l'autre. Voilà cette magie invisible, cette foudre qui fend le ciel en deux pour unir deux coeurs, deux corps, des âmes à jamais. J'aimerais, juste une fois dans ma vie, qu'une fille me regarde du fond de la salle, comme dans les films, et qu'elle soit charmée par quelqu'un comme moi. J'aimerais pouvoir être le coup de foudre de quelqu'un, juste une fois...

CHAPITRE 5

En ce splendide mardi, je transformai ma classe en galerie d'art pour mes élèves de première année. J'accrochai au mur une série d'autoportraits avec la photo de l'artiste placée à côté. La première œuvre qui captiva leur attention fut la figure imposante de Frida Kahlo. En continuant vers la droite se trouvait celle de Vincent Van Gogh avec son tourbillon de couleurs et de Pablo Picasso avec ses formes géométriques. Un peu plus loin trônaient les autoportraits d'Andy Warhol, de Catharina van Hemessen et de Felix Nussbaum. Les regards curieux s'arrêtaient devant chacun des chefs-d'œuvre, admirant le talent, la beauté et l'originalité de chacun. Par la suite, je demandai aux élèves de m'aider à distribuer sur chacun des îlots de l'acrylique, des pastels, des fusains, de l'argile, des pinceaux, des éponges, etc. Après qu'ils fussent tous assis, je leur demandai de réaliser leur autoportrait. À l'aide du matériel sur la table, je voulais qu'ils se représentent en changeant ou en ajoutant une chose sur leur corps.

Une fois les consignes données, les élèves se sont empressés d'aller chercher leur toile vierge et se sont mis au travail. Les tubes de peinture s'ouvrirent, les pastels s'effritèrent sous leurs petits doigts délicats et les marqueurs de couleur laissaient leur empreinte indélébile sur

le canevas. Lorsque l'exercice fut terminé, les élèves se rassemblèrent en cercle autour de moi, tout excités de me montrer leur œuvre.

— Qui veut commencer ? demandai-je.

— Moi ! Moi !

— Vas-y Théo.

— Hum... j'ai ajouté des ailes dans mon dos pour pouvoir sauter sur les nuages et aussi voler avec les oiseaux.

— Moi je me suis mis une queue de lézard pour pouvoir me gratter dans le dos quand je veux. C'est pratique, non ?

La classe se mit à rire aux éclats.

— Wow ! C'est excellent Marilou, et toi Sophia ?

— J'ai planté une corne dans mes cheveux pour être jolie, dit-elle avec une timidité charmante.

— Moi je me suis peinte telle que je suis. Je ne savais pas trop quoi changer, affirma Marthe.

— Nous aussi, nous n'avons rien changé, ajoutèrent d'autres élèves.

— Même chose pour moi. Je suis tellement beau, pourquoi je voudrais changer quelque chose ? dit Karl pour faire rire la classe.

Ces dernières réponses me frappèrent. C'est fou ! Quand tu demandes à des enfants la chose qu'ils changeraient sur leur corps si c'était possible, ils te répondent qu'ils aimeraient avoir des ailes pour voler, une queue de sirène, des oreilles pointues comme les elfes et ma

réponse préférée est qu'ils n'en ont aucune idée. Curieusement, quand tu demandes aux adultes, ils ont une longue liste, comme s'ils s'étaient préparés depuis longtemps. Ils te répondent qu'ils voudraient changer leurs oreilles, la couleur de leur peau, être plus grands, plus musclés... Dans ce même exercice, ce que les enfants ont fait était le contraire de ce que j'aurais fait. Ils n'ont pas étouffé ce qui faisait d'eux des êtres uniques, mais ont su se montrer audacieux pour laisser briller la différence; ils ont su créer des chefs-d'œuvre extraordinaires !

Je les enviais. Il ne faut pas s'y méprendre. La plupart du temps, je suis satisfait de mon corps. Mon handicap n'est pas la seule chose qui me définit, mais il fait partie de moi, et souvent, j'oublie d'être différent, d'être extraordinaire comme leurs autoportraits. Je veux croire à ces mots, croire que je suis beau, même en étant comme je suis. Pourtant, si on me disait que demain je pouvais être normal, je serais grandement tenté de dire oui...

CHAPITRE 6

Le dimanche, chez nous, c'était toujours un brunch. J'invitai Leo à venir déjeuner chez nous. Ali avait cette sorte d'amour-haine envers lui. Malgré qu'elle le trouvait assez arrogant et pompé, il n'en était pas moins charmeur. Même si elle ne se disait pas d'humeur à le recevoir, elle insista pour que l'on fasse un grand ménage de l'appartement avant son arrivée et alla se préparer pendant une heure dans la salle de bain. Son air tout joyeux me laissait perplexe, d'autant plus lorsqu'elle alla s'enfermer avec Antoine dans sa chambre, prétextant que c'était pour une question de cuisine... J'en doutais. Ali n'était pas une très bonne cuisinière certes, mais Antoine n'était pas beaucoup mieux. Il sortit de notre appartement d'une façon presque théâtrale.

Leo arriva pile à l'heure. Lorsque j'allai lui ouvrir et qu'il aperçut Ali, il plaça son bras gauche négligemment sur le cadre de la porte. Il portait un t-shirt moulant blanc qui épousait parfaitement les contours de son corps. Si j'avais été une fille, j'aurais été charmée. Pour couronner le tout, il avait apporté du chocolat de Suisse pour aller avec les gaufres que j'avais préparées : le scénario parfait!

Peu de temps après, Antoine arriva tout essoufflé.

- Désolé de mon retard ! Par chance que je n'habite pas loin... Bon, je vais faire une petite sieste. Prévenez-moi quand c'est le temps de manger, dit-il.
- Hein ? fis-je surpris.
- Oui, intervint rapidement Ali, je l'ai invité, déclara-t-elle avec de grands yeux.

Je les regardais tous les deux. Ils avaient l'air complices, comme s'ils partageaient un secret. Un frisson de méfiance me parcourut le dos. Lorsque le déjeuner fut prêt, on s'installa. Ali, grande bricoleuse qu'elle était, avait soigneusement installé un petit coin café-bistro. Elle avait commencé par poser au mur des étagères en bois usé et en acier bruni sur lesquelles pendaient de belles plantes vertes qui finiraient par mourir, car elle oubliait toujours de les arroser. On avait acheté une petite table ronde en bois massif d'une apparence vieillie et patinée sous laquelle ma chaise roulante rentrait parfaitement. Comme à l'habitude, Antoine était affamé. Une fois qu'il eut fini sa première gaufre, il se lança dans un interrogatoire.

- Être chanteur, c'est un métier sûr ? demanda-t-il à Leo.

- Je dirais que ce n'est pas toujours facile. Il y a beaucoup de rejets, mais ça en vaut vraiment la peine !
- Et durant tes spectacles, tu dois voir une foule de gens ! Je veux dire, ça doit te permettre de rencontrer beaucoup de filles...
- Antoine ! m'exclamai-je avec un mélange d'embarras et de reproches dans ma voix.
- Quoi ? Je m'informe, se défendit-il, un sourire taquin aux lèvres.
- C'est vrai que je rencontre beaucoup de filles, mais je n'ai pas encore trouvé l'amour de ma vie. Faut croire que je suis de ceux qui croient que dans ce vaste monde, il existe une âme sœur pour chacun de nous...

Quelle plaisanterie ! C'est même lui qui avait inventé la règle que l'amour ne devait pas durer plus de 6 mois. Il était du genre à sortir avec une fille différente tous les mois. Aussitôt, les pommettes d'Ali s'embrasèrent d'une teinte rosée. Lorsqu'on eut fini de manger, Leo se proposa à ma grande surprise de laver la vaisselle. Il demanda à Ali de l'accompagner et celle-ci accepta. Antoine et moi les observions méticuleusement du salon en plissant des yeux. Inclinée vers lui, elle lui posa une question : « Vérité ou conséquence ? »

- Vérité.
- Avec combien de filles es-tu déjà sorti ?
- Conséquence. Conséquence, s'entêta-t-il à répéter. Je voulais dire conséquence.
- Leo...
- Au total ? Hum, je vais y aller en ordre alphabétique, ça va être plus simple, affirma-t-il en plissant légèrement le front. Il y a eu Anaïs, Anna, Alexia, l'autre Alexia, Béatrice, Claudia, Émilie, Geneviève, Hannah, mais cette fois-ci avec un h, Kassandra, Lili, Marie, non attends, il y avait aussi Laëtitia, après c'est Marie...

Avec une expression de lassitude, Ali balaya la pièce avec un regard vide. Leo s'arrêta un instant, l'observa avec surprise et se plaça à quelques centimètres de sa face. Il lui murmura avec un sourire taquin aux lèvres : « La terre appelle Ali ! » Celle-ci, en reculant précipitamment, perdit l'équilibre. En deux temps, trois mouvements, Leo, tel un chevalier, tendit sa main et la saisit par sa taille, la maintenant d'un geste sûr. Ils restèrent un moment immobiles dans cette position, puis Ali se remit à la vaisselle avec un petit sourire en coin.

- Si par exemple je t'invitais à faire quelque chose avec moi, pas que ce soit le cas, mais si je le faisais, que dirais-tu ? demanda Leo en brisant le silence.
- Non.
- Pourquoi, je n'ai pas un assez beau V ?
- D'où sors-tu ça ? demanda-t-elle en l'éclaboussant de l'eau de vaisselle.

Cela ne prit pas une seconde avant que Leo ne riposte en attrapant un torchon et en le secouant vers Ali qui lui offrit l'un de ses plus beaux sourires.

- Non, mais sérieusement... tu dirais non, hypothétiquement bien sûr ?
- Je... Eh bien, avec toutes les filles que tu viens de m'énumérer... Je ne veux pas être juste un nom de plus à ajouter à ta liste. En plus, Érika m'a raconté la façon dont tu avais fini les choses avec elle.
- Érika ? Oh Érika !
- Leo ! s'exclama Ali découragée.

— Okay, okay, écoute, je sais que j'ai une réputation qui me précède, mais si tu m'offres la chance de me prouver... Un rendez-vous, un seul petit rendez-vous, c'est tout ce que je demande. Je... T'es tellement belle Ali, dis-moi qu'est-ce que je dois faire pour que tu me dises oui.

Ali garda le silence. Il s'approcha d'elle et tendit une main vers l'une de ses mèches rebelles. Ali recula aussitôt et s'exclama : « Ne me touche pas. Je suis allergique aux hommes. » Leo s'esclaffa alors que cette dernière rougit légèrement et détourna le visage ; mais un sourire esquissa ses lèvres malgré elle.

— Sais-tu ce que je pense ? enchaina Leo d'un ton confiant, je pense que t'as peur d'avoir du bon temps avec moi. Allez, tu ne peux pas résister à cette belle petite face-là ? Penses-y ! Victor serait tellement content que son frérot préféré et sa meilleure amie s'entendent bien.

— C'est encore non, mais bien essayé, l'encouragea-t-elle en lui flattant ses cheveux soyeux. Bon, je te laisse ! dit-elle en lui adressant un coup d'œil. Je vais étudier à la bibliothèque.

Sur ces mots, elle courra prendre l'autobus. Lorsqu'Ali nous quitta, Leo vint nous trouver tout joyeux dans le salon. Il avait cet air de triomphe sur le visage, comme si la partie était déjà gagnée.

— Yeah ! J'ai un rendez-vous avec Ali !

— Je ne comprends pas. Ali t'a dit non... dis-je étonné.

— Tu ne connais rien aux filles. Je le sens. Elle va craquer. C'est si excitant.

- Étais-tu là la dernière demi-heure ? Tu devrais lâcher prise...
- Tu penses réellement que je vais abandonner la partie de sitôt ? Une belle fille qui se fout complètement de moi, c'est mieux que le gros lot ! Au fait, quelles fleurs préfèrent-elles ?
- Des fleurs ? s'étouffa Antoine. Elle est allergique au pollen. Si tu veux lui faire plaisir, elle préfère de loin le chocolat.

Leo partit tout content. J'admirais sa confiance avec les filles. Il n'avait pas à plonger dans le doute, il savait. J'ai toujours eu beaucoup d'amies et je n'ai jamais eu de la difficulté à parler aux filles, sauf à celles qui m'intéressaient. Là, ma confiance s'évaporait dès que je regardais autour de moi. Quelle fille pourrait vouloir me choisir, moi, à travers cette mer de grands corps musclés ? Quelle fille pourrait aimer un corps brisé aux épaules froissées ? Quelle fille pourrait voir mon cœur aimant avant la force de mes bras ? Quelle fille voudrait déposer des baisers partout sur moi, tracer des chemins sur ma peau, et éprouver du désir pour moi, sans avoir peur de mon corps tout maigre ? Ces questions me taraudaient l'esprit, et plus la fille m'intéressait, plus ces dernières résonnaient fort en moi et me piégeaient de l'intérieur.

CHAPITRE 7

Un après-midi, Antoine, Leo et moi avions prévu d'aller au cinéma pour aller voir le tout nouveau film de Spiderman. C'est mon héros préféré depuis que je suis tout petit. Outre le fait qu'il tisse des toiles d'araignée et se déplace à une vitesse phénoménale, j'adore le fait qu'il soit masqué. Derrière ce masque, l'imagination fleurit : homme femme, blanc, jaune, rouge, noir, jeune ou plus vieux, chacun peut incarner Spiderman. Nous étions arrivés

d'avance, question de pouvoir nous acheter du popcorn, que d'ailleurs Antoine avait presque fini d'engouffrer. Aussi, puisque j'étais en chaise roulante, souvent, ils me faisaient entrer en premier. Je me suis souvent demandé pourquoi, lors des concerts, tout le monde veut m'accompagner, mais j'ai vite réalisé que c'était parce que j'avais toujours les meilleurs sièges. Je ne m'en suis jamais plaint. En déviant la tête, je remarquai que Leo avait l'air un peu perdu. Il regardait autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un.

- Je pensais qu'Ali allait être avec nous... dit-il sur un ton curieux.
- Ah ! T'as une meilleure chance que la reine d'Angleterre se présente que... s'esclaffa Antoine.
- Elle est morte.
- Exactement.
- Ce que Victor veut dire, c'est qu'Ali... Elle a un faible pour les gars réservés qui sont capables de faire une division avec au moins 5 décimales.
- Les *nerds*, tu veux dire ? Je pourrais m'acheter des lunettes.
- Je ne pense pas que tu sois son genre..., appuya Antoine.
- Comment ça, pas son genre ? Je veux dire, je suis grand, plutôt beau gosse, fort, manuel, et je connais toutes les paroles des chansons de Taylor Swift. Quoi demander de mieux ?
Ouhh !!! Qu'est-ce que je disais... elle m'appelle. Taisez-vous tout le monde. Chut ! Chut ! Ali ! répondit-il tout joyeux. J'avais cette intuition que tu allais m'appeler.
- C'est sûr qu'avec tes 15 messages vocaux laissés sur ma boîte vocale... rétorqua-t-elle.
- On est au cinéma. Veux-tu nous rejoindre ? C'est moi qui invite. Penses-y, toi et moi, pendant la scène du baiser...
- Leo... soupira-t-elle.

- Mon nom est sur tes lèvres. Je progresse. Allez ! Dis oui !
- D'accord. Tu es avec Victor et Antoine ?
- Exact. Et y'a ma blonde qui va venir nous rejoindre tantôt, mais...
- Tu me niaises ? demanda Ali offusquée.
- T'as une blonde ? m'exclamai-je avec Antoine, assez surpris.
- Non, mais une blonde, c'est rien de permanent... Allô ? Allô ? Ali ?

Antoine, toujours aussi sarcastique, l'applaudit: « Champion ! »

- T'as une blonde ? T'as une blonde et tu veux sortir avec Ali ? demandai-je perplexe.
- Je suis capable de courir après deux lièvres à la fois, tu sais comme le proverbe japonais.
- C'est plutôt : celui qui chasse deux lapins n'en attrape aucun. Et tu compares vraiment Ali à un lapin ? Ali n'est pas un trophée à ajouter à ta collection Leo. C'est ma meilleure amie. Je ne sais pas à quel jeu tu joues, mais si tu lui fais du mal...
- Promis, promis, dit-il les mains en l'air.

Il avait toujours été ce frère mystérieux qui avait tout eu : l'amour de mon père, le corps parfait, la popularité, les filles, mais j'avais une chose, une seule chose qui transcendait tout ce qu'il n'avait jamais eu : Ali. J'étais égoïste, je le savais, mais je ne voulais pas la partager. Elle était mon trésor, mon havre de paix, et la peur qui m'envahissait à l'idée qu'il puisse lui offrir tout ce que je ne pouvais pas me fit frissonner.

CHAPITRE 8

Antoine, Ali et moi avions l'habitude de flâner dans les rues la fin de semaine, en été. De petites étoiles scintillaient au-dessus de nos têtes, et les trottoirs grouillaient de passants. Un jour, en passant près des petits commerces locaux, j'entendis une voix mélodieuse près de nous. Je tendis l'oreille : c'était celle de mon frère. Il avait cette habitude de performer dans les rues à ses heures perdues. Malgré son succès immédiat, il était resté l'un de ces artistes qui aimaient rester proche de son public. Vêtu d'un jeans usé et d'une camisole blanche, il était entouré d'une foule dynamique qui tapait du pied. Ses doigts agiles dansaient avec grâce le long des cordes de sa guitare et je ne pus m'empêcher d'admirer ses cheveux blonds voler au vent.

- Venez, on va le voir ! proposai-je plutôt enthousiasmé.
- Non, non ! supplia Ali.
- Ali, viens ! Ça va être le fun! ajouta Antoine.
- D'accord, mais on ne reste pas longtemps.

Si ce n'était pas tout le monde qui s'arrêtait pour le voir, les pas de plusieurs ralentissaient à sa vue. Des filles se balançaient au rythme de la musique, faisant tournoyer les volants de leur robe, alors qu'Ali resta droite, immobile, le fixant malgré elle avec un demi-sourire. Dès qu'il nous vit, ses yeux se posèrent sur Ali. Il y avait dans ce regard océanique une concentration singulière, comme s'il était totalement absorbé par sa présence. Lorsqu'il eut fini de chanter, Ali s'empressa de tourner ma chaise roulante pour que l'on se dirige à l'auto. Leo se dépêcha de poser sa guitare dans son étui et vint nous rejoindre à bout de souffle.

- Allez, vite on se sauve avant qu'il arrive, s'écria Ali.
- Laisse-lui une chance, je veux dire, l'as-tu regardé un peu, dit Antoine en sifflant. En plus, il a laissé sa blonde.

Ali roula des yeux et soupira : « Ah oui ? Pas que ça importe... »

- Allez, il y a sûrement une ou deux choses que tu dois lui trouver, dit Antoine en donnant un coup d'épaule amical à Ali. Il n'est pas désagréable à regarder quand même...
- Je l'avoue, mais gardez-le pour vous. C'est vrai, il est plaisant à regarder. Avez-vous remarqué à son dernier spectacle sa chemise bien ajustée qui accentuait ses biceps et soulignait le contour de ses épaules larges ? Le bleu, c'est vraiment une couleur qui lui fait bien d'ailleurs avec ses cheveux d'or qui tombent doucement dans le bas de sa... »

Elle s'arrêta brusquement de parler, les yeux écarquillés, en nous voyant lui faire de grands yeux.

- Quoi ? Pourquoi vous me regardez comme si j'étais un animal du zoo tout à coup ?

Antoine lui fit un signe de menton derrière elle.

- Je suis grillée, il est derrière moi ? murmura-t-elle embarrassée.

On hocha de la tête. Elle se retourna lentement, comme pour retarder le moment et balbutia ces quelques mots : « Salut ! On ne parlait surtout pas de toi.

- Il ne faut pas te mettre mal à l'aise devant moi, dit-il avec un sourire en coin.
- Moi ? Mal à l'aise ? Non... Comme je te dis, je ne parlais pas de toi.

— Mais oui, tu nous disais que tu trouves que Leo est incroyablement beau et que...

— Antoine ! s'exclama Ali. Je parlais d'un autre Leo...

— Heureux que le malaise soit dissipé alors. Au fait, comment trouves-tu ma chemise ? Trouves-tu qu'elle met en valeur mes biceps ? Ouin, c'est sûr qu'elle n'est pas bleue, mais...

Ali roula des yeux et dit : « On peut parler d'autre chose ? »

— Qu'avez-vous pensé de mes chansons ?

— Wow ! Sérieux ! C'était vraiment bon, dis-je.

— Solide ! renchérit Antoine.

— Et toi Ali, comment m'as-tu trouvé ?

— Ah ! mon opinion n'est pas très importante. Je suis sûre que tu es impressionné par toi-même pour nous deux. Bon, on y va ? On ne voudrait pas te séparer de tes fans qui crient désespérément ton nom.

— Attends, s'il te plaît. Je... Je sais que tu n'as aucune raison de m'écouter.

— Exactement, dit Ali en tournant les talons.

— J'ai une confession, cria-t-il à pleins poumons. J'ai menti, dit-il en se rapprochant d'Ali. L'autre jour, quand tu es venue à mon concert, j'ai fait semblant de ne pas me souvenir de toi, mais c'est faux. Ça fait peut-être dix ans que l'on ne s'est pas vus, mais... Te rappelles-tu, quand on était jeunes et que tu venais jouer avec Victor à la maison, parfois on se croisait, et je me souviens que tu portais toujours ta petite salopette en jeans avec une coccinelle brodée dessus. Je me souviens que tu adorais le sorbet et par-dessus tout, que c'était celui aux framboises que tu préférais. Je me souviens que le gâteau au fromage te faisait grimacer,

et que l'été, tu pouvais rester dehors à observer les lucioles jusqu'à ce que le sommeil te gagne.

— Pourquoi tu me dis ça, Leo ? Quel est ton point ? l'interrompit-elle.

— Je sais que je t'ai souvent donné cette impression que je me foutais complètement de toi. Lorsque je revenais de mes compétitions, et que tu venais m'accueillir à la porte, je te poussais et courrais à mon lit pour dormir. Tu sais, il y a près de huit milliards d'habitants dans le monde, et chacun vit sa vie, en oubliant celle des autres. C'est un peu comme si on était le personnage principal de notre histoire, mais qu'on était figurant dans celle des autres. Ce que j'essaie de te dire, c'est que tu n'es pas passée inaperçue sous mon radar ; je ne veux pas être qu'un simple figurant dans ton histoire et je ne veux pas que tu le sois dans la mienne. J'aimerais avoir une deuxième chance avec toi. Ali, je sais à quel point je n'ai pas été correct envers toi, en commençant par l'autre fois au cinéma, et je veux m'en excuser. Je m'en veux. Pour de vrai.

Ses mots résonnèrent avec un poids inattendu. Malgré cette apparence détachée et décontractée qu'il se donnait avec les filles, je sentais qu'il était sincère, ce qui laissait entrevoir ce côté sensible et vulnérable si rare, mais si beau chez lui. Ali lui fit un sourire et l'invita à se joindre à nous. Étant donné qu'il y avait beaucoup de gens, Antoine prit le contrôle de ma chaise roulante, alors qu'Ali et Leo marchèrent devant nous. À cause du bruit ambiant, je ne pouvais entendre tout ce qu'ils se disaient, mais mes yeux voyaient ce dialogue invisible par leurs regards complices, timides et tendres qu'ils échangeaient, par leurs mains qui se frôlaient, hésitantes, ainsi que par leurs épaules qui se heurtaient dans un ballet discret. Je les observais en silence, sans les quitter des yeux, ne serait-ce qu'une seule petite seconde. Mes mains se crispaient sur les accoudoirs de ma chaise roulante et mes lèvres se serrèrent

légèrement. Lorsqu'Ali se tourna vers moi, je tentai de lui faire un sourire, qui, j'en suis persuadé, paraissait forcé. En tendant l'oreille, je réussis à saisir quelques bribes de leur conversation.

- Allez, un rendez-vous, c'est tout ce que je demande. À moins que tu en demandes plus...
- Un rendez-vous ? dit Ali.
- Un rendez-vous.
- J'ai quelque chose à te dire... annonça-t-elle sur un ton solennel. Voilà, je suis une immortelle et je ne peux jamais tomber en amour. Jamais. Je suis condamnée à la solitude et si par malheur... enchaina-t-elle en faisant semblant de pleurer.
- Ali... la coupa-t-il.
- D'accord. Je t'accorde un rendez-vous. Et je veux quatre billets pour ton prochain spectacle en échange.
- Parfait. En même temps, je dois te prévenir que j'y serai.
- Sans blague...
- Réalisas-tu que c'est comme si tu planifiais déjà notre deuxième rendez-vous ? Pour une fille qui ne voulait pas avoir de rendez-vous avec moi...

Elle le poussa d'un geste taquin du revers de la main, puis le regarda avec des yeux rieurs. Il tournoya sur lui-même, faisant semblant de perdre l'équilibre. Moi, j'étais là, les yeux fixés sur eux avec une intensité accrue, encore témoin des prémisses d'une nouvelle relation entre la fille que j'aimais et, cette fois-ci, mon frère. Mon cœur se renfermait sous le poids de l'abandon et je sentis qu'une chaleur désagréable me gagnait. Je restais là,

impuissant comme un figurant forcé d'être sur la scène à regarder la fille de ses rêves tomber en amour avec son frère.

CHAPITRE 9

Malgré le fait qu'Ali n'était toujours pas allée à son rendez-vous avec Leo, elle le portait de plus en plus dans son cœur. Elle trouvait toujours mille et une excuses farfelues pour retarder ce fameux rendez-vous en prétendant devoir aller chez le vétérinaire, alors qu'elle n'avait aucun animal, passer chez le nettoyeur, et la meilleure, rouler ses pièces de monnaie. C'était comme s'il y avait une sorte de blocage, comme si elle ne s'autorisait pas à faire le pas, ce qui était assez paradoxal puisque leurs conversations nocturnes, les messages qu'ils s'envoyaient et le fait que Leo était toujours à l'appartement — prétendant que c'était pour me voir — ne faisaient que les rapprocher de ce petit mot que je redoutais : couple.

*

Après presque deux mois à faire attendre Leo, Ali accepta son invitation à sortir avec lui un vendredi soir. Malgré le fait qu'elle se disait d'avance ennuyée par ce rendez-vous, elle passa plus de deux heures à se préparer dans la salle de bain, et puis, lorsqu'elle en ressortit, elle me demanda d'une voix hésitante :

— Leo est toujours entouré de belles filles. Il faut que je fasse bonne impression. Bon, comment me trouves-tu ?

Lorsque mon regard effleura les contours de son sourire et la profondeur de ses yeux azur, j'étais bouche bée. Je lui répondis : « Ali, écoute, tu sais que tu es belle. N'importe qui serait charmé. »

— Même toi ?

Je hochai la tête timidement.

Lorsque Leo arriva, le visage d'Ali s'éclaircit. Son cœur battait un petit peu trop vite et un petit peu trop fort à chaque fois qu'elle entendait son nom. Il avait à la main un bouquet. Les tiges de fer étaient vert forêt et se courbaient légèrement sous le poids, comme si elles s'inclinaient devant tant de beauté. Chaque tige était surmontée non pas d'une fleur, mais d'une barre de chocolat. Il le tendit à Ali qui le remercia tout excitée. Avant de partir, elle m'adressa encore trois mots.

— Victor, est-ce que c'est correct avec toi que je sorte avec ton frère ? Je ne veux pas que... voilà, tu sais... Entre nous...

— Non, ça va, mentis-je en emprisonnant la douleur qui me perçait le cœur comme une lame aiguiseée.

— T'es sûr ?

— Je suis un grand garçon. Vas-y, il t'attend ! dis-je en lui faisant un signe de menton.

Ali me donna un baiser sur la joue et partit dans la Mercedes noire de Leo à toute vitesse. Malgré mes nombreuses questions, Leo n'avait rien voulu me dire sur leur rendez-vous, et maintenant, il avait emmené Ali à 384 400 km de moi. Il lui montrerait la Lune, ce monde nouveau, suspendu, fascinant, et rempli de merveilles, — ce monde d'infini et de possibles, ce monde que je ne verrais jamais, alors que moi, j'étais enraciné sur Terre. Et le pire dans tout ça, c'était que peu importe les efforts que je ferais pour me rapprocher de la Lune, même

si je rêvais plus haut, plus fort, plus loin, je resterais toujours à cette même distance : 384 400 km. Souvent, je m'imagine que ma vie est un échiquier et que Leo en est le roi. Épris d'Ali qui se tient — ou plutôt qui se tenait juste là à mes côtés —, il avait décidé aujourd'hui de filer vers les étoiles et de l'amener sur un plus grand échiquier, la Lune.

Quand tu es un pion, tu espères de tout cœur ressembler au roi, devenir tout ce qu'il est. Tous tes mouvements sont prévus en conséquence. Mais je dirais que les vents du destin ne sont pas très favorables pour les pions comme moi. En fait, je ne pense pas qu'un pion puisse rejoindre le roi. Il regarde. Il espère. Il reste. À 384 400 km. Le pion est à 384 400 km du roi.

J'avais peur, oui, qu'après une seule petite soirée avec lui, Ali efface toutes nos années de rire, et que je disparaisse dans un écran de fumée. Cette soirée-là, j'étais incapable de faire quoi que ce soit. Chaque tic-tac de ma montre résonnait dans la pièce vide, égrainant le temps qui semblait s'étirer à l'infini. Je regardais les secondes passer, impatient d'entendre la porte s'ouvrir à nouveau. Dans l'attente, les pensées se multipliaient : étaient-ils allés faire des manèges, faire du patin à glace ou encore jouer au tennis dans un gymnase? J'aurais tellement aimé... Ces rêves lointains étaient comme des étoiles filantes que je ne pouvais capturer. Pour une fois dans ma vie, j'aurais souhaité être l'homme qui amène une jolie fille à sortir au lieu d'être celui qui regarde cette jolie fille partir au bras de quelqu'un d'autre. 22 heures sonnèrent, puis 23 heures, et finalement à minuit, telle une princesse, le prince la ramena. Lorsqu'ils arrivèrent, je les entendis parler à demi-voix.

— Tu as vraiment gagné un concours de la personne qui mange le plus de hot-dogs possible en 20 minutes ? Pardon? demanda Leo.

— Non... De toute façon, sur la photo, on ne voit presque pas que c'est moi.

- Attends, il y a une photo ?
- Non...

Avec un sourire coquin, Leo saisit Ali par la taille et la chatouilla. Elle émit un léger cri de surprise, mis sa main sur sa bouche, puis éclata de rire, tout en essayant de se débattre. L'instant suivant, elle poussa Leo du revers de la main, perdit l'équilibre et tomba sur le divan, entraînant Leo dans sa chute. Ils se retrouvèrent nez à nez, partageant le même souffle. D'un coup, ma chaise roulante émit un petit son, et les deux se tournèrent vers moi.

- Tu n'es pas couché ? demanda mon frère.
- Je suis tellement désolée, s'excusa Ali en s'empressant de se relever. On ne voulait pas te réveiller.
- Savais-tu qu'Ali a déjà gagné un concours de la personne qui mange le plus de hot-dogs et qu'il y a une photo ?
- Oui ! riai-je. Ce qui est vraiment drôle, c'est qu'elle est la seule fille et qu'il y a plein de gars costauds autour d'elle. Oh ! la honte lorsqu'ils ont perdu !!
- Envoie-la-moi, je vais la mettre en fond d'écran.
- Non, Victor, tu ne me ferais pas ça, supplia Ali.
- Je vais te dire un truc sur Leo en échange. Leo a fait du théâtre quand il était au secondaire et il jouait dans la pièce *Hamlet* de Shakespeare.
- Et ? dit Ali.
- Il a dû se déguiser en fille pour jouer le personnage d'Ophélie.

Ali et moi échangeâmes un regard complice, alors que les joues de Leo tournèrent au rouge. Il cacha son visage dans ses mains et partit à rire.

— Attends, attends ! On était que des gars ! C'était un honneur ! Je vous le promets. Tous les gars voulaient jouer Ophélie !

Je pris mon cellulaire et chercha la photo que mes parents avaient prise de lui dans toute sa splendeur.

— Wow ! T'as la perruque, la robe, le maquillage et tout ! Une vraie beauté ! se moqua Ali à son tour. Au fait, t'as encore ces talons ? Je suis sûre que ma cousine les aimerait.

— Ha ! Ha ! Ha ! Très drôle, dit Leo.

— Tu n'es pas laid en fille...

— Ça veut dire que tu me trouves beau...

— Hmm, fit Ali, en se dirigeant vers la salle de bain.

— Je sais que tu souris ! s'exclama Leo avec bonheur.

De retour, Ali trouva Leo dans sa chambre. Il avait totalement ignoré mes avertissements, trop curieux de voir à quoi sa chambre pourrait ressembler. Ali n'avait jamais été une personne très en ordre et son lit en témoignait. Il y avait une pile de vêtements qui couvrait son lit, des livres ouverts et des papiers griffonnés. Ce qui retint particulièrement son attention cependant était cette fameuse petite boîte de bois barrée à l'aide d'un cadenas.

— Qu'est-ce que vous faites dans ma chambre ?

— Je... C'est quoi cette boite ? bégaya Leo.

— Rien, se dépêcha de répondre Ali.

— Ah, d'accord.

— Quoi ?

— Maintenant j'ai vraiment envie de savoir ce qu'il y a dans la boite, dit-il en étirant un sourire sur ses lèvres.

Hésitante à répondre, Ali finit par avouer que c'était un vidéo d'elle et son père en train de chanter sur une clé USB.

— Tu chantes ? demanda Leo.

— Non.

— Ali, tu chantes vraiment bien, dis-je, en essayant de la mettre en confiance.

— Allez, montre-moi. Montre-moi ! Montre-moi ! s'exclama Leo comme un gamin.

— Je t'avertis, dis-je à Ali en riant, il ne va pas lâcher la chose.

Leo et moi étions estomaqués par son talent. Sa voix était chaude et profonde. Elle m'envoûtait, et d'ailleurs, je n'étais pas le seul. Leo lui proposa même de chanter avec lui à son prochain concert. Ali hocha la tête et tendit les bras vers mon frère qui l'enlaça. Je les regardai en souriant, même si le cœur me pinçait.

CHAPITRE 9

Un soir, alors que je rentrais du travail, je les vis couchés l'un sur l'autre sur le divan en train d'écouter une émission. Antoine était sur le fauteuil juste à côté.

— Tu es merveilleux ! Tu es merveilleux d'écouter cette émission de décoration avec moi et de faire semblant que tu aimes ça, dit Ali.

— Je ne fais pas semblant ! Regarde, juste là, derrière le fauteuil blanc. J'adore le vase en grès qu'ils ont mis. Ça fait un bel éclat dans la pièce, d'autant plus que ça va de pair avec les coussins crochetés. Quoi ?

— Cligne deux fois si t'es ici contre ta volonté, dit Antoine pour se moquer. Non, mais sérieux, t'aimes vraiment ça ? C'est de la déco...

— Oui ! C'est super beau et ça me donne des idées !

— Hey, salut Victor ! dit Ali en remarquant tout juste ma présence. Est-ce que tu as vu mon message ? Je n'ai plus de tampons.

— Ouin... Non. Je ne vais pas t'acheter des tampons, t'es pas ma sœur !

— D'accord, j'irai en acheter tantôt, à moins qu'Antoine ça te tente d'arrêter à ma place ?

— Double non ! Je ne ferai jamais ça. Je suis un homme après tout. Je n'y connais rien à tout ça.

— Bon, bon, bon dit Leo en se tournant vers Ali. On attendait que tout le monde soit là. Hum.. Eh bien... On a une grande nouvelle à vous annoncer. On est officiellement ensemble !

À ce moment, je fus transporté vers le passé. Je me souviens, lorsqu'Ali et moi n'étions qu'encore des enfants, ma mère appelait toujours nos deux noms ensemble : « Victor et Ali, venez souper ! » « Victor et Ali, c'est l'heure de rentrer ! » « Victor et Ali, arrêtez de parler. » Puisqu'on était comme les deux doigts de la main, j'ai cru pendant longtemps que mon nom

était Victoriali. C'était impossible d'entendre mon nom, sans entendre celui d'Ali en écho, et maintenant, une nouvelle mélodie allait être créée : Leo et Ali.

Je figeai. J'avais mal, tellement mal, et je devais hurler ma douleur en silence. Les mots de mon frère résonnaient comme un écho douloureux, qui venait de signer à jamais le destin de ma relation avec Ali. J'aurais tant voulu lui dire que c'était moi qui étais censé l'aimer à jamais. Le cœur plein, les mots trop timides, je ne trouvai pas le courage de lui avouer mes sentiments. Maintenant, il était trop tard. Je pense que je n'avais jamais compris la réelle signification de l'expression « apprécier le moment présent ». Finis les jours où Ali cognait à ma porte à 2h du matin pour aller manger des nachos, finis nos marathons de films, finies nos jasettes dans le corridor avant d'aller se coucher, finis les jours où elle dansait avec moi dans le salon; tout était fini avec moi, puisque désormais, elle allait faire ces choses avec mon frère.

Je ne sais pas de quelle façon Leo s'y prenait, mais il réussissait à captiver, voire à envoûter le cœur de chacune des filles qu'il voulait en un instant, chose que je n'avais jamais pu faire. Dans mon cas, la séduction n'était pas quelque chose d'inné ni d'instantané. Toute ma vie, j'ai fait et refait le même *pattern*. Il y avait une fille qui m'intéressait. Je devenais son ami et même son meilleur ami. C'est à ce moment précis qu'apparaissait cette petite voix que je ne pouvais taire qui me chuchotait à l'oreille que c'était certain qu'elle ne m'aimerait jamais. Non, c'était trop de compromis! Peut-être qu'un jour... Ma rêverie s'éteignait, car j'étais persuadé qu'elle ne s'intéressait pas à moi, parce que j'étais tétraplégique. Parfois, une lueur d'espoir m'envahissait et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'après une certaine période, elle allait réaliser à quel point je l'aimais, que j'étais tellement un bon ami pour elle qu'un jour... qu'elle allait croire que ça allait fonctionner...

À cet instant, mes yeux croisèrent ceux d'Ali qui attendaient une quelconque réaction de ma part. Je la vis, tout heureuse, et je me dis en moi-même que si je ne pouvais pas être le meilleur copain du monde pour elle, je serais le meilleur ami du monde, c'est-à-dire que j'enfouirais ma peine pour la rejoindre dans son bonheur.

- Félicitations ! Je suis tellement content pour vous ! finis-je par balbutier en essayant d'être le plus convaincant possible.
- Je suis content que tu sois content pour nous, me dit Leo en me mettant une main sur l'épaule. Ça compte beaucoup pour moi.
- Wow ! C'est super ! ajouta Antoine en me regardant.

Je sentis les larmes monter, menaçant de briser cette façade que j'essayais corps et âme de maintenir. Pris au dépourvu, j'inventai l'excuse la plus minable pour partir. Je regardais ma montre, puis je feignis de devoir me préparer pour mon cours du lendemain à 8h. J'entendis cogner à ma porte quelques minutes après.

- Je peux entrer ? Comment ça va Victor ? me demanda Antoine en refermant la porte de ma chambre derrière lui.

Les coins de mes lèvres se soulevèrent à peine, alors que j'essayai de lui faire un sourire.

- J'imagine que ça doit être difficile à encaisser tout ça, mais qu'est-ce qu'on peut faire ? me demanda Antoine.

- Qu'est-ce qu'on peut faire ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? répétai-je. Bonne question. As-tu des suggestions ?
- Je pense qu'il va falloir qu'on soit patient. Peut-être que ça ne durera pas...
- On va appeler ça notre plan B. Il faut être proactif. Moi je dis qu'on pourrait...
- Victor...
- Quoi ? D'accord, plus sérieusement, est-ce que ça se peut être content et triste à la fois ?

Antoine garda le silence.

Il va falloir que je m'habitue à entendre ces deux noms ensemble, pensai-je. J'ai toujours cru que c'était Victor et Ali. Maintenant que cette symphonie était brisée, il fallait que je m'habitue à entendre mon nom seul. Victor. La vérité c'est que j'avais l'impression d'être condamné à être l'éternel meilleur ami, le psychanalyste par excellence qui écoute tous les mots, toutes les histoires d'amour, sans jamais être celui qui est concerné. On dirait que dans chacun des scénarios d'amour, j'étais cet artisan qui réunissait deux coeurs ensemble et pour tout dire, je ne voulais pas être cupidon !!

Quand je sortis à nouveau de ma chambre, pensant que tout le monde était parti, je fus surpris de voir que Leo était assis en silence sur le divan. Ce fut presque comme s'il m'attendait. Il leva les yeux timidement vers moi et je trouvai le courage de lui poser cette question : « Tu l'aimes vraiment ? »

- Ah tu me connais, moi et les filles... dit-il en haussant ses épaules, feignant d'être indifférent.

- Leo... J'ai vu comment tu la regardais quand tu chantais l'autre jour.
- Tu sauras que je peux avoir un regard perçant avec n'importe qui, regarde.
- Okay, j'avoue !! m'exclamai-je légèrement déstabilisé. Mais hum.. tu l'aimes ? Tu l'aimes vraiment ?
- Je suis amoureux, Victor. Je suis vraiment amoureux, confessa-t-il sur un ton doux, presque fragile.

Le voyant sincère et vulnérable à la fois, je souris à nouveau, mais cette fois-ci, c'était pour de vrai.

*

Le lendemain matin, juste avant que je parte au travail, Ali vint me voir dans ma chambre et me demanda si vraiment j'étais en paix avec le fait qu'elle sorte avec mon frère.

- Tout ce que je veux pour toi, c'est que tu sois heureuse, dis-je en prenant une grande respiration. Pourquoi me regardes-tu comme ça ?
- Comme quoi ?
- Comme si j'étais la personne la plus importante de ta vie.
- Écoute, reprit Ali, t'es quelqu'un de formidable et je vais t'aider, je te le promets, à trouver la fille la plus parfaite pour toi.

Le problème ici c'est que je ne voulais pas une blonde ; celle que je voulais, c'était Ali. Juste elle. Mon plus cher souhait n'était pas qu'elle m'aide à partir en mission pour m'aider à trouver la plus belle et la plus gentille fille au monde, parce que nulle ne pouvait la remplacer. Je savais pertinemment que j'allais essayer de me convaincre que la prochaine

allait être la bonne, mais au fond de moi, je saurais que c'est totalement faux. Et peut-être même trouverais-je une certaine joie en sa bonne compagnie, mais elle ne serait pas complète, parce que cette fille ne serait pas Ali. Elle serait quelqu'un d'autre. C'est vrai, Ali n'était pas la plus facile à aimer. Elle était tête, impatiente et très bougonneuse le matin. Elle cherchait toujours à gagner — surtout à Monopoly —, elle n'avait aucune confiance en l'humanité et repoussait sans scrupule tous ses prétendants. Cependant, je n'échangerais pour rien au monde son cœur pur, son esprit si vif et sensible à la fois, ses yeux compatissants et rieurs et surtout son brin de folie. La vérité, c'est que j'aimais Ali au complet. J'aimais tout d'elle, même ses défauts. Ils faisaient partie d'elle et la rendaient humaine. Ce que j'aurais espéré, c'est qu'elle me voit de la même manière. J'aurais voulu qu'elle embrasse la mosaïque de mon être en entier, chaque fragment, chaque morceau brisé, chaque éclat de lumière et d'ombre. J'aurais aimé qu'elle voie que cette noirceur et cette lumière forment ensemble un ciel étoilé qui brille juste pour elle.

CHAPITRE 10

Un samedi matin, Ali m'aida à me créer un profil de rencontre. Je ne voulais pas au départ, mais elle réussit à me convaincre en s'en créant un avec moi. Étant donné que ce n'était pas sérieux et qu'Ali était belle comme un cœur, choisir ses photos ne fut pas une tâche ardue. J'ai toujours trouvé les sites de rencontres efficaces pour les gens beaux. Il suffit de publier quelques clichés soigneusement choisis et le tour est joué. On capture des traits fins et doux, sans prendre le soin de s'attarder à l'âme.

— Attends, mais pourquoi ne mets-tu pas celle-là, me demanda Ali. Tu es juste trop cute dessus.

- Je ne veux pas être *cute* ! De toute façon, on voit trop ma chaise.
- Et ? Moi je te trouve beau au complet. Je ne comprends pas pourquoi tu veux cacher des parties de toi-même ?
- Mon père m'a toujours enseigné qu'il faut être le plus fort, le plus grand, le plus gros et le dernier debout. Il faut que lorsque la cloche sonne, nous, on soit debout. Il faut mettre à terre notre adversaire, lui prouver qui est le meilleur. Je ne peux même pas me lever... C'est mal parti ! dis-je en serrant les lèvres.
- Victor ! On n'est pas dans un ring de boxe...
- Ce que je veux dire c'est que... Je ne me ferai pas accroire que les filles quand elles me voient se disent : « C'est ça que je recherche ! » Ça me surprendrait ! Ça me surprendrait..., répétais-je, en lui jetant un coup d'œil furtif.

Encore là, Ali me regardait l'air de ne pas comprendre. J'adorais la façon qu'elle avait de me regarder. Même dans les moments où j'étais le plus vulnérable, où je doutais le plus, elle, elle ne doutait pas. Elle savait.

- Écoute, si la première chose qu'ils voient c'est une chaise roulante... Je peux te le garantir, si je fais ça, je n'aurai aucune réponse.
- Alors tu vas faire semblant que tu n'as aucun handicap, avant de leur lâcher une bombe ? Excuse-moi, je ne voulais pas dire ça...

Je comprenais le commentaire d'Ali, mais tout ce que je demandais, c'était d'avoir une chance comme tout le monde. Je voulais leur montrer que même si je n'avais pas un paquet

de cartes complètes, j'avais plusieurs bonnes cartes aussi. J'en avais même que d'autres n'avaient pas, et c'était sur celles-ci que je voulais miser.

— Pour les gens comme moi, c'est comme ça que ça fonctionne. Ils ont besoin de voir mon cœur premièrement. Toi, la création de ton profil avance ?

— Oui, j'ai déjà fini.

— Quoi ? T'as déjà 25 messages ! m'exclamai-je en prenant son cellulaire. Ça ne fait même pas cinq minutes...

À ce moment, Leo arriva à l'appartement. Il nous demanda ce qu'on faisait et Ali lui dit qu'elle m'aidait à me créer un profil de rencontre, tout en lui montrant le sien.

— Pourquoi tu t'es créé un profil ? Et c'est qui lui ? Joli jeune homme... dit-il en prenant son cellulaire. Il ne connaît pas les t-shirts ou quoi ?

— Vraiment Leo, tu veux faire ça maintenant ? Je me suis juste créé un profil pour accompagner Victor. Je vais l'effacer tantôt.

Leo commença à discuter avec le mystérieux admirateur d'Ali, en prenant soin de se présenter comme étant le petit copain. Il lui fit une sorte d'interrogatoire : « Tu lèves combien ? Au gym je parle, partant du principe qu'un gars doit aller au gym...

— Je ne sais pas. Peut-être 70 kg.

— J'en lève le double. Normal, j'ai fait de la boxe pendant vraiment longtemps.

— Moi aussi, répondit l'inconnu. Écoute, si Ali est sur ce site, ce n'est pas pour rien. Je dis ça, je ne dis rien.

- Pour qui se prend-il ? Je suis le copain d'Ali et il continue à me parler... nous dit-il en se retournant. Il n'est pas gêné. Je vais aller le voir ! s'offusqua Leo.
- Vas-y ! se moqua Antoine. Tu vas lui demander de s'asseoir ou tu vas grimper sur une chaise pour lui parler ?
- Très drôle. Je ne suis pas si petit que ça. Je suis 5'11. J'ai juste un pouce de moins que toi.
- Il est 6'3...

Leo roula les yeux vers le ciel. « Ça avance ta bio, Victor ? » poursuivit-il.

- Oui ! Écoutez ça, repris-je. Salut! Moi c'est Victor. Grand penseur, petit faiseur, j'ai un talent caché pour faire des *back flip* ! On dit souvent que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt... Dommage que je ne puisse pas me lever du tout. Si jamais toi t'es capable, viens me jaser, ça me ferait super plaisir ! Je te le promets, avec moi, ça roule comme sur des roulettes, littéralement... Voir la dernière photo. » Bon avant que vous ne disiez quoi que ce soit, oui, je sais, aucune fille ne va jusqu'à lire les bios, si ce qu'elle voit ne l'intéresse pas, mais bon... Je prends une chance. Je n'ai rien à perdre.
- C'est elles les perdantes, si elles ne voient pas à quel point t'es l'homme parfait.
- Hey, oh !! s'exclama Leo en regardant Ali avec un grand sourire.
- Viens là mon petit charmeur, dit-elle en l'embrassant.

Je détournai la tête. Ali me demanda ensuite si j'étais sûr de ma bio et je hochai la tête. Je comprends les gens. Il y a toujours une espèce de malaise qui s'installe quand on voit une personne comme moi. Est-ce que je peux en parler, est-ce que je suis mieux de faire comme si de rien n'était ? Est-il à l'aise ? Ces questions sont vraiment normales, mais c'est pour cette

raison que je veux faire des *jokes*, dédramatiser la chose. Je fais souvent exprès de me mettre dans un contexte où j'ai l'air cave, question de mettre les gens à l'aise, au lieu qu'ils taisent leur inconfort.

CHAPITRE 11

Je ne vais pas mentir, je n'ai pas eu beaucoup de demandes. Loin d'être surpris, je m'en attendais... Ce que je ne savais pas, c'est qu'une gentille personne prénommée Vanessa allait m'écrire. J'étais dans un café avec Leo et Antoine, lorsque je reçus la notification. Tout excité, je lui montrai le message et Ali vint nous rejoindre au même moment. Elle me fit remarquer en voyant sa photo qu'elle était dans ledit café.

- Va lui parler, m'incita très fortement Ali, tout excitée pour moi.
- Toi, va lui parler.
- C'est toi qui veux lui parler.
- C'est toi qui veux que je lui parle, dis-je.
- Hein ?
- Hein ? D'accord, mais reste pas loin.
- Wow wow, wow ! Attends un peu, s'inquiéta Leo en mettant sa main sur l'une de mes poignées de chaise roulante. Sais-tu au moins ce que tu vas lui dire ? La séduction, laisse ça aux hommes, aux chasseurs. Regarde, je vais te dire ce que tu vas lui dire : « Salut, en levant la tête pour prendre une gorgée de café, j'ai vu les plus beaux yeux du monde, qui me rappelaient les cristallines des lagons tropicaux de mon voyage cet été. Je te le dis, je suis hypnotisé. Excuse-moi, moi c'est Leo, toi c'est... » Et là, fais semblant de te tromper

de prénom. Automatiquement, elle va s'imaginer que tu penses à une autre fille et elle va adorer.

- Voici un exemple à ne pas faire. Victor, sois toi-même. T'es tellement un bon gars, allez ! En plus, c'est elle qui t'a écrit en premier. C'est un signe, non ? dit Antoine.
- Ouais... marmonnai-je.
- Tu vas y arriver, c'est certain ! Tu y arrives toujours. Un beau taux de 80% de réussite. Plutôt 75%. 65%, mais pas en dessous... me taquina Ali.

Je lui fis une petite grimace et je me dirigeai, un peu gêné vers Vanessa. Quelques mèches brunes encadraient son front, tandis que d'autres étaient rassemblées dans sa queue de cheval un peu négligée. Sa peau était parsemée de quelques taches de rousseur et une tasse de café fumant était posée à côté d'elle. Devant elle étaient étalés plusieurs livres qu'elle annotait, assez concentrée.

- Bonjour, je suis Victor, dis-je en essayant de cacher ma nervosité. Je... J'ai vu que tu m'avais écrit et, comme par hasard, que tu étais dans le même café que moi.
- Salut ! Ahh... oui, fit-elle surprise en me voyant. Hum... je ne m'attendais pas à ça, bégaya-t-elle. Tu es hum... C'est vraiment toi ?
- Oui, c'est vrai que c'était juste mon visage sur la première photo.
- Je, hum... Désolée, j'écris un article en ce moment, je suis assez pressée, ce n'est pas que je ne veux pas te voir, mais on essaie de se reprendre. Ou pas. Bye !

Je lui souris tristement en la voyant prendre la sortie et repartis à ma table. Ali m'attendait avec des yeux tout pétillants, mais lorsque je lui fis signe non de la tête, elle me

prit la main avec une douceur réconfortante. Malgré le fait que j'aurais aimé que Vanessa aille plus loin que les courbes et les lignes de mon corps, je la comprenais. Elle s'attendait à voir un gars *normal*, et elle fut surprise. C'est toujours la même histoire, et c'est toujours pour la même raison : mon handicap. Je ne dis pas que si je n'avais pas de handicap, je serais un Don Juan comme mon frère, mais si je pouvais avoir une petite période d'essai avant de me faire rejeter, si je pouvais partir à zéro au lieu de partir à moins dix, si pour une fois je pouvais être vu comme une personne et non pas comme un handicapé, j'aimerais ça.

J'ignore si moi-même je sortirais volontairement avec une fille en chaise roulante. Si certains voient la chaise roulante comme un obstacle, au contraire, c'est plutôt une solution au fait de ne pas pouvoir se déplacer. Le fardeau invisible que les gens ignorent et qui m'est familier c'est plutôt tous les défis que le fait d'être paralysé peut engendrer, comme ne pas pouvoir se retenir de faire ses besoins dans ses culottes, les douleurs fantômes, les spasmes musculaires, et j'en passe. Ce qui est le plus difficile, ce n'est pas de ne pas pouvoir franchir les trottoirs trop hauts et de ne pas monter les escaliers. Le plus difficile, c'est de devoir faire face à une politesse forcée : un regard hésitant, fuyant, un rejet, un sourire forcé, ou une excuse polie. Le poids et l'invisibilité de ma condition précaire me sont souvent renvoyés à l'insu des gens trop polis, ou qui ont peur. Je sais que ce n'est pas volontaire, mais cette confrontation muette me laisse des marques au cœur.

*

J'ai toujours aimé me distinguer. Je ne pense pas que c'est le fait que l'on me renvoie ma différence qui me dérange, mais plutôt la façon dont on la perçoit. Être en situation de handicap physique me permet de connecter très facilement avec mes élèves et de prendre soin à mon tour de ceux qui se sentent plus marginaux. Il est bien vrai que dans certains

contextes cela peut être vu comme une limitation, mais dans d'autres, je me considère avantage. Par exemple, je me souviens que lors de mon entrevue pour être dans une équipe d'improvisation, le jury a longtemps hésité à me prendre. Il disait craindre pour moi, pour ma dignité. Pourtant, j'adore faire de l'autodérision, puisque dans ces contextes, le rire est partagé par tous; il n'est pas secret. C'est vrai que je n'ai pas cette possibilité de faire des pirouettes partout sur scène, mais j'ai une chose que les gens n'ont pas : ma chaise roulante. Je me souviens encore de la scène où on a menacé d'ôter mes petites roues pour faire rire le public. Une autre chose que j'aime bien, c'est de voir les enfants à la récréation faire le train derrière mon fauteuil roulant. Dans ces situations, je suis complice du rire, du plaisir, et tant pis si cela se fait à mon insu! Il ne faut pas s'y méprendre, être limité physiquement ne serait pas mon premier choix, mais je pense que m'entraîner à voir le bon côté des choses m'aide à me distinguer positivement de la masse.

CHAPITRE 12

Une semaine passa, puis deux, sans nouvelles. Aucune fille ne m'avait écrit, Vanessa non plus d'ailleurs. Et puis, contre toute attente, une nouvelle fille m'envoya un message, me disant qu'elle était curieuse de me rencontrer. Je ne savais pas quoi lui répondre. J'avais peur que le même scénario se reproduise : la fille trouve que j'ai un joli visage, mais puisque mon corps et mes os sont brisés, elle ne veut pas de moi. C'est fou, on ne peut pas s'habituer au rejet et je pense qu'on en guérit jamais complètement. Lorsque l'on vit des moments d'incertitudes où l'on doit faire un pas de foi, le sentiment de rejet nous ramène dans le passé, là où les blessures sont encore fraîches et où les cicatrices sont encore sensibles au toucher.

— Je ne pense pas que je puisse aller à mon rendez-vous ce soir avec Jeanne.

- N'y va pas alors, dit Leo d'un ton indifférent.
- Tu ne me demandes pas pourquoi ?
- Non. Si je te le demandais, ça voudrait dire que je suis intéressé par tes petites histoires d'amour.
- Je vais te le dire quand même. Je veux y aller, mais puisque je ne sais pas si elle est au courant que... Elle m'appelle.

Au même moment, Ali franchit la porte de notre appartement. Elle vit sur mon afficheur le nom d'une certaine Jeanne.

- Jeanne ? C'est qui ?
- Une fille avec qui je parle depuis même pas une semaine.
- Quoi ? Tu lui as déjà donné ton numéro de téléphone ? C'est un peu précipité, non ? s'inquiéta Ali.
- Allez, passe-la-moi avant qu'il ne soit trop tard, dit Leo en me volant mon cellulaire des mains. Observe le pro et prends des notes. Oui, allô Jeanne, c'est Victor ! Comment vas-tu ?
- Allô, ça va bien et toi ?
- À merveille ! Écoute, je me demandais ce que tu portais en ce moment...
- Hein ?
- Passe-la-moi, fis-je énervé en tendant les mains vers Leo.
- Allô, c'est moi Victor. Désolé, mon frère voulait te faire une blague, dis-je d'une voix embarrassée. Est-ce que tu veux toujours aller avec moi dans un café demain ? Si t'as changé d'idée, je ne t'en voudrais pas. Mon frère peut être...

— Pas le moins du monde, on se voit dans deux jours. J'ai hâte. Bye, Victor.

En raccrochant, je regardai mon reflet dans le miroir, ajustant nerveusement ma chemise. Ce matin, cette chemise sur le cintre me plaisait. Maintenant, je ne voyais que le tissu qui tirait sur mon abdomen et les plis qui se formaient mal au niveau de mes épaules. Je pensai aussi au fait que je devais choisir pour ce rendez-vous des pantalons qui n'allait pas trop se froisser, puisque j'étais assis. De toute façon, Jeanne allait probablement juste regarder mon fauteuil... Mes pensées se bousculaient en boucle. Je pris une profonde inspiration, essayant de calmer mon esprit. J'allais rencontrer Jeanne dans deux jours. Ali me regarda et me prit la main. J'adorais cette sensation de ses doigts entrelacés entre les miens. Elle attendit que Leo parte à sa pratique de musique, se tourna vers moi, puis me dit : « Et si on faisait comme si c'était ton premier rendez-vous ?

— Quoi ? Tu veux dire, toi et moi ?

— Oui, ça va te calmer de te pratiquer sur moi, vu qu'on est juste amis.

— Juste amis. Oui t'as raison, on est juste amis. Salut, moi c'est Victor, toi ?

— Moi, c'est Ali.

— Alyssa ?

— Ali, juste Ali.

— Alors juste Ali, si je viens te prendre à 19h00, ça fonctionne avec toi ?

— Avec plaisir. J'ai trop hâte !

Dans l'heure qui suivit, je demandai à Antoine de venir m'aider à arranger le salon. On avait disposé des chandelles un peu partout. Les ombres des flammes dansaient gracieusement sur les murs. On avait aussi éparpillé des coussins et des couvertures au sol.

Lorsqu'Ali sortit de sa chambre, elle était sans voix, ce qui était assez étrange, puisqu'elle avait toujours quelque chose à dire. Elle porta ses mains devant sa bouche par un geste spontané, tellement elle fut surprise. « Wow Victor, c'est... parfait ! » s'exclama-t-elle.

*

Une fois qu'Antoine fut parti, la première chose qu'Ali fit fut de me débarquer de mon fauteuil. Elle s'approcha de moi, glissa ses doigts sous mes aisselles, et me souleva. Puisque je n'étais pas trop lourd, elle s'amusa à faire des *squats* avec moi dans les bras. Elle me serrait fort, et pressa son corps contre le mien. Une chaleur rassurante m'enveloppa aussitôt. Après quelques *squats*, elle me déposa au pied du canapé, proche d'un oreiller moelleux. Elle se plaça juste à côté de moi. Le souper se passa à merveille. J'avais commandé une boite de sushis choix du chef, question de nous laisser surprendre par les saveurs. Au dessert, nous nous attaquâmes à la fondue au chocolat. En trempant sa fraise dans le chocolat, Ali, gaffeuse, leva sa fourchette un peu trop vite et m'éclaboussa. Elle éclata de rire, tout en m'aidant à m'essuyer la joue avec une serviette. Avec un sourire espiègle, je trempai ma fourchette dans la fondue et je l'éclaboussai à mon tour de chocolat.

- Victor ! dit-elle en riant.
- T'as un petit quelque chose, juste ici en haut de l'arcade sourcilière.
- Ah oui ? Toi aussi, dit-elle en trempant son doigt dans le chocolat et fondu et en me dessinant une moustache.

Notre rire recommença et nous restâmes là, à nous regarder droit dans les yeux. Ali s'approcha doucement, essuya tranquillement ma moustache en chocolat de son index. En

s'essuyant furtivement le doigt sur une serviette, elle se cogna la tête sur le mur. Je lui fis signe de s'approcher afin que nos fronts soient appuyés l'un contre l'autre. Elle prit l'une de mes mèches de cheveux entre ses doigts et me dit : « Tu es plutôt beau... »

- Tu dois t'avoir cogné la tête très fort pour dire des choses pareilles, dis-je légèrement embarrassé, mais touché par ses mots. Regarde-moi. Ah non, tu vas avoir une petite prune sur le front.
- Ce n'est pas grave. Ça en a valu la peine ! Dis-moi, en s'appuyant la tête sur mon épaule, qu'est-ce que tu rêverais de faire ?
- Devenir un joueur professionnel de soccer.
- Victor, pour vrai de vrai...
- Ce que j'aimerais, c'est que dans trois ans, une décennie ou bien cinq, je sois assis, ici, avec ma tendre moitié en train de jaser de tout et de rien et que ceci ne soit qu'une soirée parmi tant d'autres.
- Très doux et poétique comme rêve !
- Toi ?
- Je ne sais pas... Je t'envie Victor.
- Toi aussi t'aimerais ça avoir une bonne excuse de toujours prendre l'ascenseur sans te sentir coupable ?
- J'aimerais ça avoir ce pouvoir que tu as de faire sentir les gens importants. Si je pouvais, je serais toujours avec toi, éventuellement tu te tannerais de moi, mais on dirait qu'avec toi, je me sens forte. Avec toi, je suis heureuse.

À cet instant, elle réarrangea les couvertures et les coussins avec soin, puis elle m’aida à me couche. Elle posa ensuite sa tête sur mon torse et j’espérais qu’à travers les battements de mon cœur, elle puisse entendre tout l’amour que j’avais pour elle. Ses yeux se fermèrent tranquillement et, l’un dans les bras de l’autre, elle s’endormit.

— Ali, j’ai quelque chose à te dire, et je te le dis maintenant, car je ne sais pas si je vais avoir la force de te le dire face à face. Je suis éperdument, irrévocablement en amour...

Tout d’un coup, Léo et Antoine franchirent le seuil de l’appartement. Ne pouvant trop bouger, je fis mine de dormir aussi. Les pas de Leo résonnèrent et réveillèrent Ali qui se leva d’un bon.

— On ne vous dérange pas j’espère, dit Leo en me regardant la bouche crispée.
— Pas du tout, on vient juste de finir le dessert et il en reste. Vous en voulez ? demanda Ali en s’empressant d’aller embrasser Leo.
— Certainement ! Mon estomac est comme celui d’une hyène, il n’est jamais plein, s’exclama Antoine en se dirigeant vers la fondue.

Du reste de la soirée, Leo ne quitta pas d’une semelle Ali. Avant de partir, je voulais lui expliquer la situation, mais il me répondit que cela n’en valait pas la peine.

— Écoute, je ne suis pas fâché, pour de vrai. Je sais qu’Ali te voit comme son frère. Je veux dire, vous deux, ça ne pourrait jamais fonctionner... Fais juste attention de ne pas trop la coller devant les autres. Ils pourraient penser que vous êtes ensemble, alors que pour vrai,

c'est impossible. Je sais qu'il y a quelqu'un pour toi et promis, je vais t'aider. Je t'aime frérot, bonne nuit! me souhaita-t-il avant de retourner chez lui.

Chapitre 13

Aujourd'hui, c'était le jour J, littéralement, puisque c'était le moment où j'allais rencontrer Jeanne. J'arrivai avant elle et je l'attendais à une table près de la fenêtre avec un mélange d'anticipation et d'appréhension. En me voyant, elle ne feignit pas d'avoir une urgence, mais au contraire, elle approcha sa chaise plus près de la mienne. Elle portait une salopette en denim par-dessus un t-shirt rouge qui faisait ressortir la vivacité de ses yeux verts. Sa coupe carrée, soigneusement entretenue, se coiffait d'un toupet qui, d'un léger mouvement de tête, effleurait ses sourcils noir foncé.

— Salut, je suis ravie de te rencontrer, moi c'est Jeanne, dit-elle en me tendant la main.

— Salut, moi c'est Victor.

On parla de tout et de rien, et comme à l'habitude, après un certain moment, elle me demanda ma fameuse histoire. Je lui racontai mon accident, mes journées à l'hôpital et le verdict final que ma condition précaire était celle d'un tétraplégique chanceux. C'était donc pour cela que j'étais en fauteuil roulant. Littéralement, mon discours était comme une cassette que j'avais répété tant de fois que les mots sortaient de ma bouche mécaniquement. Elle m'écoutait attentivement, en silence, le visage accoudé dans la main. Intriguée, elle me posa une série de questions sur les adaptations nécessaires, sur la façon dont je faisais les choses, et l'envie me prit de l'inviter à la maison, pour qu'elle puisse voir que je n'étais pas si différent que cela.

En rentrant dans l'appartement, elle chercha les interrupteurs qui avaient été baissés. Elle inspecta au peigne fin chaque recoin et finit par me dire : « Ah ! C'est quand même normal après tout. »

Je hochai la tête avec un grand sourire et je l'invitai à venir au salon. À ce moment, mon cellulaire sonna. C'était mon père, mais comme à l'habitude, je refusai de répondre. Je m'en voulais, mais je me consolai en me disant que Leo aurait fait la même chose que moi. Jeanne me posa quelques questions, mais je réussis à dévier le sujet sur ses compétitions de natation. Je n'étais pas prêt à lui en parler tout de suite. C'est alors que Leo fit son entrée tout heureux en jetant un regard sur Jeanne et moi, assis dans le salon.

- Ouhhh, mais qui est-ce ? demanda-t-il. Une jolie fille ?
- Ne fais pas de bêtise! murmuraient-je subtilement en me retournant vers lui.
- Ne t'inquiète pas. Je ne vais pas faire comme l'autre fois au téléphone.
- T'es mieux...
- Je vais t'aider.
- Ce n'est pas nécessaire.
- J'insiste, dit-il en me faisant un clin d'œil. Salut, je suis le frère du merveilleux Victor, se présenta-t-il en allant lui serrer la main. N'est-il pas merveilleux ? Il est beau hein avec ses cheveux soyeux ? En plus il a toutes ses dents. Wow ! Sérieux, ça fait consensus auprès des dentistes : sa dentition est parfaite. Il a vraiment de bons gènes. Ne vous inquiétez pas, je ne vous dérangerai pas, j'attends Ali.

Leo se dirigea à la cuisine. Sa main se posa sur le pot de confiture fraîchement acheté et il feignit une expression de concentration intense. Chaque tour de main devenait de plus en plus dramatique. Il finit par lâcher un soupir exagéré de frustration et m'appela à pleins poumons à la cuisine, le sourire aux lèvres. Il avait prévu ce petit stratagème. Je le savais. C'était du Leo tout craché !

- Quoi ? dis-je agacé.
- Victor, il n'y a que toi qui es assez fort pour ouvrir ce pot. Peux-tu me l'ouvrir s'il vous plaît, me demanda-t-il en parlant très fort de sorte que Jeanne entende.
- À quoi joues-tu ? murmurai-je.
- Je t'aide. En échouant lamentablement à retirer le couvercle, je démontre aux yeux de tous...
- Y'a juste Jeanne.
- Justement. Je lui montre que c'est toi le plus fort. J'établis une sorte de hiérarchie... En tout cas, tu ne pourrais pas comprendre, mais c'est vraiment juste une question d'hormones : testostérone, sérotine, FSH... Ali m'a tout expliqué.
- Tu dis n'importe quoi.
- C'est ce qu'on va voir. Je ne suis pas assez fort. Victor, je t'en prie, aide-moi ! s'entêta-t-il à répéter.
- Personne n'y croit à ta comédie à deux cennes. Donne-moi le pot qu'on en finisse !

Le couvercle céda, mais par malheur, j'échappai le pot par terre. Je me coupai le doigt avec un bout de vitre et je poussai un petit cri : « Ah ! Je saigne. »

- Tu sais, les gladiateurs saignent aussi ! rétorqua aussitôt Leo.
- Ça va, tout va bien ? se rua Jeanne à la cuisine.
- Oui, oui, tout va bien, dis-je en essayant de garder mon sang-froid.
- Ouch ! C'est sûr, ça va laisser une cicatrice, dit-elle.
- Pour les guerriers, les cicatrices sont vénérées. Elles sont en quelque sorte un emblème de la masculinité, oserais-je dire de pure virilité. N'es-tu pas d'accord Jeanne que les cicatrices sont sexy sur un homme ?
- Hum... Je... Je vais aller te chercher un linge Victor, je reviens, dit-elle gênée, et avec raison.

Leo parut heureux de son petit stratagème. « Ne me remercie surtout pas », finit-il par marmonner.

- Pour quoi au juste ? Je saigne.
- Grâce à moi, Jeanne te voit désormais comme un vrai homme.
- Un vrai homme...
- Mais oui.
- La prochaine étape est de baisser mes culottes ou quoi ?
- Ne dis pas n'importe quoi. Maintenant, grâce à moi, elle va te voir comme l'homme fort, le guerrier invincible, le gladiateur que tu es. Je veux dire, ce n'est pas pour me vanter, mais y'a pas grand monde plus fort que moi...
- T'en dis des niaiseries en cinq minutes. Merci de ton aide, mais je n'ai pas besoin de prouver à une fille que je suis fort — ce que je ne suis pas d'ailleurs parce que je suis tétraplégique, je te rappelle. Je suis un homme, point à la ligne.
- Je voulais seulement t'aider, faire un geste de gentillesse, si tu le prends comme ça...

— Merci Leo. Si tu veux vraiment m'aider, va-t'en s'il te plait, le suppliai-je.

Jeanne revint avec un linge doux et humide. Elle prit ma main dans la sienne et s'agenouilla devant moi. Ses mouvements étaient empreints de tendresse. Une fois la blessure pansée, elle me dit : « Tu sais, tu n'avais pas besoin de te donner tout ce trouble pour qu'on se rapproche... »

— Ah, je sais, j'ai honte. C'est Leo... Il pensait que...

— Quoi ? demanda-t-elle en riant.

— Non, rien. Je vais peut-être le remercier, tout compte fait...

Quand Ali arriva et vit du sang, elle pria tout le monde de sortir de la cuisine et désinfecta la plaie. Je serrai des dents, mais je tâchai de me souvenir de ce que Leo m'avait dit.

— C'est qui elle ?

— C'est Jeanne.

— Ah ! fit-elle sur un ton indifférent en me faisant un bandage.

— Ali, est-ce que tu es prête pour partir ?

— Oui, enchantée de faire ta connaissance hum... Jeannette ?

— Mon nom c'est Jeanne en fait, dit-elle un peu timide.

— Jeanne, ah d'accord. Moi c'est Ali. Heureuse de faire ta connaissance, dit-elle sur un ton hésitant.

Chapitre 14

Cela faisait bientôt un mois que Jeanne et moi étions ensemble. Oh combien je me sentais chanceux de sentir ses cinq doigts entremêlés dans les miens quand on allait se promener, de pouvoir me laisser tomber dans ses bras après une longue journée ou encore de pouvoir avoir une adversaire de taille aux échecs. Étant donné que me déplacer était plus compliqué pour moi, c'était souvent elle qui venait me rejoindre. On avait pour habitude d'essayer un nouveau repas et un nouveau dessert chaque semaine. À chaque fois que l'on cuisinait, on se mettait de la musique et à la fin de nos expériences culinaires, les murs étaient tout sales. Je l'avoue, ça finissait souvent par une bagarre de nourriture. La semaine passée, nous avions fait des tagliatelles aux crevettes et au fenouil de Ricardo avec une pavlova aux petits fruits rouges. Alors qu'on avait presque fini de déguster nos assiettes, Antoine s'échappa et dit à Jeanne : « Wow ! C'est tellement délicieux. Ça fait changement... On te garde. » Ali fronça les sourcils, avala son assiette tout rond et fonça dans sa chambre.

Aussitôt, Jeanne alla la retrouver.

- Je peux entrer ? dit-elle en tournant la poignée. C'est beau dans ta chambre ! Tu as tout plein de trucs de médecine, ça m'intimide.
- Merci. Ça c'est mon stéthoscope, ça c'est mon ophtalmoscope et ça c'est ma porte que tu pourras refermer en sortant.
- D'accord, je suis désolée, dit Jeanne toute polie.
- Attends, ne pars pas. Je m'excuse.

Je n'entendis pas le reste de leur discussion. Après la soirée, je toquai à la porte d'Ali. Lorsqu'elle m'ouvrit, je la vis entourée d'une montagne de papiers de chocolats et de jujubes, j'exagère, mais à peine.

- Qu'est-ce que c'est sur ton lit ? demandai-je en levant les sourcils.
- Je mange des bonbons quand je suis confuse. Comment se fait-il qu'il ne reste plus de *KitKat* ?
- On se le demande tous. C'est sûrement un ou une d'entre nous deux qui a grimpé sur le comptoir pour atteindre le plat de bonbons tout en haut qu'on réservait pour les enfants à l'Halloween... Je te donne un indice. Cette personne habite ici et peut se lever sur ses deux jambes.
- C'est la dernière que j'ai dans mes mains. Je vais la garder pour plus tard et je vais prendre une réglisse à la place.
- Ali ?
- Quoi ?
- Tu m'écoutes ? Tu ne penses pas qu'on devrait avoir une règle de ne pas avoir le plat de bonbons dans nos mains ?
- Non. Pourquoi ?
- Parce que je les ai achetés la semaine dernière.
- Ah... j'irai en racheter, dit-elle sans s'en soucier. Quoi ? T'en veux ? Tu veux quoi ? Une réglisse ou un jujube ?
- La *KitKat*.
- Non... Pas la *KitKat*... dit-elle en me suppliant. Okay, je te la donne, mais juste parce que c'est la dernière et que tu n'as pas pu en manger encore.

— C'est pour ça que je t'aime, hum... repris-je en pinçant mes lèvres.

Il eut un certain silence, mais pas l'un de ces silences inconfortables. C'était un silence doux et paisible. J'avais l'impression en la regardant que ses yeux me disaient ce que ses lèvres n'avaient pas encore réussi à avouer. J'ai toujours senti qu'Ali entretenait une sorte de blocage avec moi, sûrement en raison de mon handicap. Mais parfois, dans de rares moments comme celui-ci, elle s'autorisait à me voir autrement qu'à travers le prisme du meilleur ami, et je devenais pour elle un homme, un homme à part entière.

Je la déballai et feignis subtilement de l'avaler tout rond.

— Tu aurais pu la savourer au moins !

— Comme tu as savouré les 15 dernières...

— Plus les 20 dernières en fait, dit Ali en mettant sa main sur sa bouche.

— Donne-moi une réglisse, c'était une *joke*. Elle est là ta *KitKat*, dis-je en lui tendant. Dis-moi, qu'est-ce qui te tracasse ? C'est ce qu'Antoine a dit tantôt ?

— Non... Si je suis partie, c'est à cause de... toi. Hum, je veux dire, reprit-elle un peu gênée, je ne te vois presque plus... Faut croire que... Rien, ce n'est pas important. Antoine m'a dit que Jeanne avait un coffre-fort. Sérieux ? Dis-moi que ce n'est pas vrai ?

— Oui, pourquoi ?

— C'est tellement triste... Elle cache ses biens les plus précieux comme un pauvre petit écureuil qui cache ses noisettes pendant l'hiver.

— Ali !

— Quoi ? Je dis ça, je dis rien.

— Ali...

— Je suis contente pour toi et Jeanne, c'est juste que... Je ne te vois presque plus. Ça me manque. Je te promets de faire des efforts avec Jeanne.

Je lui proposai donc de l'inviter à souper chez nous. Malgré son air obstiné, elle accepta. Antoine vint nous trouver pour le dessert et par la suite, nous sortîmes le jeu de Monopoly. Ali, assez compétitive, essayait de faire des marchés avec tout le monde, tandis qu'Antoine, ne comprenant toujours pas le jeu, faisait des surenchères. Je pense qu'il n'y avait que moi et Jeanne de calmes. Après la partie, Jeanne me prit par la main et me demanda si elle pouvait dormir chez nous ce soir. Ce n'était pas la première fois qu'elle me posait cette question. Mais je lui répondis qu'on se reprendrait, en prétextant qu'Ali avait un examen le lendemain.

— Bonne chance pour ton examen demain ! souhaita Jeanne à Ali avant de partir.

— Quel examen ? Ah oui, c'est vrai, hum... Mon examen sur les fractures et les luxations... se reprit-elle en me voyant lui faire de grands yeux.

Une fois tout le monde parti, Ali fronça des sourcils.

— Victor ! C'est quoi cette histoire d'examen ? Pourquoi tu te trouves tout le temps des excuses ? Tu ne veux pas qu'elle dorme ici ?

— Je... Je pensais que tu avais quelque chose.

— Victor...

— Je ne suis pas prêt, d'accord ? Je ne suis pas prêt à passer la nuit avec elle. Elle va voir toutes mes imperfections, toutes mes courbes et j'ai peur qu'elle...

— Je t'ai vu moi.

— Quoi ?

— Je ne t'ai pas vu au complet, mais... En tout cas, reprit-elle un peu mal à l'aise, j'ai vu pire.

— Oui, mais toi t'étudies pour devenir médecin. Tu aimes tout ce qui est anormal.

— Leo, je ne te parle pas en tant que future médecin, mais en tant qu'amie. Si Jeanne t'aime vraiment, ton corps sera pour elle la huitième merveille du monde. Elle voudra te toucher. Ses mains chercheront à dessiner le contour de chacune de tes lignes et lorsque vos corps se fonderont dans l'extase du moment présent... elle ne pourra que soupirer au creux de ton oreille qu'elle te trouve beau.

— Arrête, tu me fais rougir.

— Je comprends tes insécurités, mais Jeanne est une bonne fille. Elle t'aime vraiment et si elle te le demande, c'est parce qu'elle est prête à t'aimer tout entier.

Je sais que rien n'était obligé de se produire, mais on dirait que cela m'angoissait. Je pense que la première fois est stressante pour tout le monde, mais on dirait que pour quelqu'un comme moi, cela l'est doublement. C'est vrai, on a tous des inquiétudes, mais tout de même, il y a certaines parties de notre corps que nous apprenons à aimer. Pour ma part, je pense que mon corps est plus difficile à aimer que d'autres, puisqu'il peut faire peur. C'est rare d'entendre quelqu'un dire qu'un corps quasi inerte l'excite. Chaque absence de

mouvement, chaque petit os un peu déformé est un rappel de ma condition. J'ai peur qu'elle me voit comme quelqu'un de fragile ou de malade. J'ai peur de l'effrayer. J'ai peur qu'elle ne veuille pas me toucher, ou pire, qu'elle me regarde avec pitié. Ces pensées venaient empoisonner mon esprit et me laissaient croire petit à petit qu'en me voyant, son désir allait s'évanouir. Je m'en voulais de penser ainsi, car ce n'était pas de sa faute, loin de là ! La vérité est que j'avais peur qu'elle ne veuille plus de moi après avoir couché avec moi ; j'avais peur de la décevoir et de ne pouvoir rien y faire.

CHAPITRE 15

Un jeudi, vers midi, Jeanne vint me rejoindre à l'école pour que l'on dine ensemble. Lorsqu'elle me vit, son corps se raidit. Ses épaules, habituellement détendues, étaient crispées, comme si elles portaient le poids du monde entier. Elle se tenait là, sans bouger, les mains dans les poches, n'osant franchir le seuil de ma porte. Je lui fis signe d'entrer, et sans même venir me trouver, elle commença à marcher en marmonnant quelque chose d'inaudible.

- Je ne pense pas que je vais rester diner. En fait, je pense que je devrais partir.
- Mais tu viens d'arriver, dis-je en m'approchant d'elle.
- Victor, dit-elle en me prenant les mains. T'es un bon gars, mais...
- Mais... Le fameux, mais... Je l'attendais. Ça n'aurait jamais fonctionné nous deux, n'est-ce pas ?
- Je suis tellement navrée Victor. J'ai essayé, mais je ne peux pas.

— C'est à cause que je suis comme ça ? Allez, tu peux me le dire. C'est parce que je suis handicapé ? Tu ne peux pas te voir avec quelqu'un comme moi, c'est ça hein ? C'est ça ? Ça t'éccœure ? Je t'éccœure peut-être ? Tu m'as vu et tu t'es dit que tu méritais mieux ?

— Arrête Victor, arrête ! Tu me fais mal quand tu parles de toi de la sorte !

À ce moment-là, des larmes commencent à couler doucement sans bruit le long de ses joues. Nos regards se frôlaient dans cet orage silencieux. Ses yeux, toujours fixés sur les miens, exprimaient une vulnérabilité sans nom. Elle voulait qu'on se sépare. Elle disait que le problème venait d'elle, que je n'avais rien pour m'en vouloir. Lorsqu'elle me proposa que l'on reste amis, je lui répondis que je connaissais le refrain, que je n'en pouvais plus de cette excuse ! Je la connaissais par cœur ! Je pourrais la réciter en dormant. Je l'ai supplié de me dire autre chose, de me dire quelque chose de vrai ! C'est alors qu'elle me dit quelque chose à laquelle je ne m'attendais vraiment pas. : « Je trouve ça triste qu'être mon ami, pour toi, n'est qu'un prix de consolation... Victor, je pense que tu es amoureux de quelqu'un d'autre et tant que tu n'auras pas vidé ta tête...

À ce moment, je l'interrompis et lui dis : « Ali est avec mon frère. »

— Et si elle ne l'était pas, et si elle était intéressée par toi, serais-tu quand même avec moi ? Victor, je n'ai nommé personne, mais tu savais de qui je parlais, n'est-ce pas ? Tu l'aimes. Tu es amoureux d'Ali, avoue-le.

Je ne pus répondre.

En soirée, je reçus un appel de Leo. Il me racontait qu'il ne pourrait pas être parmi nous à Noël et qu'il voulait que je prenne soin d'Ali pendant son absence. Je lui promis. Je lui confiai à mon tour que Jeanne m'avait laissé. Il me répondit : « Une de perdue, dix de retrouvées ! Y'a pas lieu de s'inquiéter. » Il n'avait aucune idée de ce que c'était d'essayer encore et encore sans jamais ne pouvoir rien y faire. Je ne voyais jamais venir la séparation, pourtant, c'était toujours pour la même chose. Je ne croyais pas un mot de ce que Jeanne m'avait dit. Les gens se trouvaient mille et une raisons pour ne pas être avec moi, et comme par hasard, ce n'était jamais dû au fait que j'étais en fauteuil roulant. Bon sang ! Hypocrites ! Le pire, c'était que je ne pouvais rien y faire !

Chapitre 16

Si habituellement Ali détestait le temps des fêtes, cette année, elle avait bien hâte, car elle pourrait le passer avec Leo. Malheureusement, mon frère avait décidé de partir en tournée, donc elle se retrouvait seule, comme moi. On avait décidé avec Antoine d'inviter quelques amis à l'appartement pour fêter le Nouvel An. La soirée se déroula à merveille jusqu'à ce qu'Antoine ait la brillante idée, je le dis bien sûr avec une touche de sarcasme, de jouer à la bouteille, un jeu où deux personnes doivent s'embrasser au hasard. En fait, il cachait à peine son intérêt pour Fleuranne, une fille qu'il avait croisée à peine trois fois dans le quartier. D'après ses dires, le courant avait passé et il était convaincu qu'il était destiné à lui voler un baiser ce soir. On se mit donc tous en cercle pour jouer. Antoine fit tourner la bouteille et celle-ci pointa d'abord Ali. Je remarquai que plusieurs garçons lui lançaient des regards furtifs, espérant avoir ce plaisir de pouvoir goûter à ses lèvres. La bouteille finit par désigner Tim. Tout heureux, il prit le visage d'Ali dans ses mains et l'embrassa avant même qu'elle ait le temps de se lever de sa place. Antoine, visiblement nerveux, fit tourner la bouteille à

nouveau. Lorsque celle-ci me désigna, je vis quelques filles qui feignirent de devoir aller aux toilettes. Au deuxième tour, la bouteille, obstinée, tournoya jusqu'à ce que le goulot soit pointé droit sur Ali. Un peu gênée, elle leva les yeux et son visage se crispa légèrement devant cette tournure inattendue. Les yeux de chacun s'agrandissaient avec un mélange de curiosité, mais aussi de tension.

- Tu n'es pas obligée de le faire, moi je ne le ferais pas, s'exclama Sophie, un peu trop directe à mon avis.
- Euhh... hésita Ali.
- En plus, elle est avec Leo, ajouta Antoine.
- Mais elle a embrassé Tim tantôt, dit Nahomie.
- Ouin... Écoutez, je pense que je vais arrêter de jouer, dit Ali à bout de souffle.
- C'est vraiment correct, on peut tourner la bouteille encore pour voir qui devra embrasser Victor, reprit Antoine.
- On peut aussi recommencer et laisser la bouteille choisir deux nouvelles personnes, dit Sophie.

À ce moment, une boule dans ma gorge se noua, car je savais pertinemment qu'aucune fille, pas même Ali, ne souhaitait m'embrasser, ne serait-ce que pour un jeu. Les échanges s'intensifiaient et je voyais des regards complices partout autour de moi. Je restais là, immobile, espérant à tout prix disparaître. Je finis par rompre ce lourd silence en prétendant que j'avais un petit rhume et que je préférais observer de toute façon. Lorsque le jeu se termina, Antoine était bien heureux de son petit stratagème, puisqu'il avait réussi sa mission de conquérir la belle Fleuranne. Elle l'avait même invité à retourner à son appartement.

C'était bien la seule chose positive sortie de ce jeu minable. Alors que les derniers invités s'apprêtaient à retourner chez eux, je vis Ali qui mettait ses bottes à l'entrée.

- Comme ça tu ne voulais vraiment pas m'embrasser, dis-je en passant une main dans mes cheveux maladroitement.
- Je suis avec Leo.
- Pourtant, t'as embrassé Tim... dis-je les yeux rivés au sol comme un condamné.
- Sérieux Victor ? Tu veux qu'on se dispute maintenant ? Il est tard. En passant, je vais aller coucher chez Sophie.
- D'accord... dis-je en mettant mes mains dans mes poches.
- Sais-tu quoi ? dit-elle en se retournant brusquement. Embrasse-moi qu'on en finisse !
- Non !
- Embrasse-moi !
- Non... Je ne vais pas t'embrasser.
- Embrasse-moi !!
- Non, en plus j'ai le rhume.
- Je m'en fou. Embrasse-moi !
- Non, pas comme ça !
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Rien. Je vais me coucher, dis-je en tournant mes roues vers la porte de ma chambre.
- Victor, attends !
- Quoi ?
- Tu as encore dix secondes ?
- Dix secondes ? D'accord...

Elle se jeta sur moi et passa ses bras autour de mes épaules. Elle était assise sur moi, et je pouvais sentir son souffle chaud sur ma joue. On partageait le même air. Ses lèvres effleurèrent d'abord les miennes, puis elle prit un instant pour me regarder droit dans les yeux en prenant mon visage en forme de coupe. C'était l'un de ces regards qui s'éteignait un peu trop longtemps pour n'être que de simples amis... Nos lèvres se rencontrèrent avec une force irrésistible. Je sentais ses doigts se poser doucement un à un sur mon cou. « Un, deux, trois, quatre » je comptais dans ma tête, ne voulant pas que ce baiser se termine. Lorsque les dix secondes furent écoulées, je la regardai dans les yeux, mis mes mains autour de sa taille et je la pressai vers mon corps, et lui murmurai : « Recommence ». Je sentais ses doigts qui dansaient dans mes cheveux. Ils glissèrent avec tendresse vers le bas de ma nuque et remontèrent aussitôt vers mes oreilles.

— Hum, hum !! nous interrompit Sophie en mettant ses mains sur ses hanches. On va y aller.

À cet instant, Ali bondit sur ses pieds, mais avant de partir, elle me murmura à l'oreille : « Je pensais plutôt à quelque chose comme ça. » J'étais aux anges. En même temps, je savais que je venais d'embrasser la copine de mon frère. Je m'en voulais énormément ! La journée suivante fut la pire. Je me démenais corps et âme pour tenter de penser à autre chose, mais le moindre petit détail me ramenait à cet instant d'éternité où nos lèvres s'étaient entrelacées. En me levant, j'aperçus, dans le parking du voisin, une Honda civic bleue, qui me rappelait celle d'Ali. Le midi, après la classe, j'allai au dépanneur du coin avec d'autres enseignants chercher un petit dessert et comme par hasard, dans leur congélateur, il ne restait que des cornets glacés à la *KitKat*. Même ma collègue, Johanne, qui avait à peu près 50 ans, me rappelait Ali par sa manie de manger des *ramens* dans une tasse. À la fin de la journée,

lorsque je corrigeai les copies de mes élèves, je remarquai que le nom de plusieurs d'entre eux commençait avec la lettre « a », comme celui d'Ali. Tout était un prétexte pour me faire penser à elle, à nous, et le pire dans tout ça, c'est que je n'avais pas envie de lâcher prise, même si je savais pertinemment que je ne faisais que fabuler.

Chapitre 17

Dans la semaine qui suivit, Ali resta chez Sophie. La veille du retour de Leo, elle se décida à revenir à l'appartement. J'avais peu dormi depuis cet évènement et je ressentais le besoin d'en parler avec Ali. Je vins alors cogner à sa porte vers 10 heures du matin.

- Quoi ? dit-elle d'un air peu matinal, en m'ouvrant la porte toute bougonneuse.
- Est-ce que je t'ai déjà dit à quel point tu étais resplendissante ?
- Je sors du lit. Écoute, je n'ai pas encore eu mon café et je ne suis pas d'humeur à ce que l'on parle de tu sais quoi...
- De quoi vous parlez ? dit Antoine en arrivant à l'improviste à l'appartement avec une gaufre à la main.
- De rien.
- Allez, dites- moi, nous supplia-t-il.
- Hum...
- Vous ne me dites jamais rien.
- Normal. Tu ne sais pas garder un secret, dis-je.
- Moi ? Ah ça, c'est la meilleure ! Je ne sais pas garder un secret ? On ne m'appelle pas Antoine-la-tombe pour rien.
- Personne ne t'appelle comme ça, rétorqua Ali.
- Ça viendra. Quand est-ce que je n'ai pas gardé un secret ? Je garde tous les secrets.

— Sérieux, Antoine ? Tu veux faire semblant d'être atteint d'amnésie ? demanda Ali. Tu te rappelles quand t'as dit à Leo que j'avais eu deux amendes dans la même semaine au même arrêt ?

— Bon, bon, bon ! Tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Tes données sont archaïques.

— C'était la semaine passée ... rétorqua-t-elle.

— Bref, je ne dirai rien ! Promis ! Parole de scout !

— Tu n'as pas fait les scouts...

— Bon on va te le dire ! Vas-y, dis-je en pointant Ali du menton.

— Non, toi dis-lui.

— D'accord ! Hum... C'est assez délicat... Ce qu'on a à te dire, c'est Ali qui va te le dire.

— Quoi ? D'accord... J'ai embrassé Victor, mais c'est trois fois rien.

— Quoi ? Quand ça ? s'exclama Antoine.

— Au dernier party, dis-je. Ça s'est passé après que tout le monde soit parti.

— C'est fou tout ça ! Il faut que j'envoie un texto à Leo.

— Non ! Ne fais pas ça. On veut lui dire ensemble.

*

Dans l'après-midi, j'appelai mon frère pour lui demander s'il arrivait bientôt. Il ne répondit pas. Après ma troisième tentative, il m'envoya ce texto : « Je sais ce que toi et Ali avez fait. » Aussitôt, je courrai toquer à la porte d'Antoine avec Ali qui était rouge de rage. Il finit par tout avouer en se mordillant les lèvres. Je lui en voulais, mais par-dessus tout, je m'en voulais d'avoir ouvert une porte que je m'étais promis de laisser fermée. Je m'en voulais de m'avoir choisi avant mon propre frère.

Le reste de la journée fut tendu. Lorsque Leo arriva à l'appartement, il ne prit même pas la peine de cogner et entra d'un pas décidé. Il avait le visage tout pâle. Avant même que personne n'ait le temps de dire quoi que ce soit, il s'élança vers moi, les poings serrés et le visage figé comme taillé dans la pierre. Il me frappa, sans hésiter. Ce n'était pas une petite gifle, ou encore une tape que l'on donne à un enfant quand il a fait un mauvais coup. C'était un vrai coup de poing, brutal et sans merci, qui s'écrasa contre mon épaule. Je ne vais pas mentir, j'avais mal.

- Leo! s'écria Ali en se précipitant vers moi.
- Voyons donc! T'es fou! Frapper quelqu'un. Un handicapé en plus... Ça ne se fait pas!
- Quoi? T'as jamais frappé ton frère? rétorqua Leo.

Paradoxalement, sa réponse — et même son poing — m'apportèrent un étrange réconfort. Pour lui, je n'étais pas le petit protégé ni l'intouchable qui était trop parfait pour être touché. J'étais un traître, un méchant : j'étais celui qui avait embrassé sa copine. Je le méritais. C'est pour cette raison que je ne répliquai pas. Leo ajouta : « Quelle chance j'ai d'être accueilli par l'âme charitable accompagnée de monsieur bisou. *Whatever, bon je me casse.* »

- L'âme charitable ? demanda Ali en le retenant au passage par le bras, les doigts crispés, comme pour l'empêcher de fuir aussi vite que ses mots.
- Eh bien, t'as laissé Victor t'embrasser, non ? demanda-t-il, en passant une main nerveusement dans ses cheveux.
- Techniquement, c'est Ali qui l'a embrassé, ce n'est pas vraiment de sa faute, précisa Antoine. En plus, ce n'est pas comme s'il pouvait lui sauter dessus...
- On ne t'a rien demandé ! se fâcha Leo en prenant un pas de recul. S'il y avait bien un gars dont je pensais qu'il ne fallait pas m'inquiéter, c'était bien toi, me dit-il. C'est super

! C'est vraiment super ! Non seulement j'ai passé un temps des fêtes pourri, mais en plus j'apprends que ma blonde et mon frère se sont embrassés !

Ali essaya timidement de s'approcher de lui, mais il s'éloigna d'elle. Assez intimidant par sa posture et sa voix grave, Leo n'avait jamais eu de difficulté à se faire respecter. Ses pas résonnèrent sur le sol à mesure qu'il faisait des longueurs dans le salon. Il s'arrêta près d'une fenêtre, glissa ses mains dans ses poches et se pinça les lèvres. Comme il avait si bien appris de notre père, il luttait pour retenir ses larmes. Il serra les poings et se laissa tomber lourdement sur le divan en se prenant la tête.

- Tu l'as vraiment embrassé ? Mais t'es dingue !
- Excuse-toi, Leo, dit Antoine d'un ton autoritaire.
- Pardon ?
- C'est un bon début, mais regarde ton frère quand tu t'excuses.
- Je ne dois des excuses à personne et surtout pas à mon frère !

Après un moment, Leo prit la main d'Ali et l'entraîna dans sa chambre pour discuter. Cependant, ils parlaient tellement fort qu'Antoine et moi entendions tout.

- Dis-moi que ce n'est pas vrai. Je t'en prie, si tu m'aimes encore un petit peu, dis-moi la vérité. C'est une blague, hein ?

Ali garda le silence.

— Vraiment, Victor, mon frère ? Il est tout maigrichon, il est haut comme trois pommes et en plus il est handicapé. T'es vraiment sérieuse ? T'as baissé tes critères, t'es devenue aveugle, je ne comprends pas. Regarde-moi. Je vais au gym. Tous les jours. Presque. Je mesure 185 centimètres...

— 180 cm, corrigea Ali.

— Là n'est pas le point ! Je suis musclé de partout, et pourtant tu trouves le moyen de me tromper ? Et avec Victor ? Je ne suis pas assez ? Qu'est-ce qu'il a de plus que moi ?

— Pour de vrai, tu penses que tu n'es qu'un corps et que je t'aime juste à cause de ça ? Leo, je te demande pardon, dit-elle plus calmement. Je ne suis pas intéressée à Victor. Comme toutes les petites filles, j'ai rêvé du prince charmant, grand, fort, qui me porterait dans ses bras. Victor est tout le contraire ! Il n'est pas mon genre, je ne pourrais pas, ah, ça non ! Promis, je voulais seulement le réconforter un peu, c'est tout, d'accord ? Tu es capable de comprendre ça ?

— Qu'est-ce qu'il a de plus que moi ?

Ali ne répondit pas. Leo sortit de la chambre, s'essuya furtivement les yeux d'un geste agacé. Ses épaules étaient légèrement voûtées et ses lèvres étaient serrées comme pour étouffer un souffle irrégulier. Lorsqu'il tendit la main vers la poignée pour sortir de l'appartement, ses doigts tremblaient. Ali sortit de la chambre et lui flatta la joue, mais il détourna le regard, craignant qu'une larme s'échappe à nouveau du coin de son œil gauche. Il partit à toute vitesse en claquant la porte. Je croisai le regard d'Ali qui détourna le mien.

— Tu m'as embrassé il y a de cela à peine une semaine et maintenant tu ris à l'idée qu'on puisse être ensemble ? Je ne comprends pas. Je ne t'ai jamais obligé à le faire. C'est toi qui m'a embrassé, tu te rappelles ?

— Je suis avec Leo. Oublie, veux-tu ?

Je ne voulais pas oublier. Pas encore. J'étais le gardien de nos souvenirs, et tant pis si elle voulait tout oublier. Cette douleur qui était bien réelle, je voulais la ressentir, car elle était la preuve qu'un « nous » existait ou du moins avait existé entre elle et moi. Cette douleur était une trace indélébile dans mon cœur, une étoile filante que je me refusai de laisser s'éteindre. Je me débattais avec cette réalité qu'elle essayait tant de fuir, puisque pour moi, cette douleur me rappelait la magie d'un baiser.

— Alors pourquoi m'as-tu embrassé ? demandai-je, en voulant revenir sur les faits. Pense aux choses qui te font douter le plus de ta valeur et imagine ensuite que ces choses que tu crois sortent de la bouche de la personne la plus précieuse à tes yeux. Sais-tu à quel point ça fait mal ?

J'avais les yeux pleins d'eau, des larmes prêtes à inonder un village entier. Son regard vagabondait dans la pièce, alors que le mien était fixé sur elle. Je me figeai un instant, hésitant à tourner mes roues vers ma chambre. Elle partit la première.

CHAPITRE 18

Le matin suivant fut douloureux. Je me levai lentement de mon lit, traversai le couloir jusqu'à la salle de bain et trouvai Ali en train de se brosser les dents avant d'aller à son stage.

Ses paroles résonnaient encore dans mon esprit, mais je tentai de les faire taire en la voyant les bras grands ouverts. Je la regardai droit dans les yeux, m'avançai vers elle et je lui murmurai : « Je te pardonne. » Telle une danse lente et douce, nos bras s'enlacèrent. Mes doigts caressaient ses cheveux et j'enfouis ma tête dans son épaule. Je levai la tête et je m'apprêtais à prononcer des mots qui allaient à jamais changer notre relation : « Je pense que ça serait bien que tu emménages avec Leo. Je sais qu'il part souvent en tournée, mais... »

Ali garda le silence et me serra plus fort dans ses bras. D'un pas décidé, elle se dirigea vers la cuisine, prit une tonne de papier et de crayons, puis alla s'enfermer dans sa chambre. Je l'entendais gratter quelques notes à la guitare. Lorsque Leo fit son entrée, il ne daigna m'adresser un regard, puis alla rejoindre Ali d'un pas pressé. Ils avaient laissé la porte ouverte. J'entendis Ali fredonner tout doucement ces paroles.

Première des choses, le temps recule

Il recule pour m'accorder une toute dernière fois avec toi

Un baiser, juste un seul et je promets de trouver satisfaction sur tes lèvres

Une dernière nuit où je pourrais me réfugier dans tes bras et entendre le doux son de ta voix

Je ne souhaite qu'un moment d'éternité, qu'une mille et une dernière fois dans tes bras

Pour ne jamais arriver à la partie où l'on se dit adieu

Je ne dispose que de cinq doigts fragiles pour t'enlacer, pour crier l'indicible

Cinq battements vivants, tendus vers toi, comme une prière qui cherche à effleurer ce qu'il reste de l'infini

Ils prirent un instant de silence pour saisir l'écho de leur voix ensemble, puis s'embrassèrent.

- As-tu trouvé un titre ? lui demanda Leo.
- *Mille et une dernières fois.*
- C'est notre chanson.
- C'est notre chanson, répéta Ali en se pinçant les lèvres.

Elle m'adressa un regard et je vis dans ses yeux qu'un éclat passa, fugace, presque invisible, comme une étoile filante qu'on préférerait ne pas nommer, de peur qu'elle nous perce le cœur à nouveau. Sentant mon cœur vaciller et incapable de soutenir ce mensonge doux-amer suspendu aux lèvres d'Ali, je baissai les yeux et j'allai m'enfermer dans ma chambre. Ali enchaina le second couplet, mais je me résolus à ne pas l'écouter. C'était leur moment. Pas le mien. J'appelai Antoine pour qu'il vienne me chercher. Je devais sortir. Maintenant. Je m'étouffais. Qu'avais-je fait?

*

Cela faisait bientôt un mois qu'Ali n'habitait plus à l'appartement. J'avais mal, mais je savais que c'était la bonne chose à faire. Si Ali et moi avions l'habitude de nous écrire plusieurs fois par jour, depuis qu'elle était partie vivre chez Leo, c'était silence radio. Je me décidai à lui écrire : « J'ai tout gâché entre nous, n'est-ce pas ?

- Non...
- Oui. Si tu pouvais arrêter de me regarder comme un être pathétique peut-être que je pourrais arrêter de l'être et qu'on pourrait essayer de redevenir amis ?
- Je t'aime Victor.

À cet instant, je résistai à l'envie brûlante de lui répondre par égard pour mon frère. Je savais que j'avais des sentiments pour elle, et que je devais les étouffer pour pouvoir restaurer la relation avec mon frère. Malgré mes nombreuses tentatives pour m'excuser auprès de Leo, il ne me donnait pas l'occasion de me racheter et ne voulait pas non plus que l'on s'en parle. Je pense que c'était trop douloureux pour lui. Je n'insistai pas, voyant qu'un mal plus grand semblait le préoccuper.

*

Alors qu'Ali, Leo et moi étions déjà rentrés du travail, Antoine fit son entrée et annonça d'une voix forte et grave à Leo qu'il était prêt à consulter son carnet. J'en déduis qu'avec Fleuranne, cela n'avait pas fonctionné. Curieuse, Ali demanda : « C'est quoi cette histoire de carnet ? Tu écris un journal intime ? »

— Pff... trop pas ! Tellement pas mon genre, lui répondit Leo. Je ne suis pas une fille ! En fait, hum... Eh bien, c'est juste que j'ai une sorte de répertoire avec les noms de filles que je trouve belles accompagnés de leur numéro.

— Pardon ? Tu me niaises, dit-elle insultée.

— Non, mais c'était juste au cas où. Je veux dire, c'était avant de te rencontrer. Étant donné que je t'ai maintenant, j'en ai plus besoin, affirma-t-il, en essayant de se convaincre. Je te le donne. Fais-lui attention et redonne-le-moi quand tu auras fini, chuchota-t-il à Antoine.

— Wow ! Merci. Il y a vraiment beaucoup de noms !

Ali roula des yeux, mais décida de ne rien dire, puisqu'elle s'en voulait encore à cause de l'histoire du Nouvel An.

— Je peux y jeter un coup d'œil aussi ? demandais-je à mon frère.

— Hum... ce n'est pas pour toi, me répondit-il sèchement.

— Pourquoi ? Moi aussi je ne serais pas contre de rencontrer de nouvelles personnes.

— Oui, peut-être, mais pas avec ces filles-là.

— Ça ne fait aucun sens. Pourquoi ? demanda Ali, en le dévisageant.

— Parce que... Comment dire... J'ai une théorie. Les filles, les belles filles, je veux dire, veulent un gars athlétique, fort, viril, attrayant... La catégorie A, vous comprenez ? Si tu appartiens à la catégorie D, tu ne peux pas espérer des filles de catégorie A. Elles ne veulent pas ramasser le fond de la passoire... Tu me comprends, au moins, Antoine ?

— Non. Tu dis vraiment n'importe quoi. En plus, elles ne doivent pas être si exigeantes que ça si elles ont pris ton numéro.

— Tu le veux ou non ce carnet ? s'énerva Leo.

— Oui, oui... dit Antoine.

— J'en reviens pas ! répliqua Ali. As-tu conscience de ce qui sort de ta bouche ? C'est con et stupide !

— Je ne sais pas ce que tu as entendu, mais c'est de l'humour. C'est pour rire.

— J'ai très bien entendu, c'est ça le pire, dit-elle en se levant d'un pas décidé.

— Où vas-tu ? l'interrogea Leo.

— Où je vais ? Le plus loin possible de toi, ça c'est certain.

— Prends-le pas comme ça. C'était une blague. C'est juste une blague, vous comprenez, vous, au moins ? Ah, de toute façon, ce n'est pas comme si tu pouvais comprendre, tu embrasses n'importe qui..., dit-il d'une voix lourde chargée d'émotion.

Un silence pesant tomba brusquement. Antoine prit une gorgée de café et ses mouvements nerveux trahissaient son inconfort. Je cherchai quelque chose à dire,

désespérément, pour briser la tension, mais rien ne me venait à l'esprit. Je ne lui en voulais pas. D'une façon assez crue, je pense qu'il avait tout simplement dit ce que plusieurs pensaient tout bas. Je m'en foutais. Éperdument. À ce moment, la seule question qui me brûlait les lèvres était de savoir si Ali me défendait par principe, par pitié, ou si elle croyait réellement qu'une fille comme elle pourrait un jour me regarder droit dans les yeux et me dire que je suis l'homme de sa vie.

- Leo, lui répondit Ali plus calmement, je sais que tu m'en veux encore et je suis désolée. Vraiment. Si je pouvais, je reculerais, mais je ne peux pas. Tu as le droit de m'en vouloir. Je comprends. C'est moi qui l'ai embrassé. C'est moi la coupable, mais je ne supporterai pas que tu t'en prennes à Victor pour mes erreurs.
- C'est ça le pire. Que tu me trompes avec Leonardo DiCaprio, ça va, mais avec mon frère ? Je veux dire... avec lui... De toute façon, je ne comprends pas que tu sois fâchée, ce sont juste des blagues, Ali. Où est passé ton sens de l'humour ?
- C'est très drôle, tu as raison, affirma-t-elle sur un autre ton. Tu es un vrai sac à blagues. Tu es tellement hilarant que ça me donne le goût de partir pour te laisser planifier le reste de ton show d'humour. Je te le dis, tu devrais opter pour une carrière d'humoriste à la place de chanteur. Ça ferait fureur !
- Tu vois, Ali, tu fais des blagues aussi et je suis capable de les rire. Il ne faut pas tout prendre au premier degré.
- Ah ça non ! Je ne blague pas. En tout cas, pas la partie où je dis que je pars prendre l'air. Voulez-vous venir avec moi, demanda-t-elle en nous regardant. Il y a une soirée chez l'une de mes amies. Il paraît qu'il va y avoir plein de monde. Ça va être le fun !
- Oui, ça me tente ! dit Leo avec enthousiasme, en espérant pouvoir changer de sujet.

- Désolée, mais tu n'es pas invité. On te laisse pour que tu puisses nous concocter d'autres bonnes blagues, tu te souviens ? Bye mon amour, amuse-toi bien !
- Bonne soirée Leo et ne t'inquiète pas pour ce soir, ce n'est pas comme si on jouait dans la même ligue de toute façon, ajoutais-je d'un air un peu moqueur, je l'avoue.

CHAPITRE 19

Mes échanges avec Leo étaient limités et assez courts ces temps-ci. Je voulais me faire pardonner, mais il ne m'en donnait pas l'occasion. Décidé, je me rendis au gym qu'il avait l'habitude de fréquenter au moins cinq fois par semaine. Mon arrivée ne passa pas inaperçue; c'était bien rare d'ailleurs qu'elle l'était. Un silence discret, presque solennel, accompagna mon entrée dans la salle. Des regards se posèrent sur moi. Je ne pense pas que c'était des regards de pitié, mais les gens semblaient plutôt surpris, pris dans cette gêne diffuse qu'on ne savait pas trop où mettre. Je me dirigeai automatiquement vers la section dédiée aux appareils de musculation. Je savais que Leo s'y trouverait. Autour de moi se trouvaient des corps massifs, taillés, drapés dans leur force comme une seconde peau et huilés par l'effort. Wow ! Ils étaient tous beaux. Sans exception. Ils savaient comment habiter l'espace. Je me sentais petit. Très petit. Je me disais en moi-même qu'ils ne devaient rien craindre, que le monde était à leurs pieds et que pour eux, tout allait bien. Ils étaient des hommes, et moi je les regardais de loin. C'était un peu comme un exil que je n'avais pas choisi. Ils étaient fiers de leur corps. C'était une armure brillante et robuste. Moi, je n'en avais pas. À cet instant précis, le manque, mon manque, parla plus fort que tout ce que j'avais encore. Il s'accrochait à moi comme une seconde peau, comme un parfum qui me précédait et qui me rendait étranger. Je n'étais pas sur mon territoire. Ce n'était pas dit. Jamais. Mais c'était inscrit partout : dans les regards, dans les formules un peu trop polies de la fille à l'accueil, dans les

chuchotements, dans les gestes maladroits de ceux qui faisaient semblant de ne pas trop remarquer ma présence, dans un petit sourire mal à l'aise pour me céder le passage. S'ils avaient été des pièces aux échecs, ils auraient tous été des pièces imposantes : des cavaliers au galop, des rois aux torses vastes, des tours solides, et moi, j'étais un petit pion solitaire, perdu à quelque 340 400 km du roi. Ayant qu'un seul mouvement à mon arc, j'essayai de me freiner un passage entre les machines avec mon fauteuil. Je finis par trouver Leo allongé sur un banc de musculation, les bras tendus, concentrés sur les haltères qu'il soulevait avec effort. Des gouttes de sueur perlaient sur son front et sur ses pectoraux.

— Leo, on peut se parler ?

— Non.

— Savais-tu qu'il y a une grande terre appelée « passive agressive » et que tu étais leur roi ?

Écoute, je suis vraiment désolé pour le Nouvel An, m'excusai-je.

— Je ne suis pas passif-agressif et ce n'est pas à cause de ça ! dit-il à bout de souffle en se relevant. Tout ne tourne pas toujours autour de toi.

— Eh bien parle ! Ça fait une semaine que tu me fuis. Qu'est-ce qui s'est passé pendant ta tournée ?

— Tu veux vraiment savoir ? Je suis allé voir papa. Lorsqu'il m'a vu, il était rouge de colère. Il m'a accusé d'avoir poussé Mike à quitter la boxe et qu'il ne voulait plus jamais me revoir.

— Quoi ? Mike quitte la boxe ?

— C'est ce que j'ai appris de papa. Bref, je vais dîner avec Mike tantôt, si tu veux venir. Il est en ville.

J'acceptai, bien entendu. Je ne comprenais pas les raisons qui le poussaient à abandonner la boxe. Il avait tout eu, alors pourquoi laisser tout soudainement derrière ? Lorsque je vis Mike arriver, il avait l'air abattu. S'il avait l'habitude de se tenir droit et d'un pas sûr, sa démarche était quelque peu hésitante. Ses cheveux étaient en bataille et ses épaules étaient voûtées. Même si je constatai que son allure avait changé, son appétit demeurait le même. Il commanda un sandwich classique combo 12 pouces poulet teriyaki aux oignons doux avec deux fois plus de viande. Une fois qu'il eut mangé, il se mit à nous parler : « J'ai perdu mon dernier championnat national de boxe. Papa était furieux. » Il fit une pause, porta son verre à sa bouche, but une gorgée et reprit la parole.

- Je ne serai jamais assez pour lui ! Je ne suis pas assez musclé, pas assez fort, pas assez solide. Tu te rappelles, Leo, quand on était enfants, il nous disait que pour gagner, il ne fallait jamais baisser les yeux, jamais ne montrer un moment de faiblesse. Je lâche la boxe. Voilà, c'est dit.
- Quoi ? s'exclama Leo. Tu ne peux pas être sérieux. Tu abandonnes, juste comme ça ?
- Tu peux bien parler Leo !
- Mike, c'est différent. Papa n'a jamais cru en moi comme il croyait en toi. Il m'a entraîné, mais dès qu'il a vu que je n'avais pas ton niveau, il s'est désintéressé. C'est toi son préféré.
- Détrompe-toi ! Je n'ai pas eu de traitement spécial. Papa me piquait aussi des colères dans le vestiaire après les compétitions quand je perdais.

Mike soupira, le regard vide et ajouta : « Je suis juste... épuisé. Épuisé de devoir toujours être le plus fort, épuisé de devoir prouver quoi que ce soit, épuisé de décevoir papa, épuisé de ne pas être assez. Je lâche la boxe, et tant pis si ça fait de moi quelqu'un de faible. »

Le visage à moitié caché dans ses mains, il essuya quelques larmes furtives qui coulaient le long de ses joues et s'excusa. Sur un échiquier, Mike était le roi, la pièce rêvée, du moins, à ce que je croyais. Aujourd'hui, il nous annonçait qu'il voulait retirer sa couronne, qu'il ne voulait plus être le roi. Je n'y avais jamais vraiment pensé avant, mais aux échecs, être le roi, c'est lourd, puisque sa position est menacée en tout temps. Même s'il est fort, il est d'autant plus fragile. Personne ne veut voir le roi tomber. On l'enferme dans une cage dorée, on lui donne des devoirs, des ordres à exécuter, et peu à peu, il devient plus un symbole, une figure vénérée qu'un homme. Mon frère ne voulait plus être le roi. Il voulait être capable de tomber, de fuir, d'avoir peur, de pleurer. Et si peut-être le roi n'était pas une position si enviable que je le croyais ? Et si je n'étais pas le roi et que c'était correct pareil ?

À ma grande surprise, Leo posa une main sur son bras, vint s'appuyer la tête contre lui dans un geste maladroit et bouleversant, puis lui dit : « Tu n'as pas à t'excuser, c'est normal. Je comprends Mike. Tu fais la bonne chose. Je sais que ça va être difficile avec papa, mais je ne te laisserai pas tomber, tu peux compter sur moi. » Il ajouta : « Le seul qui a eu la vie facile ici, c'est Victor ! Quelle chance ! »

— Quelle chance ? Quelle chance ? répétaï-je, assez offusqué. Allô ! Je pense que tu te trompes de personne. M'as-tu vu ? Ma vie comporte son lot de défis, rassure-toi !

— Je suis désolé. Je n'aurais pas dû te dire ça. C'est juste que...

— Quoi ? dis-je encore, énervé.

— J'ai toujours été jaloux de toi. Tout est toujours facile pour toi. Tout le monde veut t'aider, tout le monde t'aime au premier regard. Moi je me suis battu toute ma vie pour l'amour de papa, et pourtant... J'étais le deuxième, je suis le deuxième, l'éternel deuxième ! Je n'étais pas assez pour papa, et toi, Victor, tu étais le soleil de maman. Je n'étais rien.

Entendre ces vérités me remplit de tristesse. Je n'avais aucune idée de ce que mes frères vivaient. On avait des cicatrices plein le cœur, des fardeaux uniques que l'on emportera avec nous jusqu'à notre tombe. Mike n'était pas qu'un amas de muscles, Leo n'était pas l'éternel second et je refusais d'être le spectateur silencieux qui ne pouvait jamais participer à l'action. Notre père nous avait tous tués à sa manière. Il nous avait enseigné que pour être le vainqueur, il fallait être le dernier debout et mettre tout le monde à terre. Je l'ai cru. On l'a tous cru.

— Je vous... déclara Mike.

— Moi aussi, dis-je en serrant mes frères dans mes bras.

CHAPITRE 20

C'est au mois de mars qu'Ali et Leo allait performer pour la première fois leur chanson *Mille et une dernières fois* sur scène. Ali était nerveuse. Mon frère vint la rejoindre dans les loges avant d'aller sur scène et lui prit les mains en la rassurant d'une voix douce. Il était là, penché vers elle en la serrant dans ses bras. Pendant ce temps, Antoine prit le contrôle de ma chaise roulante et me guida vers les coulisses.

Leo monta sur scène, fit quelques chansons et à la toute fin du spectacle, il invita Ali à venir la rejoindre pour chanter leur duo ensemble. Elle s'avança sur scène avec grâce, ajusta

son micro, puis passa machinalement une main dans le pli de sa robe. Leo fit signe aux musiciens de commencer et, instantanément, les projecteurs changèrent de couleur, tournant vers un orange brûlé. Avec assurance, il commença à chanter le premier couplet, puis passa son bras autour d'Ali. Sa voix était solide, mais lorsqu'elle arriva au refrain, sa voix se fit hésitante. D'un regard vide, elle balaya la salle, puis, contre toute attente, ses yeux traversèrent la scène pour se rendre à moi. La tendresse de son regard était palpable, jamais elle ne m'avait regardé de la sorte. Le temps d'une chanson, je l'avais pour moi seul : alors que tous les yeux étaient fixés sur elle, les siens étaient ancrés vers les miens. J'eus cette impression qu'elle ne chantait que pour moi, comme si les mots qui sortaient de sa bouche résonnaient droit dans mon cœur.

Une fois la chanson terminée, des applaudissements et des cris résonnèrent pendant plusieurs minutes. Ali, tout excitée, me chercha du regard, mais tomba sur Antoine en premier. Celui-ci la félicita et lui fit remarquer une chose qu'elle n'était pas prête à s'avouer :

- Je pensais que c'était votre chanson à toi et à Leo !
- Ce l'est !
- Ali, tu n'as pas quitté du regard Victor pendant toute la représentation.
- N'importe quoi.
- Si tu le dis.

Au même moment, Leo arriva derrière Ali et mit ses mains autour de sa taille en l'embrassant dans le cou. Une vague de chaleur m'envahit à mon insu en les voyant si proches, alors que je contournais l'une des colonnes de son pour venir les rejoindre. Je les

félicitai avec un grand sourire. Pendant le reste de la soirée, le commentaire d'Antoine me titilla et les regards furtifs d'Ali à mon égard me le confirmaient. Ce n'était pas juste dans mon imagination. Il s'était réellement passé quelque chose entre elle et moi pendant leur chanson. Je résistai à l'envie brûlante de la confronter une nouvelle fois, me rappelant l'horrible douleur de mon expérience passée. Je me promis donc de garder le silence, aussi douloureux que cela pût être. Il fallait que j'étouffe mes sentiments.

CHAPITRE 21

Quelques jours après, Leo et moi cherchions une activité à faire entre frères. Je savais que non loin de mon appartement se trouvait un club de pilotage où l'on pouvait faire de la vitesse. On loua une Lamborghini Huracán. Leo, avec un grand sourire, m'installa du côté passager sur le siège adapté, puis fila à toute vitesse sur la piste de course. J'adorais ça ! Je lui criais : « Plus vite ! Plus vite ! » Soudain, dans un tournant, Leo perdit le contrôle de la voiture, qui dérapa, nous faisant faire des tonneaux. Je me cognai la tête sur la fenêtre qui se fracassa, puis je perdis connaissance.

*

Lorsque j'ouvris mes yeux, je vis des néons qui bourdonnaient au-dessus de ma tête. En tournant lentement ma tête vers la droite, je me rendis compte que j'étais à l'hôpital. Je n'avais qu'une seule pensée à l'esprit : Leo. Je cherchai désespérément à me rappeler de ce qui s'était passé, mais mes souvenirs étaient flous. Je luttai pour rester éveillé jusqu'à ce que je puisse m'assurer que mon frère était en vie. En voyant passer près de ma porte une infirmière, je la suppliai d'une voix rauque et brisée de me donner des nouvelles de mon frère. Elle me rassura aussitôt en m'informant qu'il était en vie et qu'il se reposait dans la chambre d'à côté. Apaisé, je fermai les paupières et je plongeai dans un sommeil profond.

Soudain, une douce présence vint me tirer de mes rêveries. Incapable d'ouvrir mes yeux, je me concentrerai sur la chaleur de son timbre de voix. C'était Ali. Sa main se tendit vers la mienne, puis enroba chacune de mes jointures pour que je sente tout son amour. Sa peau était légèrement humide, comme si elle avait essuyé ses larmes. D'une voix fragile, elle commença à fredonner un air qui m'était très familier. C'était la chanson qu'elle avait écrite pour Leo.

*Je ne souhaite qu'un moment d'éternité, qu'une mille et une dernière fois dans tes bras
Pour ne jamais arriver à la partie où l'on se dit adieu
Je ne dispose que de cinq doigts fragiles pour t'enlacer, pour crier l'indicible
Cinq battements vivants, tendus vers toi, comme...*

Elle ne parvint pas à finir le refrain. Avec une délicatesse infinie, elle s'allongea près de moi dans mon lit. D'un mouvement lent, je sentis ses doigts effleurer le chemin de mes sourcils, l'arcade de mon nez, puis le contour de ma bouche. Mon cœur battait très fort, mais j'étais toujours incapable d'ouvrir mes yeux.

« Antoine avait raison, marmonna-t-elle, pensant que j'étais toujours endormi. Je ne sais pas si tu te souviens, mais j'ai composé cette chanson, juste avant que je parte vivre avec Leo. La vérité c'est que je ne voulais pas partir. Je ne voulais pas te quitter. Victor, je hum... Savais-tu qu'en arabe on dit يا عربني pour dire je t'aime à quelqu'un? Littéralement ça veut dire « tu m'enterres ». En d'autres mots, ça revient à dire que tu ne peux tellement pas t'imaginer vivre dans un monde sans cette personne à tes côtés, que tu souhaites partir avant elle. Victor, يا عربني. Je ne me vois pas sans toi. Je ne peux pas imaginer mon monde sans toi.

Je ne sais pas pourquoi ça m'a pris autant de temps à le réaliser, mais me voici, devant toi...

Je t'en prie, ne pars pas avant moi», me supplia-t-elle dans un souffle saccadé.

À ces mots, elle déposa ses lèvres sur les miennes. Sa chaleur m'envahit et un frisson parcourut mon corps, me donnant le courage d'ouvrir enfin mes yeux. Une larme coula lentement le long de sa joue droite. D'un geste délicat, elle l'essuya, mais à peine effacée, je sentis qu'une autre goutte me tomba sur le visage. Gênée, elle se leva d'un bon puis me dit : « Ah mes vieux ! T'es vivant ? Je pensais que tu étais dans le coma... »

— Non, en fait, je ne faisais qu'une petite sieste, mais je suis réveillé depuis presque 30 minutes.

— Ah...

— Est-ce que tu veux qu'on parle de ce que tu viens de me dire ?

— La question est plutôt est-ce que j'ai vraiment parlé ou tu as rêvé que je te parlais ? Tu sais, je parie que tu es sous ordonnance. L'infirmière t'a sûrement injecté des opioïdes, peut-être de la morphine ou de l'hydromorphone... Souvent, ce type de médicament peut causer des hallucinations, dit-elle en s'enfargeant dans ses mots.

— Tu parles de mon soluté pour m'hydrater ? dis-je en riant. Ali, pour de vrai, on n'est pas obligé d'en parler. Si tu veux que j'oublie encore, je vais le faire.

— Bien ! dit-elle sur un ton sec. Tu sais quoi ? répliqua-t-elle après un moment. Non ! Je ne veux pas que tu oublies, et je ne veux pas oublier non plus. Je ne veux pas oublier parce que c'est trop beau pour que j'oublie.

— Tu dis souvent que tu te sens à 384 400 km de Leo, de moi, de tout le monde. Je sais aussi que souvent tu te compares à un humble pion sur un immense échiquier, qui avance lentement vers le roi, dans l'espoir de pouvoir y ressembler, sans jamais pouvoir l'atteindre. C'est un peu comme si tu pensais que ta vie n'était qu'un écho imparfait de celle des autres, de celle de tes frères. Tu penses que tu es et que tu resteras à tout jamais à 384 400 km du roi, mais c'est faux ! Je pense que tu n'as jamais eu aussi tort ! Dans mon échiquier, tu n'es pas le cavalier, cet acrobate qui saute par-dessus les haies. Tu n'es pas non plus le fou qui se promène avec les mouvements de l'éclair et tu n'es surtout pas un pion à l'autre extrémité de moi. Dans mon échiquier, tu es mon roi. Tu n'es pas derrière moi ni devant moi. Tu es juste là, à côté de moi. Victor, je... Je suis tombée en amour avec ton cœur. Je t'aime, Victor. Tu es le plus bel humain sur la terre. Crois-le, tu es beau Victor. De l'intérieur à l'extérieur.

Je restai bouche bée. C'était tout ce que j'avais toujours voulu. Ali était là, devant moi, et me faisait l'aveu de ses sentiments. Je n'aurais pas pu espérer mieux, pourtant, une seule pensée m'envahissait : Leo. Je ne pouvais pas lui faire ça à nouveau. Je ne pouvais pas. Le cœur lourd comme la lune, je lui répondis : « Je suis désolée, mais je ne peux pas. On ne peut pas. Je me suis promis de ne plus t'embrasser. Pour mon frère. Pour vous. » Les mots me brûlaient les lèvres, mais je savais que je faisais la bonne chose.

— Leo m'a laissée, m'annonça-t-elle après un instant. Il m'a dit ceci en me faisant promettre de ne pas te le dire : « Ne refais pas la gaffe avec un autre. N'essaie pas de partir en mission pour trouver l'homme parfait, parce qu'il est devant toi et il t'attend, ça fait longtemps. Ne t'empêche pas d'aimer mon frère pour moi. »

Je la serrai très fort dans mes bras en calant ma tête dans son épaule et lorsque je levai les yeux, je vis Leo apparaître dans le cadre de la porte. Il entra et resta immobile debout devant mon lit quelques minutes. Ali quitta la chambre et me promit de revenir un peu plus tard. Aussitôt, des sanglots s'échappèrent de la gorge de mon frère et il dut mordre ses lèvres pour les étouffer. Tout étouffer.

— Tu es vivant ! Tu es vivant ! Pardonne-moi, je t'en prie, pardonne-moi.

Ses genoux ramollirent et un léger tremblement parcourait son corps. Aussitôt, je lui fis signe d'approcher et mis mes mains autour de son visage en forme de coupe. Je lui murmurai : « Ce n'est pas de ta faute, je t'aime Leo. Ce n'est pas de ta faute. »

Je l'invitai à venir me rejoindre dans mon lit, comme lorsque nous étions enfants. Il se glissa sous les couvertures et vint se blottir contre moi, la tête posée sur ma poitrine. Je sentais ses larmes humidifier mes vêtements. Il me donna un baiser sur le front, puis me chuchota qu'il m'aimait aussi en me regardant droit dans les yeux. Il ne cherchait plus à cacher ses larmes. Il s'autorisa enfin à être juste Leo, mon merveilleux frère.

Nous restâmes là, sans dire un mot, dans un silence réconfortant.

— Tu sais, la chanson *Mille et une dernières fois*, je pensais qu'elle était à propos d'Ali et moi, mais j'avais tort : c'est par toi qu'elle se détache doucement du sol et qu'elle rejoint la Lune. C'est toi qui la fais rêver. J'ai toujours été quelqu'un d'égoïste en amour, mais

avec toi, je ne peux pas. Je ne peux juste pas, déclara-t-il assez songeur. Victor, t'es mon frère et tu mérites d'être heureux. Fonce avec Ali !

- Quoi ? dis-je étonné.
- Je suis un grand garçon, je vais m'en remettre. Tout ce que je veux, c'est que tu sois heureux. J'ai réalisé que la chose la plus belle, ces derniers mois, n'est pas tant d'avoir rencontré Ali, mais qu'elle m'ait rapproché de toi et qu'elle m'ait rappelé à quel point t'es merveilleux. Je sais qu'être différent n'est pas facile. Je sais que ta différence t'a mené à être exclu, ridiculisé et à porter sur ton cœur le fardeau de cicatrices invisibles, mais bien là. Je m'excuse. Je n'ai pas été le frère parfait, et j'avoue que j'ai souvent eu le goût de t'en coller une bonne.
- On ne peut pas dire que tu t'es retenu souvent... ajoutai-je les yeux plissés par une tendresse que j'essayai à peine de cacher.
- Le point ici, dit-il en me coupant la parole, c'est que je t'aime. Je ne veux pas que tu te sentes à 384 400 km de moi. Je ne veux pas que tu te sentes loin de moi. Je ne suis pas en haut de toi, tu n'es pas en bas de moi. Tu es mon frère.
- Merci de m'avoir rappelé à quel point je ne suis pas une exception.
- Je trouve ça drôle que tu me dises ça, parce que... Tu sais, maman n'arrêtait pas de te dire que pour être extraordinaire, pour pouvoir faire une différence dans le monde, il fallait être différent, qu'il fallait ajouter « extra » devant « ordinaire ». C'est fou parce que quand on y pense, on dirait que la différence a souvent une connotation négative, alors que les personnes extraordinaires sont reconnues et célébrées. Pourtant, les deux mots sont liés. Grâce à toi, je ne perçois plus la différence comme un écart, un manque qu'on doit combler, mais plutôt comme une force. Lorsque je suis avec toi, il se passe un phénomène incroyable, quelque chose d'inexplicable. Je dis ça parce que tu as la capacité

de montrer aux gens qu'ils sont importants, de les faire briller et ça, promis, ça déclenche chez moi de l'émerveillement. Écoute, c'est à ton tour d'être dans le ring de boxe et à moi à te supporter. Fonce ! Papa m'a toujours poussé à devenir un deuxième Mike. Il me disait : « Regarde-le, regarde Mike et fais comme lui. » Alors, je serrais les dents et je continuais de frapper. Mais la vérité, c'est qu'il n'a jamais été mon modèle. C'est toi mon modèle. Je t'aime. Je suis fier de toi mon frère ! Et Victor, n'oublie jamais, tu es extraordinaire !

*

Peut-être qu'en fait, aux échecs, le roi est la plus tragique position, parce que ce n'est qu'une illusion... J'ai cru qu'il fallait que je devienne le roi pour exister. La vérité c'est que je suis un homme handicapé, et longtemps j'ai cru que ces deux mots s'annulaient. J'ai pleuré tant de fois, parce que je savais pertinemment que j'étais un simple pion à 340 400 km du roi. Mais c'est faux. Je ne suis pas le roi ni un pion qui aspire à devenir quelque chose d'autre. Je suis déjà. Pas en plus, pas en moins. Juste Victor.

CONCLUSION

Dans mon mémoire, les parties création et théorique sont complémentaires en ce sens qu'elles déconstruisent l'idée du parfait parangon de la masculinité. Dans un monde où la mesure de la virilité est souvent associée à des capacités physiques et à des normes de genre rigides, il peut être difficile de trouver sa place en tant qu'homme, surtout en tant qu'homme tétraplégique, sans se retrouver dans une position de marginalité, en deçà de ce qui est attendu/prescrit dans une société patriarcale. Ce sentiment d'échec, non seulement face à la société, mais aussi face à soi-même, plusieurs hommes le ressentent. Il était donc important pour moi de montrer que ces prescriptions sont alimentées par une pression sociale, une attente démesurée et inatteignable, qui fait en sorte que l'on se met en compétition contre les autres et souvent contre soi-même, afin de performer notre genre, et souvent à outrance. Il en découle donc une double marginalité pour l'homme en situation de handicap physique. D'une part, puisqu'il ne peut incarner les idéaux physiques de virilité, cela peut entraîner chez lui une fausse perception d'être un homme manquant, voire inadéquat. D'autre part, cela peut se refléter par une invisibilité sociale, ce qui a pour effet non seulement de limiter et/ou de l'écartier de la vie sociale et relationnelle, mais aussi de miner son estime de soi.

Je ne pense pas que ma création littéraire se différencie de bien d'autres romans ou d'autres trames narratives, sinon qu'elle met en scène un personnage en situation de handicap physique qui incarne une certaine normalité/banalité : Victor, le protagoniste, est un simple jeune adulte qui enseigne les arts plastiques et qui est amoureux de sa colocataire. Sans être occultées, les questions par rapport au corps physiquement diminué de Victor sont traitées. Cependant, ce qui fait l'histoire en tant que telle est cette relation triangulaire entre Victor, Leo, et Ali, doublée d'une relation toxique entre le père et ses fils. En montrant d'abord le cœur de Victor, c'est-à-dire ses aspirations, son désir d'être touché, ses émotions, ses

qualités, ses défauts, j'ai voulu lui redonner une certaine humanité. Bien que Victor soit différent de l'extérieur, j'ai voulu créer un personnage capable d'autodérision et d'humour, afin de dédramatiser son sort et de déconstruire l'idée que le handicap est synonyme de tristesse et de tragédie. J'ai toutefois gardé en tête le fait qu'il avait le même cœur petit cœur fragile que les autres, et qu'il devait affronter certains obstacles que d'autres n'avaient pas. J'ai donc voulu créer un personnage qui incarne une masculinité alternative, sans toutefois être diminué par rapport à d'autres hommes.

Pour traiter de la masculinité, c'est d'abord par la relation ambivalente entre Victor et son père que cela se joue, où il internalise par le discours de son père qu'il est un homme « échoué ». Cela se voit aussi par le fait qu'il fait de Leo sa norme en se comparant sans cesse à lui. Cantonné au départ à un rôle du spectateur de l'action, il se voit donc heurté à une confrontation muette, à une disqualification précoce, en raison de normes rigides masculines toxiques. Il n'a pas la chance de compétitionner avec les autres hommes, et il se voit écarté des questions de séduction, par exemple. Ce sentiment est partagé à la fin du récit par les trois frères qui, bien que des hommes, sentent qu'ils échappent au modèle paternel. Au fil de l'histoire, Victor est perçu par son frère comme une menace, ce qui lui redonne un certain pouvoir. Le problème que j'y vois et que j'ai tenté de démontrer n'est pas chez les hommes, mais plutôt dans la définition de la masculinité qui ne leur correspond pas. Je me suis donné cette mission d'éveiller les consciences face aux préjugés et aux stéréotypes, qui peuvent non seulement faire du tort à d'autres, mais aussi à nous, nous renvoyant ce sentiment de ne pas être suffisant, et d'échouer d'une quelconque façon à être ce que l'on est déjà.